• La stratégie du général de Gaulle

(pp. 5-6)

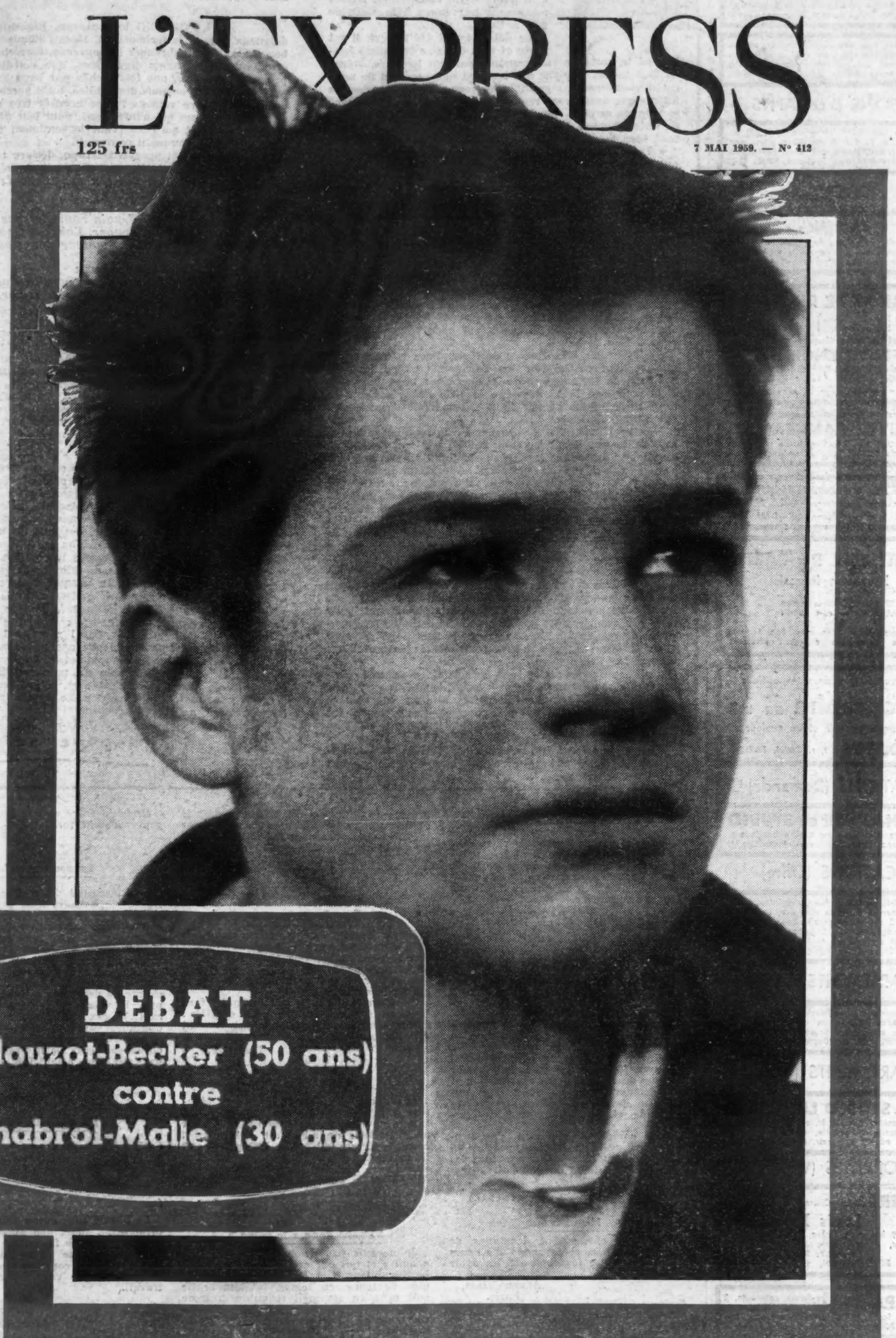
• Les lecteurs font « le point »

(pp. 2-3-4.)

L'EXPRESS

125 frs

7 MAI 1959. — N° 412



DEBAT

Clouzot-Becker (50 ans) contre Chabrol-Malle (30 ans)

JEAN-PIERRE LEAUD, INTERPRETE DE FRANÇOIS TRUFFAUT

« Quand on peut se regarder souffrir et raconter ensuite ce qu'on a vu, c'est qu'on est né pour la littérature. » (Edouard Bourdet.)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres signes ou espaces)

Tarif 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOIS

Homme 24 ans C.A.P. TYPOGRAPHE, connaissances maquettes et mise en pages, cherche place secrétaire technique fabrication agence publicité ou simil. Ecr. n° 2959 L'Express, 29, r.Marignan-8e

J. Femme 26 a., secr.-dact., connaiss. sér. cinéma musiq. litt., cherche empl. de préf. demi-temps. Accepter. rempl. Ecr. ou tél. Mme MANDRIN, 20, rue E.-Cresson, PARIS (14e) - SEGur 48-03.

MAISONS D'ENFANTS

WELCOME - LES GETS (Hte-Savoie) 1.200 m. Juill.-août, G. et F., 6 à 13 ans. Educ. phys., exc. études, nourrit. exc. Nomb. réf. Rens. LETURGER Prof., 13, r. des Girondins, St-Cloud, MOL. 41-12

DIVERS

CAMPING
Le champ de camping de Veulettes-sur-Mer (Seine-Maritime), 190 km. de Paris, tout confort 100 mètres de la plage est ouvert et accueillant

ECHANGE DE DISQUES
3 contre 1 neuf | Bon état
2 contre 1 occasion | exigé
Achat et vente disques neufs
A LA FLUTE ENCHANTEE
32, avenue de la Motte-Picquet - PARIS (7e)
Métro Ecole Militaire - Tél. : INV. 23-30
Service spécial pour la province

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

ACHETE à domicile DISQUES LIVRES anciens - modernes GRAVURES
J. HOUSSAIS, 5, r. Montfaucon (6e) - DAN. 75-11

ROUATHERM DE PARIS
le Hammam français
137 bis, bd Haussmann
PARIS-8e — ELY 54-71
Sudation, massage, oxygéno-relax. Son nouveau traitement « Omer-Roua » vous redressera

Pour décoration, vitrines, expositions
Photographe au m2
Photothèque en noir et en couleur
CHEVOJON, 9, r. Cadet, PARIS-9e

LOCATIONS (Demande)

J. Fille cherche **CHAMBRE et STUDIO** meublé ou non, Paris ou proche banlieue Tél. BALzac 19-68. Service Abonnements

LOCATIONS (Offre)

VILLEFRANCHE-sur-MER, vue splendide, calme, appart. à louer d. tr. belle villa nve, tout conf., salle à m., 2 chbres (4 pers.), cuis., frigidaire, s. de b., garage, terrasse. Impecc., ni enfants ni chiens, 80.000 en juin ou sept. Ecrire n° 3070, L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

APPARTEMENTS (Achat)

Société Construction recherche pour reloger PETIT APPARTEMENT, même sans confort, rive gauche de préférence. Paiement comptant. MERCIER - 14, rue Duphot - PARIS

APPARTEMENTS (Vente)

A VENDRE **STUDIO LIBRE** 31, rue de Beaune, métro Bac, 2e ét. sur cour, petite s. de bains, petite kitchenette, ch.-eau. Visite et rens. sur pl. mardis et vendr. entre 11 et 12 h.

PROPRIÉTÉS (Vente)

POITIERS (Prox.) Charm. **Manoir Louis XIII** Parf. état belle vue, 19 ha., clos, parc, prairie et bois, beaux arbres, 1 km. rivière à truites, 2 rives (A.I.F.) ELY. 24-82
BOUGEROL ET DORMION, 17, rue Trémoille

35 km. PARIS près future autoroute, 2 villas neuves, liv.-room, 3 chambres, tout confort, sous-sol, garage, très beau jardin 2.200 m2, piscine, tél. pour visiter à BAG. 82-50 mat, ou 91 Saint-Fargeau (S.-et-M.)

FONDS DE COMMERCE

PRES DE L'OPERA, boutique 64 m2, entresol 150 m2, s.-sol 45 m2, actuellt couture prêt à port. Possibil. tous commerces. A céder. Ecr. BASTA, 5, cité Paradis, Paris-Xe

Courrier

La lettre de « L'Express »

FRANÇOIS MAURIAC a fait, la semaine dernière, « le point ». De nombreuses lettres nous sont parvenues à la suite de son article.

Le débat ayant été ouvert, il est juste et sain de faire connaitre également le point de vue exprimé par nos lecteurs. Même en élargissant la place qui leur est consacrée, il ne nous est évidemment pas possible de reproduire ici toutes les lettres que nous avons reçues, d'autant que beaucoup sont si longues qu'elles rempliraient à elles seules deux pages de notre journal. Mais celles que nous publions représentent bien les jugements le plus souvent formulés.

« Le point », cette semaine, ce sont donc nos lecteurs qui le font.

CETTE tâche leur étant, pour cette fois, confiée, je voudrais leur signaler le document très exceptionnel intitulé « Le Procès de Nuremberg », qui est projeté en ce moment dans un cinéma parisien.

Précisons tout de suite, puisque certains croient mieux lire entre les lignes que dans les lignes, qu'il ne s'agit pas d'établir un parallèle sournois entre des situations, des nations, des hommes qui n'ont rien de commun.

L'Allemagne n'est pas la France, le IIIe Reich n'est pas la Ve République, Hitler n'est pas de Gaulle, et aucun Goebbels ne nous bâillonne. C'est clair ? Parfaitement clair ? Bon.

S'il faut voir « Le Procès de Nuremberg », c'est parce que ce film réalisé par les Allemands et entièrement composé de documents authentiques pour la plupart inédits, constitue le témoignage le plus accablant sur la fragilité humaine et sur le délire collectif auquel peut atteindre un peuple.

L'extase, l'adhésion totale donnée au sorcier qui promet mille ans de gloire, elle est là, sur les visages de femmes et d'enfants illuminés ; elle jaillit en cris modulés par des millions de poitrines. Adoration, soumission, ivresse de l'abandon, foule femelle qui, au nom de la virilité, rampe... C'est effrayant. Entre la houle orgueilleuse des étendards à croix gammée balayant l'écran, entre les milliers de bottes martelant le stade de Nuremberg et le Palais de Justice où comparaissent, Goering en tête, vingt et un accusés au regard morne, dix ans à peine se sont écoulés.

Peut-être ces hommes n'ont-ils rien regretté de leur choix. Délices des richesses, ivresse des honneurs, volupté de commander, d'intimider, d'éblouir, de frapper ou d'absoudre, de tout cela ils jouirent pleinement pour finir par mourir, sans remords et sans douleur, très proprement pendus, à l'âge où commencent à se déclarer chez les braves gens les cancers et les infarctus du myocarde.

Mais les images et les sons enregistrés pendant le procès où ils comparurent, il est bien qu'ils soient largement diffusés car ils arrachent à ceux qui font l'histoire le masque sacré — hideux ou adorable — sous lequel les maitres des peuples demeurent dans les livres et dans les légendes. Voilà que le cinéma change tout cela.

Le principe même du procès les réduit à l'échelle humaine et retire à la guerre son caractère de sombre divinité. Ils l'ont voulue, ils l'ont aimée, ils l'ont perdue, ils payent. Nous voilà dans le banal dans la vie. Mais il faut les voir.

GOERING le fanfaron, Ribbentrop le dédaigneux, Speer le technocrate, Hess l'illuminé, Keitel le bon soldat, Kaltenbrunner le bourreau, maréchaux, généraux, ministres, hauts dignitaires, que sont-ils une fois privés du pouvoir, une fois lâchés par leurs troupes non parce qu'ils ont commis des crimes, mais parce qu'ils ont eu le tort d'être vaincus ? Des accusés très ordinaires, de petits hommes qui n'invoquent, pour leur défense, que « le destin », et qui conservent le sentiment très vif de s'être conduits comme il convenait.

Goering, plaidant pour la Gestapo, déclare :

« *L'objectif de cette police était la sécurité de l'Etat. Elle reçut pour mission essentielle de prévenir toute action de la gauche...* »

Keitel :

« *Il est tragique de devoir constater que ce qu'un soldat a de meilleur à donner, l'obéissance et la fidélité, ne sont pas reconnues comme des valeurs acceptables.* »

Speer, ministre de l'Armement :

« *En l'absence d'une critique constructive, les dictatures commettent toujours quelques erreurs d'appréciation capitales.* »

Hess :

« *Je suis un être profondément religieux. Je suis convaincu que ma foi en Dieu est plus forte que celle de la plupart des autres gens. C'est pourquoi je demande au tribunal d'accorder une valeur d'autant plus grande à mes déclarations...* »

Et Kaltenbrunner, chef des SS :

« *Si j'ai commis des fautes en raison d'une conception erronée de l'obéissance, il faut les mettre sur le compte d'un destin plus fort que moi.* »

RIEN à se reprocher, en somme, sinon d'avoir échoué après avoir été si près de réussir, avec l'appui quasi total de la nation galvanisée.

« Je n'ai rien fait pour empêcher le crime, donc je suis coupable. » Il y eut un Allemand, certes, pour prononcer cette phrase. Qui ? Karl Jaspers. Un intellectuel. On sait ce qu'en vaut l'aune dans les périodes où un Goebbels s'écrie : « Nous sommes une nation d'hommes et non une nation de poules mouillées », et arrache un rugissement de joie à la foule lorsqu'il déclare :

« *Je vais vous poser une question. Vous prendrez ainsi vos responsabilités devant le peuple allemand. Je vous le demande : voulez-vous la guerre totale ?* »

Entre ceux qui hurlent « Oui ! », entre les millions d'hommes et de femmes qui ont accepté, aimé, soutenu le régime hitlérien, et les hommes et les femmes que nous sommes, il serait confortable de penser qu'il y a une différence de nature. Confortable et, hélas ! impossible.

C'est pourquoi il faut voir « Le Procès de Nuremberg ». Pour ne jamais accepter.

Françoise Giroud.

Je serai au regret...

Bravo ! l'article de François Mauriac. Je désapprouve, depuis longtemps votre attitude vis-à-vis de de Gaulle.

Si vous persistez dans votre position, je serai au regret de mettre fin à l'abonnement à votre journal que je lis depuis son premier numéro.

M. B.
Chaville,
(S.-et-O.)

Je renonce...

Abonné de la première heure à « L'Express », je renonce à renouveler mon abonnement à la suite de l'article de Mauriac intitulé : « Le Point ».

Mon père racontait l'histoire d'un monsieur très bien qui payait très cher un boxeur pour recevoir des coups de poing en pleine figure. C'est un peu votre histoire avec Mauriac qui vous fait savoir — et sur quel ton ! — sa réprobation et son mécontentement au sujet d'un numéro que j'avais précisément trouvé remarquable et particulièrement intéressant.

On ne comprend vraiment pas comment vous avez pu laisser paraître un article qui insulte ou désavoue tous les autres collaborateurs du journal.

ABBÉ A. J.,
(T.-et-G.)

Hommage

Je partage entièrement les vues de François Mauriac, et je rends d'ailleurs hommage à votre franchise de les avoir publiées.

ALFRED HAAS,
Paris.

Prudence ?

On vous félicitera sans doute de votre largeur d'esprit. Moi pas. J'y vois plutôt une prudence, peut-être même une ruse qui me déplaît. Cela dit, même si c'est le cas, je reconnais qu'il est facile de crier « Faites-vous tuer » quand on ne risque rien soi-même, comme moi. Alors que vous, vous risquez et, si vous tenez bon, vous risquerez de plus en plus.

MICHEL LANNES,
Marseille.

GANTS — TETINES
« OLLA »
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

Gaulliste tout court

Bravo Mauriac !... Mais attention, gaulliste « de gauche », qu'est-ce que ça veut dire ? Rien, moins que rien. Toutes les déficiences de la gauche sans ce qui a fait sa force et qui peut encore la refaire. (Je ne le souhaite pas !)

Gaulliste tout court, voilà ce qu'il faut être, en sachant ce que cela signifie : mater, pour longtemps, ceux qui pensent « hommes » avant de penser « France ».

LOUIS M.
Lille.

Nous, vous, ils

Les apostrophes de M. François Mauriac à la gauche me rendent perplexe. Elle a échoué dans la décolonisation, c'est un fait. Mais quand il dit « Vous... », à qui s'adresse-t-il ? A « L'Express » ? Il en faisait partie. Il devrait donc dire « Nous ». Aux hommes de gauche qui détenaient le pouvoir ? Alors, il devrait dire « Ils ». (...)

H. REINERT,
Le Raincy.

Faisons donc « le point »

Je ne suis pas de ceux qui ont voté « non » et qui ont crié à l'assassinat de la République. (...) Il n'est pas mauvais que, de temps en temps, la démocratie soit mise en sommeil et qu'un homme fort gouverne... quitte à s'en débarrasser une fois que l'ordre est remis dans la maison.

Mais aujourd'hui, faisons donc « le point » : ce gouvernement fort s'est montré totalement incapable :

— de réduire une seule féodalité économique,

— d'appliquer une réforme hardie de l'enseignement,

— de mettre le fer dans la plaie là où il le fallait pour que l'on construise.

Bref, de faire ce que l'on attend d'un gouvernement fort.

J. R.,
Lyon.

La seule grandeur

...Entièrement d'accord avec J.-J. S.-S. L'exemple d'Audin n'est peut-être pas le meilleur, mais sur le fond, il n'y a pas de question. Laissez-moi ajouter que lorsqu'un pays, comme le nôtre, ne peut plus être le plus grand par la force de ses armes, de son développement scientifique, par le nombre de ses habitants, par ses richesses, il lui reste cependant une chance de demeurer grand : c'est par l'esprit, l'humanité, le rayonnement moral (...) Ceux qui tolèrent que nous soyons diminués sur ce plan (ou qui y contribuent) sont les vrais ennemis conscients ou inconscients de la grandeur de notre pays. Mais on a tant fait, et on fait tant pour les aveugler...

A. L.,
Général en retraite.

Du mauvais travail

J'éprouve plus que jamais pour M. F. Mauriac une fervente et reconnaissante admiration pour être demeuré, sans défaillance à mon sens, le plus exemplaire interprète de la conscience chrétienne et française.

La liberté sans aucun doute est un bien primordial, mais non absolu : c'est un moyen, non une fin en soi ; tout dépend donc de l'usage qu'on en fait... et je crois, en toute conscience, et pesant bien mes mots, que vous faites du mauvais travail.

M. R. DAUNAS,
Professeur,
Libourne (Gironde).

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
16, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Qu'il éteigne la guerre !

Si je suis reconnaissant à M. François Mauriac, que je révère hautement pour sa franchise et son courage, d'avoir continué son « Bloc-Notes », je ne peux admettre qu'il soit reproché à la gauche de dire non une seconde fois à de Gaulle, de la voir taxée de parti pris, d'incompréhension politique ou d'inhabileté.

Quand de Gaulle, paré d'un nom prestigieux, décidera d'éteindre l'inhumaine guerre, il aura, toujours loyale, la vraie gauche à ses côtés, pour tout et partout. Avant la réalisation de cette espérance, la vraie gauche ne peut vivre que d'expectative. Entre le gaullisme et le communisme, l'ironie seule lui permet d'échapper au désespoir.

G. Baillet.

Les otages

Quand on me parle « d'opposition constructive » et de « gaullisme de gauche », j'ai envie de prendre un revolver. C'est toute l'histoire de la collaboration qui recommence (sans ce que ce terme avait d'ignoblement péjoratif pendant la guerre).

Qu'est-ce qu'une « opposition constructive » qui n'a aucun moyen de faire triompher la moindre de ses thèses en aucune matière ? Un otage, et rien d'autre. Et être l'otage de la politique économique de M. Pinay et de la politique algérienne de M. Debré !... Excusez du peu !... (...)

Jean Chardon,
Industriel,
Paris.

Dreyfus, c'était la paix !

Non, ce n'est pas l'affaire Audin qui est notre actuelle ligne nationale de partage : car Dreyfus, c'était la paix, tandis qu'Audin c'est la guerre, qui est toujours immorale dans ses développements.

L'intégration algéro-française est aujourd'hui notre drame national.

Le pari exaltant, chevaleresque et grandiose de la promotion française, égalitaire et fraternelle des Algériens mal-payés, mal-instruits, mal-nourris, mal-logés par toutes les républiques de centre-gauche du passé, quand donc voudrez-vous l'admettre et aider à le défendre et à le promouvoir dans la ligne et sous la vigilance de l'Armée nationale ?

Jean d'Aliguiaires,
Aliguiaires,
(T.-et-G.)

Quelle volée !

Quelle volée de bois vert, mes amis ! « Charles de Gaulle, deux fois restaurateur de la République... », écrit Mauriac.

Alors même que la ligne de partage la plus réelle entre les pensées de gauche et de droite est justement de ne pas reconnaître de Sauveur suprême.

Non ! Ce n'est pas de Gaulle qui a sauvé la République en 1944, mais tout le peuple français.

Mauriac peut railler nos divisions, à l'heure même où les hommes de gauche se rassemblent pour le combat.

Ce qu'il prend pour division n'est qu'épuration de nos rangs, que les réactions d'un corps sain éliminant ses déchets...

Mauriac nous demande de répondre à de Gaulle alors que justement notre mission de démocrates est de combattre tout ce qu'il représente !

Plus que jamais, il n'est pas de Sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni Tribun.

Emile Bize,
Courbevoie
(Seine.)

Miser sur de Gaulle

C'est Soustelle ou de Gaulle. Nous sommes *obligés* de miser sur de Gaulle. Or, voilà que vous ridiculisez les gaullistes de gauche. C'est facile, et juste d'ailleurs, je suis bien d'accord. Il est toujours ridicule et humiliant aussi d'avoir à s'en remettre à un homme. Alors, autant *l'appuyer* quand il exprime des idées proches des nôtres.

Jean-Jacques Moreau,
Paris.

Une adoration anachronique

Pas besoin, non, de cette polémique pour penser que « L'Express » s'engagerait sur une mauvaise voie en persistant à présenter aussi honnêtement deux thèses absolument contradictoires.

Car vous avez raison lorsque vous essayez de démystifier le problème actuel en mettant de Gaulle au pied du mur.

N'est-ce pas là pour vous qui êtes un porte-parole de la gauche, une preuve de votre volonté (excessive parfois) de « tendre la perche » jusqu'au bout à de Gaulle ?

L'attitude de la gauche vis-à-vis de de Gaulle dépasse largement le problème de l'Algérie. Vous avez raison de penser que nous ne pourrons éviter des heures très difficiles. Et ce n'est pas en nous réfugiant dans une adoration anachronique que nous nous préparerons à les affronter.

Michel Gladieux,
Pavillons-s.-Bois.
(Seine.)

De Michelet à Mendès France

Je lis l'article de François Mauriac : « Le Point ». Je le rapproche de la déclaration de Louis Vallon dans sa conférence de presse relative à la fondation de l'U.D.T. : « Que Mendès France accepte le cadre des institutions nouvelles et nous ne verrons que des avantages à ce qu'il reprenne sa place comme animateur de la gauche française ».

Oui, ils ont parfaitement raison ; c'est bien cela qu'il faut faire : il faut former, dans le cadre des institutions rénovées, le grand parti travailliste qui, réunissant tous les éléments de la gauche démocratique, sans exclusive, groupera tous les Français attachés au progrès social dans un vaste ensemble qui ira de Michelet à Buron et à Clostermann, de Pflimlin à Guy Mollet et à Mendès France.

Pourquoi pas ?

Ne considérer que l'avenir des forces attachées au progrès social dans le respect des libertés démocratiques fondamentales.

H. Blandin,
Avocat,
Lannion.

Mon second mouvement

Je dois convenir qu'à la lecture du dernier article de M. François Mauriac, j'ai d'abord été vivement étonné, et même... exaspéré.

Il ne reste qu'un ou deux journaux lisibles en France. S'il faut y trouver aussi de la propagande... Mais mon second mouvement a été d'approbation. Je suis entièrement en désaccord avec M. Mauriac mais j'apprécie qu'il soit libre d'exprimer ses opinions.

J'ose espérer qu'il l'apprécie également et qu'il mesure la part qui lui aurait été faite aujourd'hui dans les autres journaux s'il s'était avisé de vouloir y exprimer un point de vue non conformiste...

Marc de L.,
Paris.

Raison de plus

Votre analogie entre l'affaire Dreyfus et l'affaire Maurice Audin s'appuie sur un raisonnement rigoureux ; elle surprend néanmoins tant les dimensions de l'actuelle paraissent mesquines auprès de celle qui s'écrit dans l'histoire : l'Affaire tout court.

Deux grandes guerres mondiales et deux grandes guerres coloniales ont fait plusieurs millions de victimes françaises.

C'étaient les plus jeunes et les plus purs de la Nation.

Dans le cœur des survivants se sont accumulés chez les uns plus de sentiments égoïstes et chez les autres plus de découragement, de scepticisme et d'apathie.

Le vieillard qui vous parle (né en 1877) voit avec profonde tristesse la décadence de l'opinion publique entre les deux époques.

Raison de plus, d'ailleurs, pour lutter avec vous.

R. Molino,
Lyon.

Avec d'autant plus de force

Pour être sincère, je commence par dire que, dans la controverse qui vous oppose à F. Mauriac, je suis sans hésitation aucune avec lui.

Mais, me référant à votre article du 30 avril, j'éprouve le besoin de vous dire à quel point je suis d'accord avec vous en ce qui concerne l'abominable affaire Audin. C'est, à mes yeux, un scandale que celle-ci n'ait pas été tirée au clair publiquement et que les coupables n'aient pas subi le châtiment qu'ils méritent. Ceci, je le dis avec d'autant plus de force que je n'approuve pas l'action du malheureux Audin ; mais ceci est d'un autre ordre. Il méritait peut-être de passer en conseil de guerre ; mais cet assassinat dans l'ombre après on ne sait quelle torture fait frissonner ; et cette lâcheté des auteurs de ce forfait ! C'est une affaire sur laquelle on doit se classer sans aucune référence à une position quelconque sur l'Algérie ou sur le communisme. Je tiens beaucoup à ce que ces lignes soient publiées dans votre journal.

Gabriel Marcel,
membre de l'Institut.

Une armée régénérée

Avec l'excellent article de M. François Mauriac, je crois que nous sommes arrivés à un tournant ; l'attitude de « L'Express » envers le Président de Gaulle ne saurait en effet se figer dans une hostilité systématique où toute objectivité devient aléatoire.

Vous vous insurgez contre l'Armée, maladroitement d'ailleurs, car, d'une façon trop absolue, trop aveugle. Il se trouve que certains éléments ne sont pas aussi corrompus que vous le croyez, ce sont ceux-là précisément qui s'insurgent contre votre attitude. Convenons-en que depuis 1945 rien n'a été fait pour donner un sens à ses combats, à ses sacrifices aussi. Il ne faut donc pas s'attendre à la voir « intégrée » en quelques mois dans un système cohérent, bien que certaines mesures nécessaires aient déjà été prises (évincements de Salan, Jouhaud, Allard, nomination de Gambiez). Il manque encore quelques mesures nécessaires : je pense surtout au général Paris de Bollardière qui serait actuellement plus que nécessaire en Algérie. Je pense, comme M. Mauriac, qu'une armée régénérée et « dépolitisée » doit être une des idées-forces de la nouvelle gauche.

Je pense encore — et surtout — qu'il a raison dans sa conclusion ; oui, je crois que de Gaulle a besoin de vous, de nous, et que nous devons exercer ailleurs que dans une obstination antigaulliste aussi vaine que sans issue, nos critiques qui, si elles sont justifiées en certains cas, n'en nécessitent pas moins une volonté de justice dans l'analyse préalable.

M. J.-L. Fullsack,
Wissembourg (Bas-Rhin).

→

Combien de fois par jour faites-vous ce geste (désormais) inutile ?

Découvrez cet étonnant BIC-mystère et son encre "à réaction" !

Vous voulez écrire ? Sortez votre BIC-mystère, posez la pointe sur le papier. Plus de mécanisme à manœuvrer, plus de capuchon à ôter : il écrit instantanément !

Vous avez terminé ? Rangez votre BIC-mystère, sans aucune manœuvre, tel qu'il est. L'encre "à réaction" s'escamotée d'elle-même, la pointe est propre et sèche (vous pouvez le vérifier).

Cet étonnant stylo est en avance sur son temps. Demain les hommes de progrès ne connaîtront plus les stylos à mécanisme. Donnez-vous aujourd'hui le plaisir d'être l'un des premiers usagers de ce nouvel instrument d'écriture !

Magique..?
non : chimique
la nouvelle
encre "à réaction"!

De l'eau posée sur une surface imperméable se met en gouttes : c'est la preuve que "quelque chose" à la surface de l'eau résiste à l'étalement. C'est ce qu'on appelle la tension superficielle.
Plus elle est faible, plus le liquide peut s'étaler facilement. Au contraire, plus elle est élevée, plus le liquide reste en gouttes (comme le mercure par exemple). Les chimistes de la Société BIC ont réussi à créer une encre à tension superficielle très élevée, l'encre "à réaction".

a *Dès que la bille touche le papier, l'encre est entraînée instantanément vers la pointe.*
b *Dès que la bille ne tourne plus, l'encre remonte dans sa cartouche, comme un escargot dans sa coquille.*

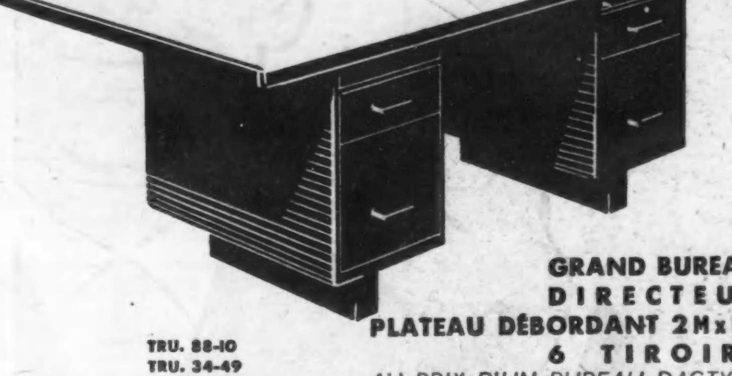
● Le BIC-mystère, monté sur amortisseur, rechargeable par cartouche encre "à réaction", ne coûte que **100 F.**

● La cartouche BIC spéciale avec encre "à réaction" (encre rétractile) est vendue exclusivement sous *ampoule verre étanche* (conservation illimitée). Elle s'adapte aussi aux BIC-Clic et Super-BIC.

BIC
CLICHY-SEINE

HUG Classe

Série "Spéciale"

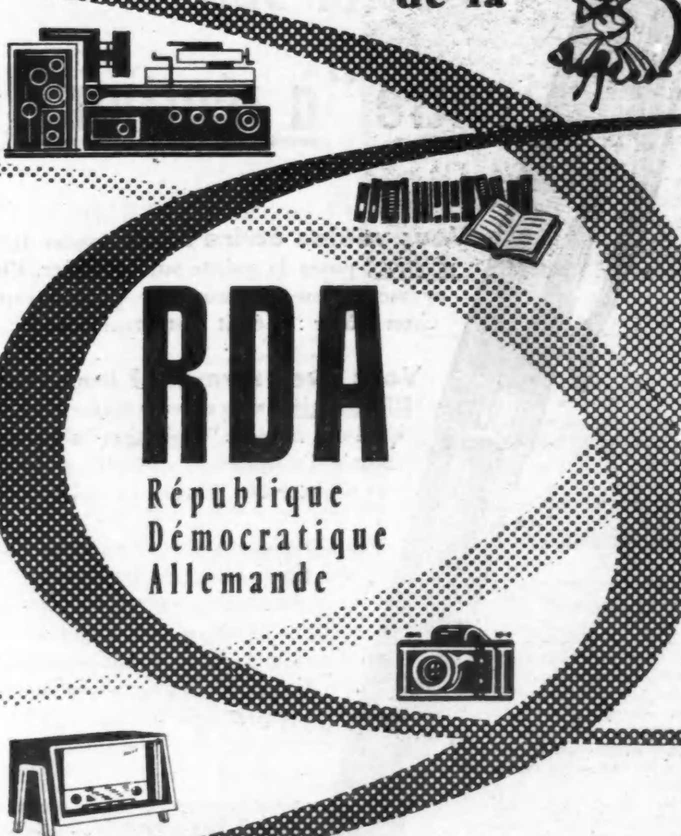


GRAND BUREAU DIRECTEUR
PLATEAU DÉBORDANT 2Mx1M
6 TIROIRS
AU PRIX D'UN BUREAU DACTYLO
SE FAIT AUSSI EN 1M50x0M75

TRU. 88-10
TRU. 34-49
TRU. 61-25

Ets HUGUES LEFEVRE
28 & 30, RUE PIERRE SEMARD PARIS-9e

Visitez l'exposition de la Chambre du Commerce Extérieur



FOIRE DE PARIS

Grande Nef - Sections étrangères
du 1er au 18 mai 1959
Parc des Expositions - Porte de Versailles
Terrasse R et Terrasse A Hall X Mécanique,
Stand 1015

Très attentif...

J'ai été stupéfait de lire, sous la plume de François Mauriac, que Servan-Schreiber est coupable d'attaquer l'armée « dans son ensemble ». Lecteur très attentif, j'ai compulsé la collection de « L'Express » que je conserve (et aussi « Lieutenant en Algérie ») avant de vous écrire. Je vois que J.-J. S.-S. n'a jamais manqué de préciser les responsabilités de ceux qui perdent l'armée aussi bien que la grandeur des officiers qui, comme le général de Bollardière, sauvent son honneur. François Mauriac, témoin à charge contre J.-J. S.-S., et en ce moment... Quelle tristesse... Témoin léger, quelle inconséquence... Je tiendrais à ce que cela fût dit.

L. Desaix,
Paris.

Plus gavroches que méchants

Qu'il s'agisse de l'Algérie Française ou de l'intégration ou du refus de prendre contact avec le F.L.N. baptisé « organisation extérieure », tout a été lâché. A quoi se raccrocher désormais ?

Si Mauriac conservait quelques illusions, je pense qu'il peut concevoir de la déception, dorénavant.

Et puis, vous vous êtes, par les caricatures ou les critiques, montrés plus gavroches que méchants.

Enfin, si parfois vous avez pu parler de l'armée sans faire usage de précaution oratoire pour spécifier que vous n'entendiez parler que de ceux qui avaient mal agi, les lecteurs de « L'Express » n'ont pas été abusés.

Mais attention, les œillères, ça s'attrape.

Restez vous-mêmes. Ne vous trahissez pas vous-mêmes et nous ne vous abandonnerons pas.

M. Dupont,
Sotteville-lès-Rouen.

Quelques milliers

Nous sommes quelques milliers à être assez enfants pour trouver quelque chose dans « Le Petit Prince »; quelques milliers à avoir rencontré autre chose que silence et ennui dans « Citadelle » ; quelques milliers pour penser que le côté western de « Courrier Sud » n'a rien d'exécrable ; quelques milliers à avoir saisi un message humain dans « Terre des hommes » ; quelques milliers à n'avoir pas considéré « Pilote de guerre » comme un livre perdu mais comme une porte ouverte sur l'avenir ; quelques milliers à avoir enfin vu percer dans « La Lettre à un otage » un immense espoir en l'homme et en l'humain.

Docteur Jacques Barnier,
Nantes.

Enfin, un homme

Bravo pour votre article « Contre-expertise » consacré à Saint-Exupéry.

Enfin, un homme qui ose remettre à la place qu'il mérite un brave aviateur, une réputation qui fut gonflée outre mesure...

Quand on a lu ces témoignages, qu'en reste-t-il ?

Et quand j'entendais redire à tout venant cette phrase : « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait », je me disais à quoi rime cette phrase ? Ce ne serait pas la peine d'être un homme si ce n'était que pour faire ce que les bêtes font !

Mme Noguès,
Paris.

A peu près de son avis

Nous sommes à peu près de l'avis de Jean-Paul Weber en ce qui concerne « Citadelle », voire « Le Petit Prince ». Mais nous avons été désagréablement surpris par le sort fait à « Courrier Sud », l'ouvrage sans doute le plus attachant de Saint-Exupéry...

M. Weber écrit que « Courrier Sud » a commencé à dater dès avant notre guerre. L'œuvre d'art ne déborde-t-elle pas l'actualité pour appartenir à toutes les époques ? L'important, ce n'est pas le fait lui-même — la bielle qui coule — qui peut, évidemment, paraître dérisoire et vieilli, mais les réactions de l'homme devant ce fait et les sentiments qu'il provoque en nous. Même si l'intrigue de « Courrier Sud » date, est-il pour autant démontré que cette œuvre perde la meilleure part de sa valeur ? Nous ne le pensons pas.

Robert Larquier,
Gironde.

En qualité d'étudiante

A la suite des appels de M. le préfet de la Seine et des services de l'Education nationale, il m'a été possible de sous-louer, en qualité d'étudiante, par les services du C.O.P.A.R., une chambre dans un appartement de quatre pièces, occupé par une famille de trois personnes. Aux termes de la loi, cet appartement ne comporte pas de pièce excédentaire. Les occupants se sont resserrés pour m'accueillir chez eux. Résultat : ils viennent de recevoir une quittance de loyer majorée de 50 %. Lorsqu'on voit son loyer majoré dans ces proportions, parce qu'on a sous-loué à un étudiant, que faire ? Signifier au plus vite à celui-ci de « chercher autre chose » ? L'étudiant le redoute : chercher quoi, où, quand ?... A un mois des concours et des examens !

Annie Germain.

Les élèves des E.N.S.

Depuis le 27 avril, les sept écoles normales supérieures ont entamé un mouvement de grèves tournantes pour s'opposer à toute réduction du salaire réel des normaliens. En effet, l'Etat se refuse de combler le déficit du budget des E.N.S. et veut en faire supporter la charge aux élèves en augmentant la somme forfaitaire qu'ils versent pour leur entretien. Les crédits alloués aux E.N.S. sont très insuffisants : cette ladrerie n'est qu'un aspect du vaste programme de limitation des crédits octroyés à l'enseignement public. Mais, ce qui est plus grave encore, le ministère de l'Education nationale montre de quelle façon il entend s'opposer aux revendications des enseignants : lundi 27 avril, les représentants de la rue d'Ulm se voyaient menacés de la suppression des E.N.S., le lendemain, une autre délégation massive composée de plus de quatre-vingts élèves de l'E.N.S. de Saint-Cloud était brutalement refoulée par la police (gifles, coups de pied et coups de pèlerine) après que le dirigeant syndical Paul Ruff, qui la conduisait, eut été emmené au commissariat où il a été gardé deux heures.

Les élèves des E.N.S. élèvent une vigoureuse protestation contre l'emploi de telles méthodes et affirment leur volonté de continuer leur mouvement revendicatif malgré les mesures gouvernementales de coercition.

Jean-Claude Forquin.

Et encore dans notre courrier

Les professeurs du lycée Jean de La Fontaine nous font savoir qu'à l'issue d'une réunion générale du personnel de l'établissement tenue le 21 avril, « ils déclarent ne pas être hostiles en principe à un changement éventuel dans la répartition des vacances pour les années à venir, mais qu'ils protestent contre la décision ministérielle du 14 mars 1959 fixant les vacances du 1er juillet au 15 septembre pour les premier et second degrés sans prévoir aucune réforme du système des examens et sans avoir tenu compte de l'attitude du Conseil supérieur de l'Education nationale, ni des vœux de l'Association des Parents d'élèves ».

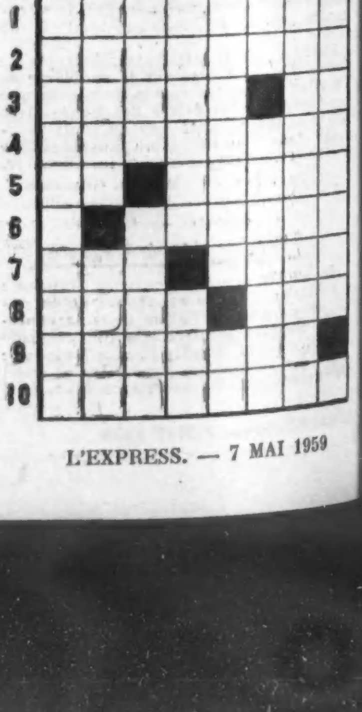
Mots croisés n° 186

HORIZONTALEMENT. — 1. Fit une ascension théâtrale, qui n'avait rien d'une première et n'obligeait pas à pitonner. - 2. Recouvre une ouverture chez divers animaux. - 3. Ce que fit le mauvais apôtre. Dans Grenoble, mais ni dans Chambéry, ni dans Voiron. - 4. S'occupe des affaires temporelles au Parlement. - 5. Tout y reposait, en même temps que Booz. Il faut croire qu'il tourne rond, à l'inverse de tant d'autres. - 6. Voit partir beaucoup de café. - 7. Le roi est mort... mais pas pour longtemps. C'est le rouge qui partit loin vers l'ouest. - 8. Ce n'est pas le lac salé de Pierre Benoit. Objectif de conquistadors. - 9. Dévie, sans aller nécessairement jusqu'au couac. - 10. Peut s'appliquer à un accent, à une semence.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	A	R	M	O	T	T	E
2	A	M	O	U	R	E	U	X
3	S	A	N	T	E	R	R	E
4	S	I	D	E	■	A	B	C
5	E	G	■	R	O	T	O	R
6	L	R	A	■	D	O	T	A
7	O	I	L	L	E	■	I	B
8	T	■	P	E	T	R	E	L
9	T	E	I	N	T	U	R	E
10	E	N	N	I	E	M	E	S

Solution du n° 185.

VERTICALEMENT. — I. Son nom ferait une bien mauvaise enseigne pour un chausseur sur mesure. - II. N'est pas assuré (deux mots). A la noix. - III. Le premier fut le bon. Dans une expression qui ne satisfait pas le réformateur. - IV. Ce que fit si souvent l'hirondelle ou l'enthousiaste. Le gros est bien sympathique, mais difficile à approcher. - V. S'applique à plus d'un appareil à cardan. A plus souvent préoccupé l'état-major français que son opposé. - VI. Inutilisable pour les régates. Souvent proféré par un couple tenté par la devanture. - VII. S'applique à tant de serments, de projets. - VIII. Plus huppé que l'hôtel de la Plage.



classement continu visible suspendu

plus de 30 % d'économie dans les temps de recherche de vos dossiers

CAVAS Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours PARIS-3e. Téléph.: TURbigo 84-35+

J.-J. Servan-Schreiber, absent de Paris, reprendra son éditorial la semaine prochaine.

ALGÉRIE

La stratégie du général

● Les déclarations du président de la République au directeur de « L'Echo d'Oran » nous rapprochent-elles de la paix en Algérie ? Jean Daniel examine ici l'ensemble du problème algérien à la veille du 13 mai.

DANS une semaine, le mercredi 13 mai, il y aura exactement un an qu'une conjonction de complots civils et militaires, alimentés par l'irresponsabilité ou la complicité de ministres « républicains », triomphait d'une République, la IVᵉ, qui, depuis longtemps, ne trouvait plus personne pour la défendre.

En France, cette IVᵉ République était surtout critiquée parce qu'elle se révélait inapte à faire la paix. En Algérie, elle était au contraire honnie parce qu'on la jugeait impuissante à faire la guerre et qu'on craignait qu'elle ne s'apprête à négocier « une paix d'abandon ».

Quels que soient les vices du « système », le fait essentiel demeure que c'est la guerre d'Algérie qui a tué la IVᵉ République. La Vᵉ République est née depuis près d'un an, mais la guerre d'Algérie continue. La question la plus urgente, pour ces journées d'anniversaire, est de se demander si cette guerre peut avoir raison de la Vᵉ République, comme elle a eu raison de la IVᵉ.

Un avertissement

On ne peut plus aujourd'hui, en effet, ignorer les dangers d'une explosion algéroise, comme on l'avait fait avant le 13 mai 1958. On sait désormais qu'une mer seulement nous sépare d'une poudrière dont dépendent directement le sort du régime et l'avenir de la nation.

C'est dans cette perspective qu'il faut analyser les déclarations du général de Gaulle à M. Pierre Laffont, directeur de « L'Echo d'Oran ». Une phrase de ces déclarations résume la préoccupation déterminante des Français et entend répondre à la question posée plus haut :

« La situation actuelle n'est pas ce qu'elle était il y a un an. Si le 13 mai a réussi, c'est parce que, derrière Alger, il y avait toute la France et l'armée aussi. »

C'est à la fois une analyse et un avertissement. Le général de Gaulle prévient les activistes — qu'il nomme « agitateurs » — que l'heure des complots est terminée parce que la métropole et l'armée ne sont plus avec eux. L'armée surtout. Et il cherche, visiblement, à isoler ces agitateurs en les ridiculisant ou en les critiquant avec une violence nouvelle :

« Il y a des gens, à Alger comme à Paris, qui s'efforcent de tout embrouiller et qui sautent sur toutes les occasions pour le faire (...)

« Ceux qui crient aujourd'hui le plus fort « intégration » sont ceux-là mêmes qui, jadis, étaient contre cette mesure.

« Ce qu'ils veulent, c'est qu'on leur rende l'Algérie de Papa. Mais l'Algérie de Papa est morte et si on ne le comprend pas, on mourra avec elle. (...)

« La fraternisation des deux communautés ne s'est pas faite le 13 mai avec M. Lagaillarde. (...)

« Tous ceux qui dressent les Français d'Algérie contre moi retardent le retour de la paix. »

Tout cela est net, précis, définitif. La condamnation des ultras par la plus haute autorité de l'Etat français ne peut laisser indifférents ceux qui, depuis des années, s'efforcent de dénoncer leur entreprise de démoralisation.

LA PHOTOGRAPHIE OFFICIELLE DU GÉNÉRAL DE GAULLE*
« Qu'ai-je donc fait depuis que je suis au pouvoir ? » (A. P.)

De plus, si l'on rappelle que l'homme choisi pour recevoir ces déclarations est député d'Oran, c'est-à-dire d'une ville où les ultras d'Alger n'ont jamais été populaires, et qu'il est directeur d'un quotidien qui, depuis des semaines, affirme qu' *« Alger n'est pas l'Algérie »*, alors la tactique du général de Gaulle devient claire : il s'agit bien d'*isoler* les agitateurs.

Des assurances

Pourquoi ? Simplement parce qu'ils ne sont précisément pas isolés et que si la métropole (en dehors du lobby algérien qui va de « Paris-presse » à « Rivarol » en passant par « Carrefour » et certains cabinets ministériels) ne les suit pas, il n'est pas prouvé, au contraire, qu'une partie active de l'armée ne les soutienne pas. Et, en fait, on va voir que c'est particulièrement à l'armée que le président de la République s'est adressé.

« L'Algérie de Papa » est une savoureuse trouvaille qui ne peut qu'être populaire dans l'armée où il est devenu courant de proclamer *« qu'on n'est pas là pour défendre les privilèges des gros colons »*. Ayant ainsi rappelé aux militaires la mission égalitaire qu'ils se sont donnée à eux-mêmes le 13 mai, il s'empresse aussitôt de leur donner des assurances.

Les mesures de grâce ? Ce sont elles qui ont favorisé les ralliements. Autrement dit, on ne doit pas penser qu'elles s'inscrivent dans une perspective de négociation, mais dans une politique de pacification. L'intégration ? Il n'en a pas prononcé le mot parce qu'on a voulu le lui imposer, mais :

« Qu'ai-je donc fait depuis que je suis au pouvoir ? (...) Le plan de Constantine, n'est-ce pas cela la véritable intégration ? Quant à la signification politique du mot, quelle est-elle ? Que l'Algérie est française ? Il est inutile de le dire puisque cela est. »

Enfin, en ce qui concerne le F.L.N., de Gaulle rappelle qu'il se refuse à le reconnaître et qu'il rompt les relations diplomatiques avec les pays non arabes qui le reconnaissent. L'offre de dialogue est maintenue, mais seulement si les leaders algériens viennent à Paris.

Ces assurances ont désorganisé les troupes du 13 mai qui étaient à la veille de redevenir homogènes. Le Comité de Salut Public d'Algérie et du Sahara a éclaté. Le troisième personnage de l'administration algérienne, M. Regard, a été mis en congé. La tactique a donc réussi.

Le contenu de ces assurances n'en marque pas moins un net et grave recul. Cependant, on a peu prêté attention au fait que le président de la République a aussi formulé une pensée, pour la première fois, teintée de solennité sombre :

« Je crois qu'une solution heureuse ne peut être trouvée que dans une transformation totale de ce pays. C'est ce que je m'efforce de faire. Nous n'avons que le temps de la réussir. Si cette évolution échoue, même si la pacification était définitive, *l'Algérie serait rapidement perdue pour nous. Car à la première occasion, elle se soulèverait de nouveau et, cette fois, il n'y aurait plus de solution. »*

Jamais, jusqu'alors, un chef de gouvernement n'avait autant limité la portée de la réponse militaire à la situation algérienne. Autrement dit, vaincre le F.L.N. ne constitue pas une politique aux yeux du général de Gaulle. Un pari est fait sur la transformation de l'Algérie. Puisque notre avenir, à tous, dépend de ce pari, il faut voir clairement en quoi il consiste et ce qui a été tenté, récemment encore, pour le gagner.

« Une force importante »

D'après ce que l'on peut apprendre de certains de ses collaborateurs ou de ses ministres, le général de Gaulle a une idée précise — et depuis très longtemps arrêtée — sur l'attitude à adopter à l'égard du F.L.N.

L'Organisation politico-militaire de l'insurrection ne peut prétendre, selon lui, à une souveraineté quelconque, directe ou indirecte, sur l'Algérie. Le peuple algérien ne lui en a donné aucune délégation. Cette organisation ne doit donc être jamais reconnue comme telle, et ce, sous n'importe quelle forme. Il convient d'ailleurs de rendre cette thèse de plus en plus vraie, en donnant à l'Algérie qui est aux neuf dixièmes musulmane une physionomie aux neuf dixièmes musulmane. Le jour du dialogue, la France devra se présenter avec des députés musulmans, des harkis musulmans, des hauts fonctionnaires, des conseillers municipaux, bref le plus grand nombre possible de cadres musulmans qui auront choisi sinon la France, au moins une orientation définitivement française. Et c'est le sens de la pression qui vient d'être exercée pour que la ville d'Alger ait son premier maire musulman depuis 1830.

Plus le F.L.N. tarde à accepter le dialogue dans les conditions exigées par de Gaulle, plus, selon ce raisonnement, le succès de la pacification et les réalisations sociales et économiques conduiront à accroître l'élite musulmane. Cette élite prendra peu à peu les places occupées par les Français d'Algérie. Plus ou moins fabriquée au départ, elle finira par avoir une représentativité égale à celle du F.L.N. Il faut surtout arriver à une véritable autoadministration locale des musulmans.

Mais le F.L.N. est une *« force importante »*. Il ne peut prétendre représenter l'Algérie, ni même l'ensemble des Algériens musulmans, mais c'est lui qui fait la guerre, c'est lui qui bénéficie des appuis extérieurs, il a derrière lui une jeunesse nombreuse et ardente et avec lui *« un jour ou l'autre il faudra bien finir par en arriver à la discussion »*.

→

(*) Le général est en tenue de soirée d'officier général (spencer bleu nuit, gilet blanc, pattes d'épaule au liséré doré). Sa main droite repose sur deux volumes : « La Légion d'honneur » et « La Constitution ». Il porte en sautoir le grand collier de l'ordre de la Libération, sur son gilet, le grand cordon de la Légion d'honneur dont il porte la plaque sur le côté gauche. Cette photo en couleurs adressée à toutes les mairies, casernes, ambassades et bâtiments officiels, porte en légende : le général de Gaulle, Président de la République française, président de la Communauté.

Où en sont les affaires ?
De l'inédit sur les Ballets roses...
A chacun sa vérité avec :
Mlle Maïté, le commandant Rayon et M. Armand Magescas.
Et toute l'actualité
POLITIQUE
ALGERIE, BERLIN
LITTÉRAIRE
MM. Jules ROMAIN, André MAUROIS
dans le numéro 4 du
Temps que nous vivons
Grand Prix du Disque 1959 de l'Académie « Charles Cros » qui vient de paraître (Période du 1ᵉʳ janvier 1959 au 31 mars 1959)
LE PREMIER MAGAZINE SONORE DU MONDE
En vente chez les disquaires et chez les libraires au prix de 2.900 francs
Echantillon sonore sur demande contre 50 francs en timbres
Production PRETORIA
50, rue Croix-des-Petits-Champs
PARIS (1ᵉʳ) - GUT. 45-16
Déjà parus : nᵒ 1 du 1ᵉʳ janvier au 31 mai 1958 « La fin d'un régime ». Nᵒ 2 du 1ᵉʳ juin au 30 septembre 1958 « De l'investiture au référendum ». Nᵒ 3 du 1ᵉʳ octobre au 31 décembre 1958 « Les débuts de la Vᵉ »

FORUM

L'ÉTAT, C'EST NOUS !

par JEAN-MARIE DOMENACH

JEAN-MARIE DOMENACH

On a rarement vu des gens faire leur réclame et se commémorer avec autant de précipitation que les fondateurs de la Vᵉ République. « *Ne nous félicitons pas !* » disait Auguste Comte, qui voyait dans l'adulation de soi le chemin de la folie. Mais nos maîtres sont fort loin des enseignements du positivisme. Il ne se construit plus un nouveau modèle d'éplucheur de légumes sans que soit invoquée la grandeur française et il suffit que M. Soustelle se promène au désert pour que les chameaux eux-mêmes accourent en multitude.

Le besoin de miracle est le plus vieux du monde. Il n'empêche qu'on est surpris chaque fois par la facilité avec laquelle tant de nos concitoyens s'installent dans l'univers magique du pouvoir personnel : après les malheurs apparaît un Sauveur, doué de possibilités surhumaines, qui fait taire les fusils et jaillir le pétrole. Le grand nombre se hâte d'avoir confiance. Le petit nombre se régale de secrets ; l'un serre une lettre personnelle sur son cœur, l'autre colporte une confidence; entre initiés on se raconte des mots historiques et l'on fait, à la veillée, la psychologie du chef.

Rappeler qu'il existe des choses — et pas seulement des mots — des choses qui désobéissent aux mots, fait scandale.

Qu'attendait-on ?

« *Etes-vous donc contre de Gaulle ?* » Mais c'est précisément la question qui n'a pas de sens et à laquelle il faut refuser de répondre, car il ne s'agit pas de juger une politique en fonction d'un homme, des mérites qu'il s'est acquis dans le passé ou des intentions qu'on lui prête pour l'avenir, mais en fonction de ses résultats réels et de ses projets, du moins lorsqu'ils sont proclamés et cohérents.

Puisqu'on nous provoque hâtivement aux bilans historiques, il est facile de faire le point, non pas de ce qui est au moment de se produire, mais de ce qui s'est ou non réellement produit. La règle de santé est d'exclure toute passion trouble, aussi bien la rancune que la rêverie sur le héros et jusqu'à cette forme truquée de l'espérance : une impatience qui nous pousse à croire que les choses finiront bien parce que nous n'en pouvons plus de les voir tourner mal.

Qu'attendaient donc les Français du général de Gaulle ? Le rétablissement de l'Etat et la paix en Algérie. Son nom a permis en effet de ressouder l'unité nationale : la guerre civile n'a pas éclaté, le pouvoir s'est transmis légalement. Mais cette restauration est demeurée formelle : les causes de la rupture subsistent et le pouvoir de l'Etat, contrairement à ce qu'on répète, n'a pas encore osé affronter le second pouvoir qui s'est manifesté à Alger le 13 mai. Quelques colonels déplacés, oui, mais peut-on citer depuis un an un seul geste d'autorité qui ait été imposé à la faction dissidente et qui permette de prouver que l'Etat est réellement plus fort qu'elle ? A-t-on vu un tortionnaire publiquement puni, un agitateur ultra expulsé, un libéral replacé dans ses droits ?

La vérité est que la police et l'armée continuent à faire la loi en Algérie et que les élections municipales ne sont qu'une comédie ajoutée à tant d'autres, mais plus odieuse encore du fait que beaucoup de musulmans avaient espéré, sur la foi d'un grand nom, que le temps du mépris allait finir. Mais on les a baptisés citoyens, ce qui est une manière de nous bafouer tous avec eux, de nous maltraiter tous avec eux.

Le plus faible

La vérité est que la guerre d'Algérie continue pire qu'avant, précisément parce que, à l'exception de la grâce des condamnés à mort, le gouvernement français n'a pas fait le moindre geste politique pour créer, en Algérie même, les conditions de la paix. Et qu'on ne dise pas qu'il y a des questions qu'il ne faut pas poser en temps de guerre, la question de l'armée, par exemple, car c'est se résigner à ce que la guerre d'Algérie avale une République après l'autre.

Ce que pèse cette prétendue restauration de l'Etat, il suffit, pour le savoir, d'imaginer ce que laisserait derrière lui le général de Gaulle s'il venait à disparaître : un rassemblement hétéroclite, un peuple à demi anesthésié, mais des camarillas postées aux endroits stratégiques, une armée qui a maintenant une politique et croit avoir une philosophie. Justement, répond-on, entre eux et nous, il n'y a que Lui. Mais si véritablement lui seul fait barrage à la dictature, comment parler de l'égalité rétablie, d'Etat restauré ? Et ne voyez-vous pas que se disputer le grand homme, c'est aggraver un peu plus la faiblesse de ce régime, le plus faible que la France ait connu depuis un siècle puisqu'il repose sur la santé d'un individu ?

Encore une fois, ce n'est pas à un homme que nous en avons, mais à tout ce qui fait que le destin d'un grand peuple en est venu à dépendre d'un homme. Le régime présidentiel ? Mais il exige de grands partis, un contrôle permanent, le contrepoids d'institutions politiques et judiciaires renforcées, un projet étalé au grand jour, au lieu de ce gouvernement par l'énigme et par l'encens.

Applaudir ou réfléchir ?

Certes, l'habileté et la ruse elles-mêmes ne sont pas interdites aux dirigeants. Jadis le chef de la France libre en donna l'exemple. Mais aux moments critiques, il savait se retourner vers le peuple pour lui exposer les choses et le mettre dans son jeu. Sans cette clarté, sans cet appui, il n'aurait été que le chef d'une petite armée supplétive. On ne gouverne pas une grande nation par l'ambiguïté et le sous-entendu. Car il y a déjà naturellement trop d'ombre autour du pouvoir : les intérêts d'argent et les ambitions qui complotent.

De leur côté, les citoyens modernes, pliés aux habitudes de la grande industrie, sont naturellement portés à abdiquer leur souci politique. Il est d'autant plus nécessaire de mettre au grand jour les problèmes nationaux, de susciter en chacun le sens et le goût de sa responsabilité.

Mais on invite le peuple à applaudir et à chanter alors qu'il faudrait l'engager à réfléchir et à parler. Ce n'est pas seulement la forme d'un régime, c'est toute une attitude de vie qui est en cause. Il y avait un honneur républicain à traiter les citoyens comme des hommes et à ne pas admettre que les affaires de tous deviennent l'affaire d'un seul.

L'avenir du pays, il me semble, n'a pas d'autre exigence. Au lieu de méditer sur l'insondable et de spéculer sur des volontés qui nous échappent, prenons nos repères dans l'épaisse réalité des choses et des hommes. Quoi que fasse le général de Gaulle, c'est à nous d'agir de telle sorte que, s'il se décide à faire bien, il soit soutenu par une fraction aussi consciente et aussi large que possible, non pour lui-même mais pour sa politique ; et que s'il ne veut ou ne peut rien faire, des bases soient au moins jetées afin que renaisse dans ce pays une jeune démocratie.

En ce moment la France mange ses rêves. Quand la provision sera épuisée, il faudra choisir, agir. Ce n'est certes pas la grandeur qui nous effraye, mais le néant.

→

L'invitation à Paris devrait donc être l'idéal — toujours selon l'Elysée — pour les deux parties. La France considérera qu'il s'agit de la délégation d'une force politique algérienne parmi d'autres. Libre aux chefs algériens de donner à cette invitation tel autre sens qui leur conviendra.

L'été dernier, pour bien montrer qu'on ne tenait pas le F.L.N. pour un adversaire négligeable ou pour une force politique exclue, on l'avait invité à donner ses conditions à une participation aux différentes consultations électorales. Puis ce fut l'invitation publique à Paris que le gouvernement algérien a repoussée sans diplomatie. Cette thèse a été une nouvelle fois communiquée au F.L.N. il y a exactement deux mois par deux diplomates : *l'un est Indien, l'autre Libanais.*

L'initiative de cette tentative de médiation revient aux diplomates eux-mêmes. Sans être chargés de mission, ils ont ajouté à leur exposé qu'un entretien sur le cessez-le-feu était inséparable d'un examen des conditions pratiques du cessez-le-feu, lequel examen devait nécessairement déboucher sur les conséquences, pour l'avenir immédiat de l'Algérie, de l'éventuelle entrée en scène du F.L.N. comme formation politique. A New Dehli, M. Abbas n'est pas allé rechercher, comme on l'a écrit, la reconnaissance du gouvernement algérien par l'Inde, mais le résultat des dernières conversations du représentant de M. Nehru à Paris.

La réaction la plus récente du F.L.N. devient alors particulièrement intéressante. M. Abbas se contente de demander qu'une rencontre en terrain neutre « *sans préalable ni ordre du jour* » avec un collaborateur du général de Gaulle précède d'éventuels entretiens *à Paris*.

Pour le F.L.N., le pas est considérable. D'abord il ne relève pas les propos du président de la République sur l'Algérie française. (Il est vrai que l'on a été invité à retenir l'esprit et non la lettre de ces déclarations...) Ensuite, le préalable de l'indépendance n'est pas mentionné et M. Abbas ne craint pas de déclarer qu'il voudrait simplement savoir si la France est prête à offrir aux Algériens une « *fin honorable* » au conflit.

En principe donc, peu de chose s'oppose désormais à une rencontre. Normalement, elle devrait avoir lieu. Le seul obstacle, c'est l'entretien « *en terrain neutre* », qui, pour de Gaulle, équivaut à une reconnaissance. Quel sens le F.L.N. donne-t-il à la rencontre en terrain neutre ? Ses dirigeants déclarent ne pas vouloir venir à Paris comme des citoyens français, mais comme les représentants de l'Algérie future. Ils veulent avoir un minimum d'informations sur la qualité qu'on leur accorde. De leur point de vue, pourtant, c'est peut-être discutable, car l'arrivée à Paris de chefs insurgés revêt un caractère spectaculaire qui devrait apaiser leurs doutes.

Mais d'un autre côté, les gouvernements de la IVᵉ République ont déjà envoyé auprès du F.L.N. des personnalités comme MM. Commin, Beggara, Goëau-Brissonnière. Et même en ce qui concerne le général de Gaulle, ne peut-on parler de la mission de MM. Farès et Amrouche comme d'une médiation officielle en terrain neutre ?

Les objections ne paraissent donc pas très sérieuses, ni d'un côté ni de l'autre. On devrait pouvoir tôt ou tard les surmonter. Cela est-il possible pour le moment, du côté français ? Les arguments avancés en haut lieu sur ce point, sont significatifs.

Avant le 18 juin

On dit, d'abord, que le président de la République ne veut avoir aucun intermédiaire, ne faire donner aucune assurance qui l'engage et entend mener cette entreprise tout seul. On dit ensuite et surtout qu'il y a précisément « *trop d'hommes* » à Alger, comme à Paris, qui ont intérêt à ce que l'entreprise échoue pour risquer un dialogue en deux temps. Une phrase m'a frappé que je tiens de la bouche d'un homme « autorisé » : « *Il n'y a pas de secret possible dans la situation actuelle.* » C'est le résumé de la faiblesse d'un régime.

Et voici qui nous ramène à la question liminaire. Le machiavélisme tactique, même noble et efficace, du général de Gaulle, réussit-il à faire disparaître les menaces que la guerre d'Algérie continue de faire peser sur le régime ? Pour le moment : non. Il les éloigne, il les transforme, il ne les fait pas disparaître.

Le « malaise » de l'armée n'a jamais été aussi vif. L'opposition des généraux Zeller et Jouhaud et de l'amiral Nomy, à M. Guillaumat, ministre

machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1ᵉʳ
OPÉ. 23-93 52-67

JACQUES N. POLITIS
CHYPRE
sa légende
son épopée
son histoire
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

PERLES DE CULTURE
Técla
JOAILLIERS
2, RUE DE LA PAIX

des Armées, a un caractère politique : c'est une opposition directe au général de Gaulle. Le président de la République est accusé d'avoir inspiré à M. Guillaumat l'éparpillement des chefs militaires du 13 mai. Comme pour compenser l'éparpillement, ces chefs ont été promus, ils peuvent parler haut dans les postes-clés qu'ils occupent.

Le chef de l'Etat doit par ailleurs faire face à deux extrémismes qui, consciemment ou non, s'entraident et se complètent. Les derniers événements de Constantine le prouvent. Aux élections les ultras ont été écrasés. La municipalité contient quelques musulmans à la fois gaullistes et nationalistes modérés. Tant que les conversations ne sont pas engagées, le F.L.N. n'a aucun intérêt à ce qu'une telle évolution ait lieu. Il a choisi Constantine comme lieu de cruelles agressions contre les civils. Aussitôt les ultras sont tombés dans le piège et ont répliqué par des manifestations dont « L'Echo d'Alger » déclare qu'elles constituent une victoire pour le F.L.N. Ces manifestations sont connues en Algérie sous le nom de ratonnades.

Si bien que le général de Gaulle se trouve écartelé actuellement entre la crainte d'une prolongation de la guerre qui empêche la transformation de l'Algérie et conduit l'armée à se politiser et, d'autre part, la crainte d'une explosion suscitée par une tentative de rétablissement de la paix.

Pour être juste, on ne pouvait pas dire jusqu'à maintenant que ces deux craintes avaient dicté sa conduite, l'avaient écarté de sa ligne ou avaient influencé ses déclarations. Au contraire, il n'est pas jusqu'à la célébration de l'anniversaire des journées du 13 mai pour laquelle il n'ait donné des ordres bien significatifs : ce n'est pas l'anniversaire du mouvement insurrectionnel le jour du 13 mai qui sera célébré, mais les journées qui ont suivi, en principe consacrées à l'amitié franco-musulmane.

Pour la première fois les propos sur l'intégration et l'Algérie française ont marqué de sa part une retraite stratégique. Comment va-t-il utiliser cette stratégie avant le 18 juin, date possible du voyage du roi Mohamed V à Paris ? Le jeu est serré. Il va être décisif. En tout cas la V[e] République est sans aucun doute menacée.

JEAN DANIEL.

LES GÉNÉRAUX SALAN ET JOUHAUD
Une opposition politique

(Agip.)

PARTIS

Le premier congrès

● ***350 hommes heureux ont tenu à Montrouge le premier congrès du parti socialiste S.F.I.O. autonome. Heureux ? Oui, voici pourquoi :***

« JAMAIS *je n'aurais cru que nous serions si nombreux.* » Le militant du Nord était aussi surpris que celui du Rhône, des Côtes-du-Nord ou du Var.

« *Je suis à mon aise, je n'ai pas à me méfier de celui qui est assis à ma droite ou à ma gauche* », disait avec un large sourire M. Daniel Mayer, président de la Ligue des Droits de l'Homme.

« *Nous sommes efficaces et nous venons de le prouver* », devait conclure M. Edouard Depreux.

Ces trois formules traduisent bien l'atmosphère dans laquelle s'est déroulé, du 1[er] au 3 mai, le premier congrès du parti socialiste S.F.I.O. autonome : satisfaction mêlée de surprise devant les résultats déjà obtenus, bien-être de se retrouver entre *vrais* camarades, confiance en l'avenir.

La grande crainte des dirigeants était de ne pas réussir à garnir honorablement la vaste salle du Centre administratif de Montrouge, toute tendue de rouge. La venue de 350 délégués devait les rassurer et prouver le démarrage réel d'un parti qui, moins de huit mois après sa création (13 septembre 1958) a constitué des fédérations régulières dans soixante-dix départements, tandis que quinze autres étaient représentés au congrès.

Un vrai débat

La joie d'être « entre soi » se traduisait non seulement sur les visages, mais aussi dans la tenue et dans l'équilibre des débats. Les minoritaires et les « hétérodoxes », qu'ils s'appellent Daniel Mayer ou André Philip, ont eu droit à la tribune comme les autres. Cette atmosphère a permis un débat de doctrine comme la S.F.I.O. n'en a plus connu depuis bientôt quinze ans.

« Socialiste scientifique », M. Oreste Rosenfeld tient que la lutte pour de nouvelles conquêtes sociales, l'expropriation des moyens de production et d'échanges, la révolution faite par les travailleurs et fondée sur la solidarité de classe, l'avènement d'une démocratie politique reposant sur la démocratie sociale restent les impératifs fondamentaux du socialisme d'aujourd'hui.

« Socialiste individualiste », M. André Philip répond que « *le socialisme est en réalité l'individualisme logique et complet* ». L'évolution des pays industrialisés de l'Occident le conduit à penser que l'entreprise devient de moins en moins un objet de propriété, que la différenciation de la classe ouvrière porte atteinte au concept de « classe » et qu'une révolution nationale dans le monde moderne déclencherait une nouvelle guerre mondiale. Les deux « adversaires irréductibles » du socialisme d'aujourd'hui sont, pense-t-il, le nationalisme et l'autoritarisme bureaucratique.

Le congrès n'avait pas à conclure et n'a pas conclu. Du moins, les militants ont-ils pu recueillir des éléments de réflexion pour l'élaboration de la charte sur laquelle ils auront bientôt à se prononcer.

On a conclu en revanche à Montrouge et l'on s'est montré efficace en ce qui concerne « l'unification socialiste ».

20.000 militants

Les propositions de fusion avec l'Union de la gauche socialiste, adoptées à l'unanimité, doivent mettre un terme dès le mois de novembre à un débat qui durait depuis bien des mois et contribuait à l'inefficacité de la gauche. Les contacts et accords avec le P.C. ne pouvant être envisagés qu' « *au cas où les circonstances l'exigeraient* », une offre est faite en revanche, et dès maintenant, à « *la minorité communiste* ».

Tout n'est assurément pas résolu. Pour les militants du P.S.A., qui vient de rappeler sa double vocation laïque et internationale, l'accord sera souvent délicat à réaliser avec les éléments chrétiens de l'U.G.S. issus du M.L.P. ou de la Jeune République. Il restera ensuite à préciser quels doivent être exactement les liens avec l'Union des forces démocratiques où cohabitent des personnalités non socialistes comme Pierre Mendès France et François Mitterrand.

Tout n'est pas résolu, mais la fusion de l'U.G.S. et du P.S.A. réunirait un contingent de 20.000 militants, que grossiraient sans doute des apports nouveaux. 20.000, c'est peu par rapport aux 350.000 du P.C. ou aux 99.000 que conserve la S.F.I.O. Mais 20.000, c'est aujourd'hui une colonne vertébrale solide pour un parti nouveau-né.

HOLMES
inaugure sa collection de Printemps, vêtements masculins de luxe
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

LE NUMERO 4 DU
COURRIER DE LA RÉPUBLIQUE
publié par les Cahiers de la République
Président du comité de direction : Pierre MENDES FRANCE
VIENT DE PARAITRE :
Les problèmes du sous-développement de la Communauté
et un supplément :
Le plan Mendès France sur le désengagement : critiques et réponses
LE COURRIER DE LA REPUBLIQUE EST LE COMPLEMENT INDISPENSABLE DES CAHIERS
Abonnez-vous :
Cahiers de la République : France 1.800 ; Etranger 2.500 ; Soutien 4.000
Courrier de la République : 1.200 ; pour les abonnés des Cahiers 800
Spécimen gratuit sur demande
S'adresser aux Cahiers de la République - 8, rue Henner - PARIS (9[e]) - C.C.P. 13.693.09 Paris

SPECIAL VACANCES
Pour vous épargner de vaines démarches, les agences de voyages
WAGONS-LITS//COOK
ont réservé des chambres dans plus de
50 stations sélectionnées
(séjour dans des hôtels de 1[er] ordre)
MER • LACS • MONTAGNE
EN FRANCE, ALLEMAGNE, AUTRICHE, ESPAGNE, ITALIE, PORTUGAL, SUISSE
Consultez dès maintenant WAGONS-LITS//COOK
(le nombre de chambres n'étant pas illimité)
A PARIS :
14, Boulevard des Capucines — RIC. 91-79
2, Place de la Madeleine — OPE. 40-40
62, Rue du Bac — LIT. 42-80
43 ter, Av. Pierre 1[er] de Serbie (angle av. George V) — BAL. 57-70
14, Rue Guichard — TRO. 89-10
et dans les principales villes de province
Demandez la brochure "VACANCES 59"
un grand choix de voyages et de croisières

CORRESPONDANCES EXPRESS

JE viens de lire d'un trait l'étude que le général Catroux à consacrée à Dien-Bien-Phu dans « Le Figaro ». Or, à mesure que j'approchais de la conclusion, je me sentais envahi par l'étonnement. L'auteur énumérait les responsabilités diverses qui ont conduit à cette malheureuse affaire : responsabilité immédiate du commandement qui, aux divers échelons, a pris des décisions tactiques et stratégiques contestables, responsabilité directe du gouvernement qui n'a pas, en temps voulu, fourni les instructions nécessaires au général en chef, responsabilité lointaine de ceux — non nommés — qui n'ont pas osé donner aux « événements d'Indochine » leur vrai nom de « guerre » et se sont obstinés à préserver la fiction meurtrière de l'expédition coloniale, responsabilité initiale de ceux — non nommés encore — qui n'ont pas eu à l'origine le courage de choisir entre le combat et la négociation.

Plus j'avançais dans ma lecture, plus la chose devenait évidente : *le général Catroux m'avait oublié, je ne figurais pas parmi les responsables.* Et quand je dis moi, je veux dire non seulement les chers professeurs, les intellectuels dits « de gauche », mais encore tous les hommes, tous les journaux qui disaient à l'époque très exactement ce que le général Catroux écrit aujourd'hui.

Car — je comprends le français : c'est mon métier — lorsque le général regrette que, lors de la guerre d'Indochine, on n'ait pas « réprimé avec la rigueur obligée les propagandes et les entreprises qui tendaient à démoraliser la France », il fait évidemment allusion à la propagande officielle et aux entreprises des dirigeants d'alors, dont il a si lumineusement démontré le caractère néfaste tout au long de ses articles.

DANS tout cela, donc, pas un mot contre les intellectuels défaitistes ni contre la presse de la trahison. La chose était si étrange, si rare, que j'en ressentais une secrète inquiétude.

Heureusement, dans les derniers paragraphes, je me suis retrouvé avec quarante-trois millions de mes congénères : les vrais responsables de Dien-Bien-Phu, ce sont les Français. J'accepte cette responsabilité : le général Catroux a raison d'écrire que les peuples démocratiques sont comptables envers eux-mêmes de leurs propres défaites. J'accepte même qu'il appelle Dien-Bien-Phu une défaite quand il s'agit de me la reprocher, mais refuse d'honorer du nom de vaincus les soldats qui ont eu la dure tâche de vivre cette défaite sans l'avoir méritée.

Je dis bien « honorer », car un peuple guerrier comme le nôtre a le respect du courage malheureux. D'ailleurs, où a-t-on dit « *Vae victis* » après Dien-Bien-Phu ? Chez moi ? Chez mes quarante-trois millions de semblables ? Ou bien chez ceux qui avaient besoin de boucs émissaires pour dissimuler leurs propres erreurs ?

Le général Catroux déplore que les Français, au lieu de s'en tenir à des jugements sommaires, n'aient pas ouvert le dossier de Dien-Bien-Phu. Mais ils ne demandaient que cela ! Seulement on ne le leur a pas communiqué, ce dossier.

Moralité : quand on veut qu'une guerre soit nationale, on ne la fait pas à huis clos.

ROBERT ESCARPIT.

LES PROJETS D'ANTI-*EXPRESS* : QUELQUES DIFFICULTÉS

● Deux équipes de journalistes préparent concurremment la sortie de deux hebdomadaires, l'un et l'autre appelés, de l'aveu même de leurs dirigeants, à devenir des « anti-Express ».

1° Une équipe dirigée par M. Jean Creach, ancien rédacteur du « Monde », M. Louis Pauwels, rédacteur en chef de « Marie-France », et Jean Fabiani, attaché au cabinet de M. Roger Frey, prépare la sortie prochaine d'un hebdomadaire de stricte obédience U.N.R. Les moyens financiers dont dispose cette équipe sont importants et le projet est soutenu activement à l'Hôtel Matignon et à l'Elysée ;

2° Une seconde équipe dirigée par MM. Jacques Soustelle et René Dumont, ex-délégué général de l'U. S. R. A. F., et animée notamment par MM. Maurice Ferro, rédacteur en chef de la R.T.F., Edouard Sablier, rédacteur au « Monde », Katchoura, ancien responsable des jeunes du R.P.F., et Jacques Dominati, conseiller municipal U.N.R., prépare la transformation en hebdomadaire du bi-mensuel « Voici pourquoi ». Ce second projet se heurte à de sérieuses difficultés :

● Les sommes nécessaires n'ont pas encore été réunies, M. Jacques Soustelle ayant renoncé à l'appui financier que proposait de lui apporter M. Jacques Baumel, sénateur U.N.R., un différend d'ordre personnel s'étant élevé entre les deux hommes. Une centaine de millions a cependant été réunie par l'intermédiaire d'un ami de M. Soustelle. D'autre part, M. Yves Bayet, qui vient d'être nommé inspecteur général de l'Agence Havas et qui s'intéresse de très près à la préparation du nouvel hebdomadaire, a pris à son égard des engagements publicitaires importants.

● La directrice de « Voici pourquoi », Mme Eyrieux, a été l'objet de plusieurs démarches pressantes, la dernière en date de la part de M. Jean Chauveau, directeur des services de presse de l'Elysée, qui lui a demandé de renoncer à son projet. Jusqu'à présent, suivant les instructions de M. Jacques Soustelle, elle a refusé. L'U.N.R. est cependant décidée à ne pas laisser la lutte contre « L'Express » se disperser sur deux fronts. Déjà, plusieurs collaborateurs de « Voici pourquoi » travaillent également à la préparation de l'hebdomadaire U.N.R.

● Le numéro « zéro » du journal (60 pages, format « Time ») qui devait servir à la prospection des abonnements et de la publicité n'a pas donné satisfaction aux dirigeants de « Voici pourquoi ». La sortie de l'hebdomadaire prévue pour le 15 mai s'en trouvera probablement retardée.

En fait, M. Jacques Soustelle désire continuer à contrôler personnellement « Voici pourquoi ». Mais il n'est pas exclu que la pression conjointe de l'Elysée et de l'Hôtel Matignon lui impose une fusion des deux projets actuels.

M. SOUSTELLE ET LE FRANC LOURD

● Jeu radiophonique, dimanche, à 12 h. 30, à la R.T.F. L'animateur pose à un candidat la question suivante :

— Qu'est-ce qui vient d'être frappé devant M. Pinay sans que celui-ci intervienne ?

— Soustelle ! répond le candidat.

Eclats de rire.

— Edgar Faure, corrige le candidat affolé.

Il s'agissait, bien entendu, du premier « franc lourd ».

L'ASSEMBLÉE NATIONALE A TRAVERS LE *JOURNAL OFFICIEL*

● La lecture du « Journal officiel » du 30 avril permet d'apprécier exactement l'atmosphère dans laquelle s'est déroulé devant l'Assemblée nationale le « débat » de politique internationale : une atmosphère de quasi-unanimité nationale, allant de la droite à l'extrême-gauche (où siègent désormais les socialistes).

M. Maurice Schumann (M.R.P.) : « ...C'est le sens du contrat passé depuis bientôt vingt ans entre l'esprit du 18 juin et l'avenir de la liberté » (vifs applaudissements prolongés au centre gauche, à l'extrême-gauche, à gauche, au centre et à droite).

M. Guy Mollet (S.F.I.O.) : « ...Les braves gens à qui l'on tient ce langage... sont tout prêts à accueillir à bras ouverts le nouveau Déat qui leur dira demain : « Je ne veux pas mourir pour Berlin » (vifs applaudissements à l'extrême-gauche, à gauche, au centre et à droite).

« ...Après Prague... notre réponse a été le Pacte atlantique. Depuis cette réponse, aucun pays n'est plus tombé en Europe, plus aucun » (applaudissements à l'extrême-gauche, à gauche, au centre, à droite).

M. Maurice Faure (radical) : « La paix est beaucoup mieux assurée par ce qu'on peut appeler des « frontières dures » que par des frontières équivoques, des « frontières molles » (applaudissements sur de nombreux bancs à gauche, au centre et à droite).

M. Debré : « Fermeté sur les positions de principe, voilà... le fondement de la seule politique nationale possible » (applaudissements à l'extrême-gauche, à gauche, au centre, à droite et sur quelques bancs à l'extrême-droite).

Quant à l'hommage que M. Debré a rendu à M. Guy Mollet, « homme de gouvernement national », il a soulevé de « vifs applaudissements à l'extrême-gauche, à gauche, au centre, à droite et sur quelques bancs à l'extrême-droite ».

DEBRÉ A BONN : DOUBLE MISSION

● Le voyage à Bonn de M. Michel Debré et de M. Couve de Murville avait été décidé pour que la France et l'Allemagne concertent une dernière fois leurs positions avant l'ouverture à Genève de la conférence des ministres des Affaires étrangères. Cependant, la réunion à Paris de MM. Herter, Selwyn Lloyd, Couve de Murville et von Brentano ayant permis de régler toutes les questions en litige, les deux visiteurs du chancelier Adenauer sont partis pour Bonn chargés d'une mission différente pour le Président de la République :

1° Ils devaient évaluer les conséquences réelles que risque d'avoir le passage du chancelier Adenauer à la présidence de la République ;

2° Il leur fallait s'informer des chances réelles du Dr Erhard (considéré comme peu favorable à l'alliance exclusive avec la France) d'accéder à la chancellerie. Ils devaient faire savoir, discrètement, bien

Berel

TAILLEUR - CHEMISIER

12, rue de Sèvres, 12 - PARIS

GOHA, film français
triomphe à Londres depuis plusieurs semaines

Voici l'opinion de la critique anglaise :

GOHA *est une fantaisie délicieuse qui mélange la magie et la sagesse orientale. C'est un film que l'on aimera de plus en plus. J'ai rarement vu des images aussi pleines d'un charme insinuant.*
Ernest BETTS (*The People.*)

Jacques BARATIER sait parfaitement comment faire vivre un film. Les détails de son ouvrage sont des actes d'amour. GOHA *est une aventure et je regretterais de vous la laisser manquer.*
C. A. LEJEUNE (*Observer.*)

Nous sommes ici en présence d'un conte féerique tendre et mélancolique, d'une simplicité intelligente, qui recèle le charme d'un mythe religieux.
(*The Scotsman.*)

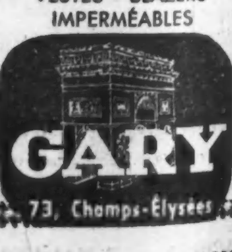
Voici un film curieux, probablement un petit chef-d'œuvre. Certainement en tous cas, un film qu'il faut voir, ne serait-ce que pour le sens pictural exquis qu'il révèle.
(*The Times.*)

L'histoire de Goha nous est racontée avec un grand charme, de l'humour, une photographie limpide et une authenticité rafraîchissante au milieu du tourbillon des pièces montées de Hollywood qui prétendent nous parler de l'Orient.
John WATTERMAN (*Evening Standard.*)

GOHA *cette semaine à Paris au Broadway et au Cinéma d'Essais Caumartin*

Collection Printemps 59

Modèles exclusifs de costumes
VESTES - BLAZERS
IMPERMÉABLES



entendu, que l'on serait heureux à Paris de voir le poste de chancelier revenir au Dr Etzel.

L'ENQUÊTE SUR LA MORT DE M. BOGANDA

● La commission d'enquête chargée de déterminer les causes de l'accident d'avion qui a coûté le mois dernier la vie à M. Boganda, premier ministre de la République centre-africaine, éprouve quelques difficultés à conclure.

Les enquêteurs ont remarqué à la naissance de l'aile, sur le flanc gauche de la carlingue, une déchirure large d'un mètre cinquante : elle aurait pu être provoquée par l'explosion d'une charge de plastic ou d'un explosif analogue. L'un des enquêteurs croit au sabotage.

L'UTILISATION DES ÉCOUTES TÉLÉPHONIQUES

● Dans une réponse à une question écrite de M. Jacques Fourcade, vice-président de l'Assemblée nationale, M. Edmond Michelet fait connaître sa position sur l'utilisation des « écoutes téléphoniques » en matière pénale :

« Le procédé de l'écoute téléphonique, analogue dans son principe à la saisie des correspondances postales, ne s'oppose en lui-même à aucune notion fondamentale de notre droit. La jurisprudence la plus récente s'est orientée en ce sens, à la condition toutefois qu'aucune provocation ou moyen de pression ne soit exercé sur les interlocuteurs et que les garanties et les droits de la défense soient respectés. »

La jurisprudence à laquelle se réfère le garde des Sceaux comporte notamment un jugement du tribunal correctionnel de la Seine du 13 février 1957 qui dispose :

« La police n'outrepasse pas ses droits lorsque, sur commission rogatoire régulière et dans la limite de recherche de preuves, elle procède à l'interception de communications téléphoniques.

« Ce mode de preuve, communément appliqué en matière pénale, est d'autant plus recevable quand les inculpés reconnaissent l'exactitude des propos qui leur sont prêtés au téléphone. »

La question des écoutes avait été évoquée en mai 1956, au « procès des fuites ». Tandis que M. Tixier-Vignancour réclamait avec insistance l'utilisation des notes d'écoutes, M. Gilbert Jules, alors ministre de l'Intérieur, avait donné l'ordre à ses subordonnés appelés à témoigner (MM. Wybot et Brugier) de ne pas parler sur ce sujet.

NOUVEAUX PLANS POUR L'INFORMATION

● Les projets de réorganisation du ministère de l'Information continuent d'être à l'ordre du jour. Le secrétariat général à l'Information — directement rattaché à la Présidence du Conseil — qui remplacerait ce ministère, pourrait finalement revenir à M. Chavanon. Son poste de directeur général de la R.T.F. reviendrait alors à M. Mamert, chef du cabinet de M. Debré.

FRANÇOIS MITTERRAND JUGE M. PFLIMLIN

● La revue « La Nef » publie des extraits d'un livre que M. François Mitterrand va faire paraître sous le titre « Lettres à un officier d'Algérie ».

Evoquant l'attitude de M. Pflimlin au moment du 13 mai, le nouveau sénateur de la Nièvre écrit :

« La rectitude de sa vie personnelle, l'intelligence et la ténacité qu'il affirme dans les circonstances ordinaires ne lui ont pas manqué au moment décisif de sa carrière. Il était seulement privé de la conviction nécessaire pour s'en servir. Il ne croyait ni au régime qu'un hasard ironique plaçait sous sa garde à la minute de vérité, ni à la politique algérienne dont il s'était, par coquetterie intellectuelle, affublé !... Placé devant un martyre sans foi qui ne l'exaltait guère, il n'avança pas plus loin dans l'arène. »

Traitant ensuite de la chute de la IVe République, qui « eut quelque chose d'insolite », M. Mitterrand ajoute :

« On en arriva à cet incroyable imbroglio : l'influence des chefs des partis dénoncés par la propagande gaulliste comme les responsables de la décadence française survécut grâce au 13 mai, qui survint au moment même où leur domination allait succomber sous la poussée des démocrates épris de renouveau. »

ÉCONOMIE

Le secteur-clé du plan de quatre ans.

● ***La France réussira-t-elle, d'ici quatre ans, à augmenter sa production de 27 % et à équilibrer sa balance des comptes ? La bataille se joue dans un secteur-clé, mal connu : celui des machines - outils. Voici l'enquête de Michel Bosquet.***

Les machines-transfert aux usines Renault
... Mais la Suisse précède la France.

La semaine dernière, la France est entrée pour de bon dans l'ère de la planification. Son Parlement est saisi d'une série de « lois-programmes » fixant les objectifs quadriennaux que la production nationale doit atteindre.

Dans le principe, le pas en avant est considérable. Toute souple qu'elle fût, la planification française, dans le passé, a été trop souvent sacrifiée aux contingences du moment. L'année dernière encore, l'Electricité de France, par exemple, s'est vu retirer d'un coup tous les crédits d'engagement de son programme hydraulique; les dépenses militaires les avaient dévorés.

Or les objectifs du Plan représentent les besoins impératifs et incompressibles de la nation pour les années à venir. Le premier devoir de l'Etat est de donner à la satisfaction de ces besoins la priorité absolue sur tout le reste.

C'est dans cet esprit que le Commissariat au Plan a recommandé les « lois-programmes ». Le gouvernement en a adopté le principe. Toutefois, il n'est pas allé aussi loin que les planificateurs l'eussent souhaité. Si l'on compare les besoins nationaux, tels qu'ils apparaissent à travers les chiffres, le Plan, avec les réalisations inconditionnelles que promettent les lois-programmes publiées jusqu'ici, on constate en effet des écarts assez surprenants :

Le « noyau incompressible »

● Pour les télécommunications, le Plan recommandait une dépense annuelle moyenne de 95 milliards ; les lois-programmes en prévoient 60.

● Pour l'équipement agricole, le Plan demandait une moyenne annuelle de 66 milliards de crédits publics ; la loi-programme en prévoit 25.

● Pour l'équipement scolaire et universitaire, le Plan chiffrait les besoins à 196 milliards par an ; la loi-programme en demande 100.

● Pour l'équipement sanitaire et social encore, les dépenses inconditionnelles retenues par la loi-programme sont inférieures de près de moitié aux exigences du Plan.

● Il y a un écart de 60 milliards par an sur les besoins de l'E.D.F. ; seule la S.N.C.F. se voit garantir la totalité des crédits dont elle a besoin.

Sans doute, les lois-programmes n'expriment que le « noyau incompressible » des investissements, et les chiffres qu'elles citent pourront être largement dépassés. Toutefois, le fait que l'engagement inconditionnel du gouvernement ne porte souvent que sur la moitié (ou même moins) des objectifs du Plan laisse craindre que ces dépassements ne soient rarement autorisés.

Les besoins nationaux, tels que le Plan les chiffrait en mars dernier, s'élèvent à environ 4.400 milliards d'investissements annuels pour le proche avenir, dont le quart à la charge de l'Etat. Cette somme respectable est nécessaire pour créer 530.000 emplois dans l'industrie, pour augmenter la production globale de 27 % en quatre ans et pour permettre à l'agriculture et à l'industrie (dont la production doit croître de 33 %) d'affronter le Marché commun. Le total des investissements (publics + privés) doit augmenter de 28 % en quatre ans et l'équilibre de la balance extérieure être obtenu notamment par un accroissement de 100 % des exportations des industries mécaniques et électriques.

Ces objectifs, dont dépendent le plein emploi et le maintien ou l'amélioration du niveau de vie, pourront-ils être atteints ? Du côté des investissements publics, il semble que oui. En augmentation de 12 % (en volume) sur ceux de l'année dernière, ils doivent croître encore de 10 % l'année prochaine. Seulement, les investissements publics ne représentent qu'un quart des investissements totaux français. Et il suffit que les investissements privés reculent de 3 % pour que l'accroissement de 12 % des investissements de l'Etat soit annulé et pour que l'économie ne progresse plus.

Le déficit en « biens d'équipement »

Or, les indications fournies par une enquête de l'I.N.S.E.E. sur les investissements des entreprises privées sont inquiétantes à cet égard : la tranche inconditionnelle de ces investissements ne s'élève qu'à 85 % du niveau de 1958 ; si l'on ajoute la tranche conditionnelle, on obtient pour cette année, dans la meilleure des hypothèses, le niveau de 97 %.

Autrement dit, en mettant les choses au mieux, l'Etat réussira tout juste, cette année, à compenser le recul des investissements privés par le gonflement des siens ; pour la deuxième année de suite, la France prend, en 1959, du retard sur le Plan.

Devant ce ralentissement des efforts d'investissements privés (1), l'Etat ne pourrait-il augmenter son propre effort, dans le secteur construction et travaux publics, notamment ? C'est la question que des économistes ne cessent de poser aux financiers. Dans l'ensemble, ils se heurtent pour le moment à un refus net : la défense de la monnaie prime. Mais dans quelques secteurs-clés, les partisans d'un plus grand effort public auront gain de cause. Ces secteurs-clés sont ceux qui commandent la structure d'ensemble de l'économie française. Parmi eux, l'industrie de la machine-outil est particulièrement importante.

Le déséquilibre intérieur et extérieur de l'économie vient en effet du fait que l'industrie des biens de consommation s'est développée beaucoup plus rapidement, depuis dix ans, que l'industrie des biens d'équipement. Celle-ci n'a progressé que de 3 % par an depuis 1949, contre 14 % pour l'industrie automobile, 22 % pour la radio-télévision et 26 % pour les appareils électro-domestiques.

Conséquence : la France a été incapable d'assurer par ses propres moyens la croissance de son appareil industriel. Pour poursuivre l'expansion de son économie, elle a dû importer des quantités sans cesse croissantes de matériel étranger. Les importations de machines et appareils ont atteint 200 milliards en 1957, 221 milliards en 1958. Le déficit du poste « biens d'équipement », avec l'ensemble des pays industriels, est passé de 81 milliards en 1954 à 170 milliards en 1958 et, pour atteindre les objectifs du Plan, il devrait atteindre 300 milliards en 1961.

(1) Ralentissement sensible surtout dans les moyennes et petites entreprises ; les grandes firmes, en revanche, surtout dans les secteurs d'avant-garde (chimie, parachimie, matières plastiques, électronique, etc.) continuent de s'équiper au même rythme que l'année passée.

Avec les seuls pays du Marché commun, le déficit « équipement » s'est gonflé de 23 milliards en 1954, 61 milliards en 1956, 78 milliards en 1957. Les importations de machines et d'appareils ont créé pour la France un déficit de devises aussi grave que les importations de pétrole.

Des méthodes artisanales

Des charges militaires moins lourdes eussent sans doute permis de combler, pendant quelque temps encore, ce déficit. Mais la rupture se serait produite tôt ou tard. Il est inconcevable qu'un grand pays industriel poursuive son développement et équipe ses territoires d'outre-mer s'il ne produit pas lui-même une part importante de l'outillage nécessaire.

Or, en France, 40 % des machines-outils, 60 % du matériel de grosse forge, la moitié des machines à étirer, tréfiler et laminer sont de construction étrangère. Dans la blanchisserie, la teinturerie, la boulangerie, la malterie, l'imprimerie et même dans certains secteurs de l'industrie textile, la quasi-totalité des machines utilisées ne sont pas fabriquées en France (alors que tous les pays sous-développés cherchent à construire ces machines en priorité absolue).

Si l'on ajoute que 44 % des machines utilisées en France ont plus de vingt ans (26 % ont plus de trente ans) et devront être renouvelées avant longtemps ; qu'à l'ère des pays sous-développés, l'industrie de la machine-outil est, entre toutes, celle qui a l'avenir le plus sûr ; que la Suisse (5 millions d'habitants) exporte dix fois plus de machines-outils vers la zone dollar que la France — l'urgence qu'il y a à créer une industrie française des biens d'équipement apparait plus nettement encore.

D'où vient le retard français dans ce domaine ? Certains prétendent qu'il est dû à l'étroitesse du marché français. Cet argument, s'il était valable, devrait s'appliquer à la Suède, à la Suisse et à l'Italie plus encore qu'à la

"BONNE NUIT!"
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ

VISITEZ L'U.R.S.S.
PAR RAIL
PAR ROUTE
PAR AIR
PAR MER
TRANSTOURS, 49, avenue de l'Opéra, OPE. 61-15
HAVAS EXPRINTER, 26, avenue de l'Opéra, OPE. 56-41
Cie Française de Tourisme, 14, bd. de la Madeleine, OPE. 97-93
DUBREUIL Voyages, 2, rue du Vingt-Neuf Juillet, RIC. 43-90
C.G.T.T., 2, square de l'Opéra, RIC. 43-50
COMPASS TOURS, 5, square de l'Opéra, OPE. 82-45
AMERICAN EXPRESS-AUTO MAILS, 11, rue Scribe, RIC. 75-00
LES GRANDS COURRIERS, 11, Chaussée d'Antin, PRO. 43-25
CORRESPONDANTS D'INTOURIST A PARIS

Les quatre cents coups

de SINÉ

Quand on a dit à Siné que le film qui représente la France au Festival de Cannes était intitulé : « Les quatre cents coups », il a déclaré : « On ne peut pas être plus franc ! ». Il s'explique ici :

PREMIER COUP

Le coup du 13 mai

DEUXIEME COUP

Le coût de la vie

TROISIEME COUP

Le coup dur

QUATRIEME COUP

Le coup de grâce

CINQUIEME COUP (ET LES SUIVANTS)

Ceux qui se perdent

France. Or ces trois pays (sans même parler de l'Allemagne) exportent tous vers la zone dollar plusieurs fois plus de machines que la France.

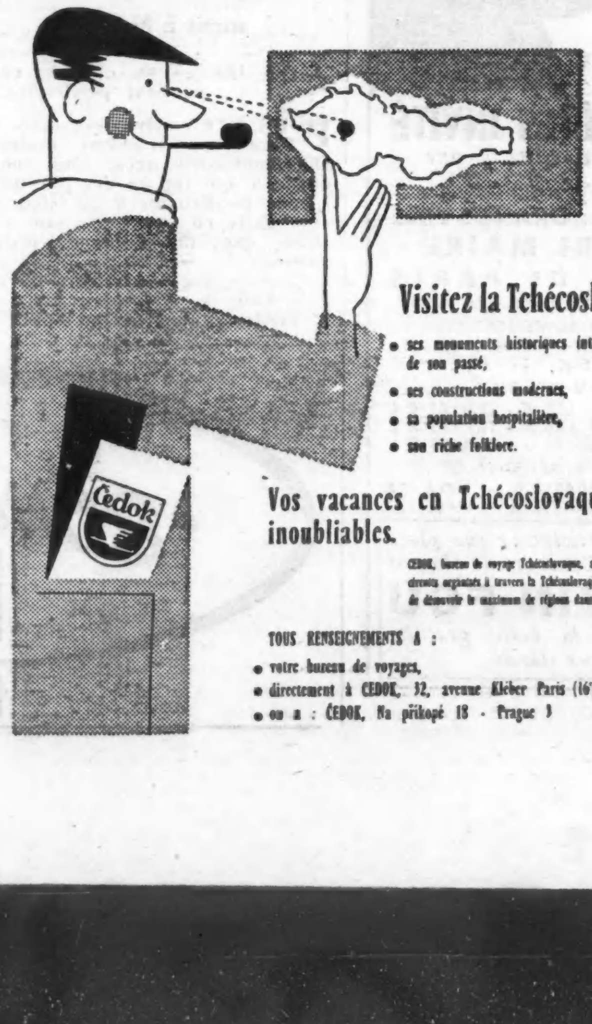
La cause principale du retard français semble devoir être recherchée dans le malthusianisme des petits constructeurs, qui sont de loin les plus nombreux. Le plus souvent, la construction de machines est, en effet, une affaire familiale Jaloux de leur indépendance, les petits entrepreneurs préfèrent produire de faibles quantités de machines avec des méthodes artisanales plutôt que de s'agrandir grâce à des emprunts qui leur feraient perdre le contrôle souverain de leur affaire.

C'est à cette situation que l'Etat est résolu à remédier. La solution la plus radicale (préconisée par le sénateur Armengaud) consiste à créer une société nationale de la machine-outil. La Régie Renault, qui produit déjà la plus grande partie de son équipement, pourrait en prendre la tête. Les ateliers de réparation de la S.N.C.F., de leur côté, qui disposent d'une main-d'œuvre hautement qualifiée, pourraient assumer la construction de tours automatiques et parallèles, de machines à rectifier et à tailler des engrenages et des cylindres. Un grand nombre d'ateliers sont en effet en voie de désaffection ou de reconversion à la suite de l'électrification des lignes; ils se situent le plus souvent dans des zones critiques auxquelles la construction de machines donnerait une nouvelle impulsion.

La création d'une société financière, chargée par l'Etat de l'étude et de la construction de prototypes, aura lieu très prochainement. C'est en grande partie de son développement rapide que dépendent l'expansion à venir de l'économie française et la réalisation des objectifs du Plan.

MICHEL BOSQUET.

HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES
HUMBER 13 et 15 C.V.
Boite Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
★
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations
Reprises
Pub. R. E. DANE
ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Elysées - ÉLY 04-37



Visitez la Tchécoslovaquie :

- ses monuments historiques intéressants témoins de son passé,
- ses constructions modernes,
- sa population hospitalière,
- son riche folklore.

Vos vacances en Tchécoslovaquie seront inoubliables.

CEDOK, bureau de voyage Tchécoslovaque, a préparé pour vous des circuits organisés à travers la Tchécoslovaquie qui vous permettront de découvrir le maximum de régions dans un minimum de temps.

TOUS RENSEIGNEMENTS A :
- votre bureau de voyages,
- directement à CEDOK, 32, avenue Kléber Paris (16ᵉ) PAS. 54-16
- ou à : CEDOK, Na příkopě 18 - Prague 1

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

ALLEMAGNE

Une invention allemande : la publicité imprononçable.

(BONN, *de notre correspondant particulier.*)

AUX 235 marques de cigarettes déjà offertes aux fumeurs allemands, les établissements Reemtsma (qui produisent ou distribuent 40 % de toutes les cigarettes vendues dans l'Allemagne fédérale) viennent d'en ajouter une nouvelle. Celle-ci serait sans doute passée inaperçue si les établissements Reemtsma — au mépris de toutes les règles publicitaires admises jusque-là — ne lui avaient donné un nom rigoureusement imprononçable en allemand. Ils ont baptisé leur nouvelle marque « Peter Stuyvesant », du nom d'un homme d'Etat du XVIIe siècle qui fut l'un des premiers gouverneurs de la ville de Nouvelle-Amsterdam, rebaptisée plus tard New York.

C'est volontairement que les services de publicité de Reemtsma ont choisi un nom dont ils déclarent eux-mêmes ignorer la prononciation correcte. Estimant que les Allemands mènent aujourd'hui une existence bourgeoise aisée, mais dépourvue de tout romantisme, ils ont spéculé sur leur besoin d'évasion et axé toute leur campagne publicitaire dans ce sens. Les placards publiés dans les journaux ne comportaient aucun mot allemand, mais seulement des indications en anglais : « Rich choice tobaccos », etc. Les illustrations montraient des valises portant les étiquettes des hôtels les plus élégants du monde entier, devant des avions de ligne à réaction.

Les résultats ont passé les espérances. Dans le nord de l'Allemagne — auquel Reemtsma avait limité sa première expérience — la vente des « Peter Stuyvesant » a atteint en quelques jours 10 % des ventes totales de cigarettes. De tout le reste de l'Allemagne affluent les protestations des détaillants qui se plaignent de ne pas avoir été servis.

VOUS ÊTES INVITÉ
tout de suite à une
sympathique dégustation aux
STANDS DES GRANDS VINS
HENRI MAIRE
FOIRE DE PARIS
Du 1er au 18 MAI
SECTION ALIMENTATION :
Nos 8702 - 8704 - 8706 - 8706 bis
TERRASSE K — RUE 87
SALON DES VINS :
ILOT 11 - ALLEE E - TERRASSE L
ILOT 97 - ALLEE K - TERRASSE L
ILOT 175 - ALLEE G - TERRASSE L
PRODUITS REGIONAUX :
7851 - TERRASSE G - HALL 78
13299 - TERRASSE R - HALL 132
et vous participerez sur place au Grand Concours de Slogans pour le célèbre VIN FOU
Demandez la carte gratuite aux stands

ÉTATS-UNIS

Les banquiers engagent la lutte contre le hold-up.

(NEW YORK, *de notre correspondant particulier Sydney G. Cooper.*)

« *L'ATTAQUE des banques était autrefois la profession d'une petite élite. Aujourd'hui, c'est le passe-temps de tout le monde.* » C'est en ces termes que le directeur des services de sécurité d'une des plus grandes banques de New York a exprimé l'inquiétude de la police américaine devant la multiplication des vols à main armée aux guichets des banques.

En 1957, il y avait eu 278 « hold up » dans tout le pays. En 1958, leur nombre a presque doublé, passant à 416. Dans les trois premiers mois de 1959, il y a eu 19 attaques de banques dans la seule ville de New York.

Abandonnant la tradition des « hold up » spectaculaires minutieusement préparés et exécutés par une nombreuse équipe solidement armée, les voleurs modernes sont généralement des solitaires qui utilisent de plus en plus la technique de la « note ». Arrivant tranquillement devant le guichet, ils tendent au caissier un papier sur lequel ils ont écrit quelque chose comme « Passez-moi l'argent ou vous êtes mort ». Si tout se passe bien, le caissier tend les billets comme s'il payait un chèque et le voleur s'éloigne comme s'il était un client ordinaire. Il y a quelques mois, une vieille dame a réussi deux fois l'opération avant de se faire prendre.

La police explique cette recrudescence des agressions par la transformation des banques. Autrefois construites comme des forteresses impressionnantes partout hérissées de barreaux, elles sont devenues peu à peu — dans leur souci d'attirer le client — des vitrines accueillantes et lumineuses, où le caissier n'a plus l'air d'une bête en cage, mais d'un ami chargé de distribuer l'argent à qui lui en demande.

La semaine dernière, les représentants de plusieurs centaines de banques new-yorkaises se sont réunis au siège de la police municipale pour y écouter les conseils des spécialistes. Ceux-ci leur ont recommandé de mettre à portée de main du caissier des stocks de fausse monnaie et surtout d'engager des inspecteurs qui fassent mieux leur travail.

Les auteurs de « My Fair Lady » ne veulent pas être joués gratuitement à Moscou.

(NEW YORK, *de notre correspondant particulier.*)

POUR la première fois dans l'histoire des relations culturelles américano-soviétiques, une comédie musicale qui fut un des plus grands succès de Broadway va être jouée et chantée en russe, par une troupe russe, dans des villes de province russes.

C'est ce que les auteurs de « My Fair Lady », MM. Alan Jay Lerner et Frederick Loewe, ont appris il y a quelques jours, à leur grande stupeur, en dépouillant leur courrier. Ils y ont trouvé une lettre d'un Russe nommé Victor Louis qui leur écrivait :

« *J'ai déjà traduit le livret de « My Fair Lady » et la comédie va être présentée à Sverdlovsk et Kiev pendant la saison 1959-1960. Je dispose d'une partition vocale avec accompagnement au piano et d'un enregistrement intégral de l'œuvre telle qu'elle a été présentée à New York. Mais je n'arrive pas à me procurer la partition orchestrale. Je serais très heureux si vous pouviez me la faire parvenir. Dans le cas contraire, nous serions obligés de reconstituer la partition d'après l'enregistrement dont nous disposons.* »

Loin de se réjouir de voir leur œuvre appréciée par les Russes, MM. Lerner et Loewe ont explosé de colère. C'est que M. Victor Louis ajoutait dans sa lettre :

« *Je toucherai personnellement des droits sur la traduction, mais je crains que vous ne puissiez toucher vos droits d'auteurs, aucun accord n'ayant été conclu à ce sujet entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S.* »

(Dalmas.)

M. ALAN LERNER (ET MME)
Une lettre venue de Moscou

Les auteurs ont répondu à M. Louis qu'ils lui refusaient catégoriquement l'autorisation de monter leur comédie en U.R.S.S.

« *Au moment où des efforts conscients sont faits pour créer de salutaires échanges culturels et artistiques entre nos deux pays*, ont-ils écrit, *il nous paraît inconcevable que vous puissiez envisager une action si profondément outrageante, immorale et illégale.* »

Ils ont adressé une plainte au Département d'Etat et à l'Ambassade soviétique à Washington.

Pourquoi Mrs Luce a renoncé à l'ambassade du Brésil.

(WASHINGTON, *de notre correspondant particulier.*)

MRS Clare Booth Luce, épouse de Henry Luce, le puissant propriétaire de « Time », « Life » et « Fortune », n'aura conservé que quatre jours son poste d'ambassadeur des Etats-Unis au Brésil. Et pendant quatre jours, les péripéties du drame qui a provoqué sa démission ont diverti l'Amérique tout entière.

Chacun reconnaît à Mrs Luce beaucoup de qualités. Elle a écrit dans sa jeunesse des comédies fort plaisantes et qui ont eu un grand succès. Depuis son mariage avec Henry Luce, elle a servi loyalement le parti républicain et la nation, notamment comme ambassadeur à Rome — bien que certains se soient plaints de sa tendance à intervenir trop directement dans les affaires intérieures italiennes.

Lorsque le Président Eisenhower lui confia le poste d'ambassadeur au Brésil, on pensa que le Sénat ferait quelques difficultés pour approuver cette nomination, mais ne s'y opposerait pas. En effet, après un débat assez calme, les sénateurs confirmèrent le choix du président par 79 voix contre 11.

L'erreur de Mrs Luce fut de vouloir pousser trop loin son avantage. En apprenant le résultat du vote, elle lança une « pointe » contre l'un de ses principaux adversaires au cours du débat, le sénateur Morse, en déclarant que « *l'hostilité qu'il lui manifestait remontait à de nombreuses années et plus précisément au jour où il avait reçu un coup de pied de cheval en pleine tête* ».

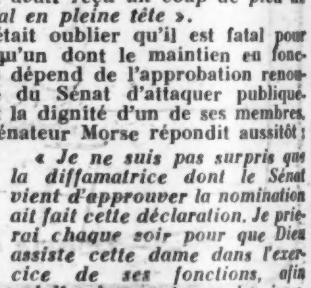
C'était oublier qu'il est fatal pour quelqu'un dont le maintien en fonctions dépend de l'approbation renouvelée du Sénat d'attaquer publiquement la dignité d'un de ses membres. Le sénateur Morse répondit aussitôt :

« *Je ne suis pas surpris que la diffamatrice dont le Sénat vient d'approuver la nomination ait fait cette déclaration. Je prierai chaque soir pour que Dieu assiste cette dame dans l'exercice de ses fonctions, afin qu'elle s'y montre moins irresponsable qu'elle ne l'a été cet après-midi.* »

Le sénateur Yarborough, du Texas, déclara de son côté :

« *L'expérience n'a rien appris à Mrs Luce. Le Sénat vient d'envoyer au Brésil un ambassadeur plus doué pour l'insulte que pour la diplomatie.* »

« BONNE NUIT ! »
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ


au bureau, chez vous, en voyage, et pour offrir
EXTENDOS
classe tout
Toutes Papeteries, mais... exigez EXTENDOS, le vrai
Renseignements : ESDÉ, B. P. 290, SAINT-DIÉ (Vosges)

• СВЕТ-ЭКСПРЕСС • MUNDO-ESPRESSO • العالم - المعجل •

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

(U.P.)

MRS CLARE BOOTH-LUCE (*)
Le sénateur Morse fait une enquête

Avant la fin du jour, M. Henry Luce lui-même ajoutait à la confusion en conseillant publiquement à son épouse de démissionner :

« *En tant qu'ambassadeur,* dit-il, *elle ne pourra plus se défendre contre des attaques de l'intérieur qui ne pourront que renforcer l'antiaméricanisme en Amérique du Sud. C'est pourquoi j'ai demandé à ma femme de renoncer à son mandat.* »

Quelques semaines plus tôt, un article de « Time » jugé injurieux par les Boliviens avait provoqué des émeutes antiaméricaines en Bolivie. Le Président Eisenhower intervint à son tour en déclarant que les remarques de Mrs Luce étaient inopportunes, mais « humaines », et qu'elles ne retiraient rien à sa valeur comme ambassadeur.

Le lendemain, cependant, le Sénat engageait un nouveau débat animé à propos d'une petite enquête téléphonique à laquelle le sénateur Morse s'était livré pour savoir si Mrs Luce avait été l'objet dans le passé d'un traitement psychiatrique. Avant même d'avoir pu mener la discussion à son terme, les sénateurs apprirent que Mrs Luce avait adressé au Président Eisenhower une lettre de démission.

U. R. S. S.

● Moscou se demande si le professeur Chklovski doit être pris au sérieux.

(MOSCOU, *de notre correspondant particulier Philippe Tusince.*)

LE professeur Chklovski a-t-il parlé sérieusement en affirmant que les deux satellites de Mars étaient sans doute des satellites artificiels construits il y a quelques milliards d'années par des êtres vivants, ou a-t-il seulement formulé une hypothèse amusante destinée à faire rêver les amateurs soviétiques de science-fiction ? Telle est la question qu'on se pose à Moscou.

Ceux qui croient à une manifestation d'humour scientifique font remarquer que la place et la forme de l'exposé du professeur Chklovski ne sont guère dans la tradition des importantes révélations scientifiques russes. C'est à la dernière page de la « Komsomolskaïa Pravda » (organe des Jeunesses communistes), sous forme d'interview dans la rubrique « Réponses aux curieux », que le savant a exposé d'une façon très simple sa théorie sur l'origine des satellites de Mars. Celle-ci n'a été reproduite ou commentée par aucun autre journal soviétique.

Or, les grands journaux russes ouvrent traditionnellement leurs colonnes à tous les savants qui font une découverte pouvant ajouter à la gloire scientifique de l'U.R.S.S. Il y a quelque temps, à l'occasion de la mise en service du nouveau synchrophasotron soviétique, la « Pravda » a publié un article de son constructeur, le professeur Veksler — article à peu près incompréhensible pour les non-spécialistes. Si le professeur Chklosvki pouvait réellement démontrer le caractère artificiel des satellites de Mars, disent les sceptiques, l'organe central du P.C. aurait publié ses révélations.

(A. P.)

MME FOURTSEVA
Les touristes se plaignent des kiosques

Les partisans de l'hypothèse sérieuse répliquent que les savants russes ne plaisantent jamais et que les arguments du professeur Chklovski sont apparemment solides. S'appuyant sur les travaux antérieurs des savants Charples (Américain) et Strouve (Soviétique), qui avaient noté l'irrégularité des trajectoires de Phobos et Deimos, il montre que cette irrégularité ne peut s'expliquer que par le freinage des satellites par la haute atmosphère de Mars. Pour qu'ils soient ainsi freinés, il faut que leur densité soit extrêmement faible. S'ils étaient composés d'une fine poussière de particules, celle-ci se serait répartie en anneau autour de la planète, comme les anciens satellites de Saturne. Conclusion logique : Phobos (18 km de diamètre, 6.000 km d'altitude) est rigide mais creux. Or, il n'y a pas de corps célestes creux. Donc Phobos est un satellite artificiel construit par les habitants de Mars lorsque leur planète était encore habitable.

Le jour même où paraissait l'interview du professeur Chklovski, un astronome de l'observatoire américain de Harvard, le Dr G. de Vaucouleurs, faisait état à Washington de nouvelles observations spectroscopiques qui semblent confirmer l'existence d'une vie végétale sur Mars.

● Les journalistes russes préparent une révolution de la presse officielle.

(MOSCOU, *de notre correspondant particulier.*)

LES rédacteurs en chef des vingt-trois principaux journaux soviétiques ont été convoqués à Moscou la semaine dernière pour participer à une conférence sur l'amélioration de la presse en U.R.S.S.

L'ordre du jour de la conférence était secret et les journaux n'ont publié aucun compte rendu de ses travaux. L'importance de cette réunion était cependant attestée par la présence de Mme Fourtseva, membre du Præsidium du parti et l'une des plus proches collaboratrices de M. Kroutchev, ainsi que de MM. Novikov, vice-président du Conseil, et Pospielov, théoricien et secrétaire du parti.

L'objet de la conférence a été révélé par un article de M. Alexandre Baulin, rédacteur en chef des « Izvestia », qui a sévèrement attaqué la forme et le contenu de la presse soviétique actuelle.

Les journaux russes, affirme M. Baulin, se sont à tel point spécialisés dans la publication des communiqués officiels qu'ils finissent par ressembler davantage à des bulletins ministériels qu'à des organes de presse modernes. Les mêmes articles de propagande, « *à la fois pompeux et secs* », se retrouvent dans les colonnes de tous les journaux. « *Sur dix articles de propagande publiés par les grands quotidiens, neuf sont de simples reproductions qui rabâchent d'ailleurs des vérités élémentaires connues de tout le monde.* »

Pour être plus proche de la vie et plus lisible, conclut M. Baulin, la presse soviétique doit faire une plus grande place à l'humour, aux faits quotidiens, aux articles de vulgarisation scientifique, artistique et littéraire.

Les vingt-trois rédacteurs en chef réunis à Moscou ont discuté des moyens de mettre ces conseils en pratique.

Le souci d'améliorer la presse n'est sans doute pas venu spontanément aux dirigeants russes. Mais depuis que les Soviétiques se sont mis à voyager à l'étranger, ils expriment presque toujours à leur retour leur déception devant l'aspect austère des kiosques à journaux des villes russes.

« *Un kiosque à journaux occidental,* disent-ils, *c'est une exposition permanente de l'art graphique et photographique. Chez nous, c'est la vitrine du journal officiel.* »

(*) Photographiée au moment où M. Hagerty, attaché de presse à la Maison Blanche (à dr.) annonce sa démission.

VU, LU, SU.

● A ROME : le Parlement italien aura à se prononcer sur un grave problème : « *Faut-il ou ne faut-il pas faire la sieste ?* » Cinq projets de loi lui ont été soumis, tous destinés à supprimer ou transformer cet usage bien établi.

Depuis César on fait la sieste à Rome, mais aujourd'hui cela coûte aux Romains 20.000 dollars par jour en frais de transports supplémentaires et crée, selon « Newsweek », de graves perturbations dans le trafic urbain.

Les forces « pro-sieste » et « anti-sieste » ont engagé le combat avec une ardeur toute méditerranéenne.

● A NEW YORK : un psychologue américain conseille aux spécialistes de la vente : « *Ne sous-estimez jamais le pouvoir de négation des femmes.* » Et il explique dans la revue « The American salesman » : « *La plupart des femmes sont conditionnées à toujours dire* « non » *d'abord. On leur a appris, dès l'enfance, à être sur la défensive dès qu'un homme inconnu leur proposait quelque chose; elles sont donc sur la défensive vis-à-vis du vendeur.* »

Que les commerçants l'apprennent donc de cet éminent praticien s'ils ne l'ont pas encore déduit de leur propre expérience : « *Quand un acheteur dit* « non », *c'est généralement parce qu'il le pense, mais quand une acheteuse dit* « non », *le vendeur n'a plus qu'à la persuader gentiment en flattant ses exigences.* »

● A LONDRES : quatre jeunes femmes se présentent dans le cabinet du docteur Leopold Stein, célèbre psychanalyste londonien. Il étudie leur cas et aboutit à des conclusions surprenantes : toutes quatre sont, au sens psychologique et moderne du terme, « des sorcières ». Chacune d'elles est en effet habitée par un être étrange, particulièrement odieux et dont elle essaie en vain de nier la présence. Phénomène classique de dédoublement de la personnalité, semble-t-il. Mais le docteur Stein tient à l'originalité de son diagnostic : il vient de publier sur ce sujet un livre à la fois scientifique, historique et débordant d'humour (1). Ce qui lui a valu cette question indiscrète d'un reporter curieux : « *Docteur, ces cas sont-ils des cas pathologiques isolés ou existe-t-il dans toute femme une sorcière qui sommeille ?* »

● A TORONTO : un journal local, le « Toronto Globe and Mail », propose dans ses petites annonces : « *Enfant à adopter. Roger est un sympathique enfant de sept ans, bien portant. Il a les traits fins, les yeux bleus, les cheveux blonds et bouclés. Il est de petite taille. D'ascendance canadienne française, catholique romain, il ne parle que l'anglais. Niveau scolaire un peu en dessous de la moyenne. Roger est né avec une légère paralysie du bras gauche actuellement en voie de guérison. Il n'est pas handicapé dans ses activités courantes... Si vous êtes intéressé, écrivez au ministère de la Santé Publique, etc.* »

De nombreuses annonces similaires vont paraître dans la presse de l'Ontario au cours des deux mois qui viennent : il s'agit de trouver un foyer pour 11.000 orphelins. Le but est louable, bien sûr... Mais le ministère de la Santé a tout de même jugé bon de préciser : « *Nous n'essayons pas de vendre des enfants, tout ce que nous voulons commercialiser, c'est leur bonheur.* »

(1) « Loathsome women ».

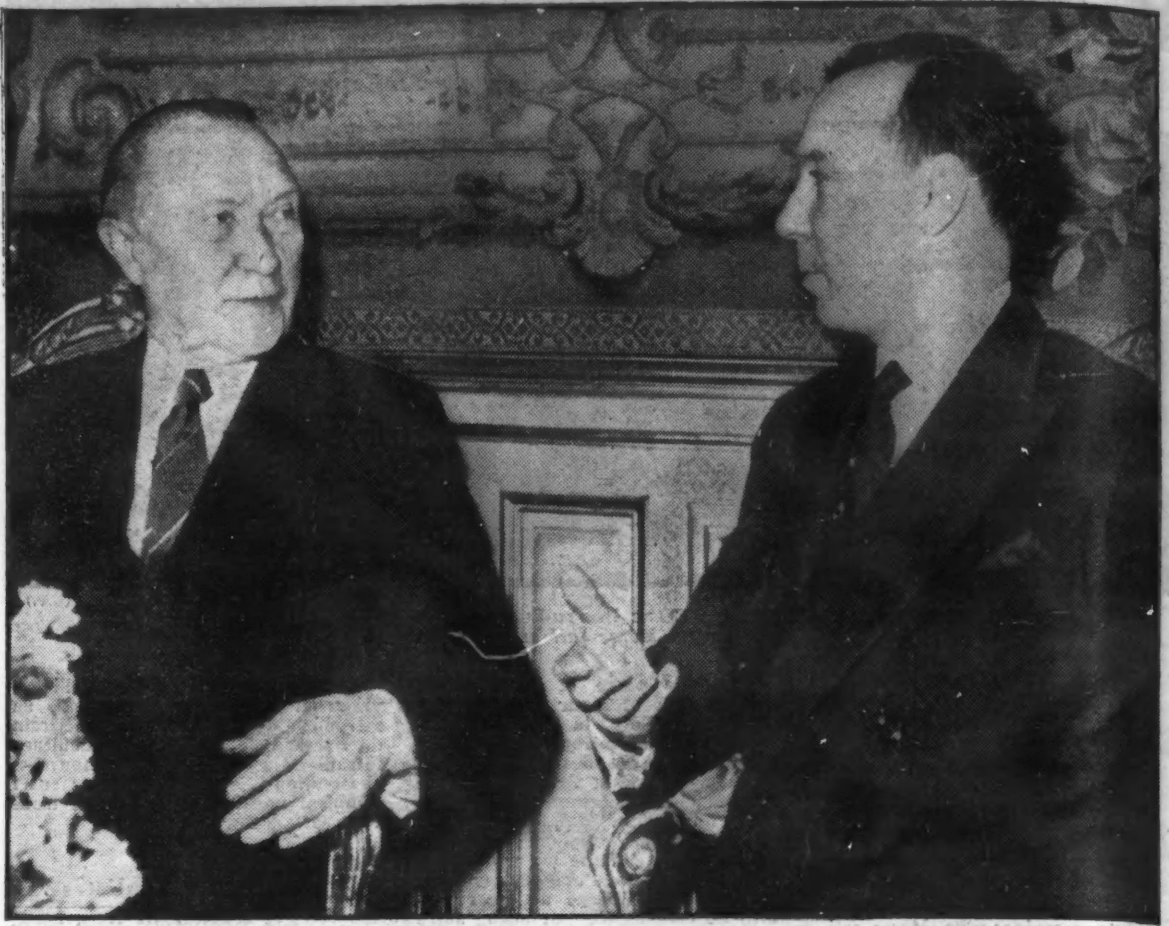
jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
COSTUMES LÉGERS
ALPACA, SHANTUNG, LAINE et SOIE
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

Tergal :
PANTALONS
COSTUMES
IMPERS
capel
74, BOUL. DE SÉBASTOPOL PARIS (3e)

DIPLOMATIE

L'Occident devant Genève

● ***Sans enthousiasme, sans illusions — et pratiquement sans programme — l'Occident va affronter une série de négociations internationales au plus haut échelon. Pourquoi, alors, avoir accepté la négociation ? Et pourquoi, dans ce cas, ne pas l'avoir mieux préparée ?***



LE CHANCELIER ADENAUER ET M. MICHEL DEBRÉ (A.F.P.)
Un processus impossible à stopper.

LE général de Gaulle a reçu il y a quelques jours à l'occasion du 30e anniversaire de l'Association de la presse diplomatique française, les membres du bureau de cette Association. Il s'agissait d'une audience privée. L'atmosphère était détendue, les conversations franches et directes. Un des journalistes demanda au président de la République ce qu'il attendait de la conférence au sommet qui suivra la réunion des ministres des Affaires étrangères des grandes puissances qui s'ouvre à Genève au début de la semaine prochaine.

Le général de Gaulle haussa les épaules en faisant la moue. Comme ses interlocuteurs sollicitaient une explncation complémentaire, le général haussa, derechef, les épaules et dit, textuellement :

« Ça fait plaisir au populo ! »

Les dirigea ts et les parlementaires américains de leur côté ont exprimé à plusieurs reprises leur scepticisme sur l'issue des négociations qui vont s'ouvrir. En Angleterre M. Hugh Gaitskell, leader de l'opposition, soupçonne le gouvernement conservateur de ne se montrer conciliant, actuellement, que pour renforcer sa position électorale. En Allemagne de l'Ouest ce n'est pas seulement un doute qu'on exprime sur l'intérêt de la prochaine conférence mais le vœu précis qu'elle ne modifie rien au statu quo en Europe.

Pourquoi dans ces conditions les pays occidentaux ont-ils accepté de rencontrer à nouveau les diplomates soviétiques autour d'une table de conférence ?

L'explication du général de Gaulle ne paraît pas suffisante. S'il est exact que l'offensive diplomatique soviétique a fini par remuer les opinions publiques occidentales, la pression de ces opinion publiques a été loin de se manifester avec suffisamment de puissance pour avoir été la raison déterminante de la réunion de la conférence.

Lorsque à la fin de l'année dernière M. Kroutchev a demandé la modification du statu quo à Berlin en menaçant, si ses propositions de conférence n'étaient pas acceptées, de signer un traité de paix unilatéral avec l'Allemagne de l'Est, il n'a pas à proprement parler créé une situation nouvelle ; il s'est borné à contraindre les Occidentaux à prendre acte du caractère périmé de leur politique allemande.

14 ans d'histoire allemande

A la fin de la dernière guerre le morcellement de l'Allemagne et la situation artificielle de Berlin étaient justifiés par des impératifs stratégiques et politiques dont la signification a profondément évolué pendant les 14 ans qui ont suivi. Aujourd'hui les mobiles qui animent la politique allemande de chacun des anciens alliés sont radicalement différents de ce qu'ils étaient à l'époque. C'est là le fait fondamental que M. Kroutchev a tenu à souligner parce que, à son avis, la situation actuelle menace réellement la sécurité de l'U. R. S. S. Dans la mesure où l'U. R. S. S. a besoin de détendre son contrôle sur l'Europe de l'Est — et ce besoin est impérieux — la présence d'une Allemagne de l'Ouest armée d'engins nucléaires et intégrée dans le système atlantique apparaît aux dirigeants soviétiques comme un obstacle fondamental.

M. Kroutchev savait parfaitement que cette constatation ne paraîtrait pas aux Occidentaux une raison suffisante pour modifier le statu quo. Mais il savait également que les bouleversements de toutes sortes qu'a connu l'Allemagne depuis la signature de l'armistice ont créé pour les Occidentaux eux-mêmes une série de problèmes graves et complexes, sur lesquels il leur est impossible, malgré la solidité de l'alliance occidentale, de présenter un front uni à une table de conférence.

En d'autres termes les dirigeants soviétiques qui considèrent le problème allemand comme explosif pour eux le croient également explosif pour les Occidentaux. Mais ceux-ci n'en étant pas conscients, il s'agissait de décider au moins un des membres de l'Alliance atlantique à poser le problème. Pour des raisons particulières, ce fut la Grande-Bretagne qui joua ce rôle et l'équilibre instable de l'Alliance ne permit pas aux autres Occidentaux de s'opposer à la conférence projetée en arguant des *vraies* raisons qu'ils pouvaient avancer pour l'éviter. La solution la plus facile consistait à accepter de se rendre d'abord à Genève, puis au sommet, à condition que les problèmes *réels* ne soient pas soulevés. Car il ne pouvait être question d'engager une vraie négociation avec l'Est tant que l'alliance des pays de l'Ouest n'avait pas résolu ses propres contradictions.

Il est vraisemblable que sur tous les problèmes qui ont été discutés au cours des nombreuses réunions préparatoires les alliés occidentaux parviendront avant lundi à coordonner leurs politiques, mais il se trouve justement que les problèmes fonda-

CARAVELLE SAS

SAS DESSERVIRA PAR "JET" PLUS DE VILLES QU'AUCUNE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE !

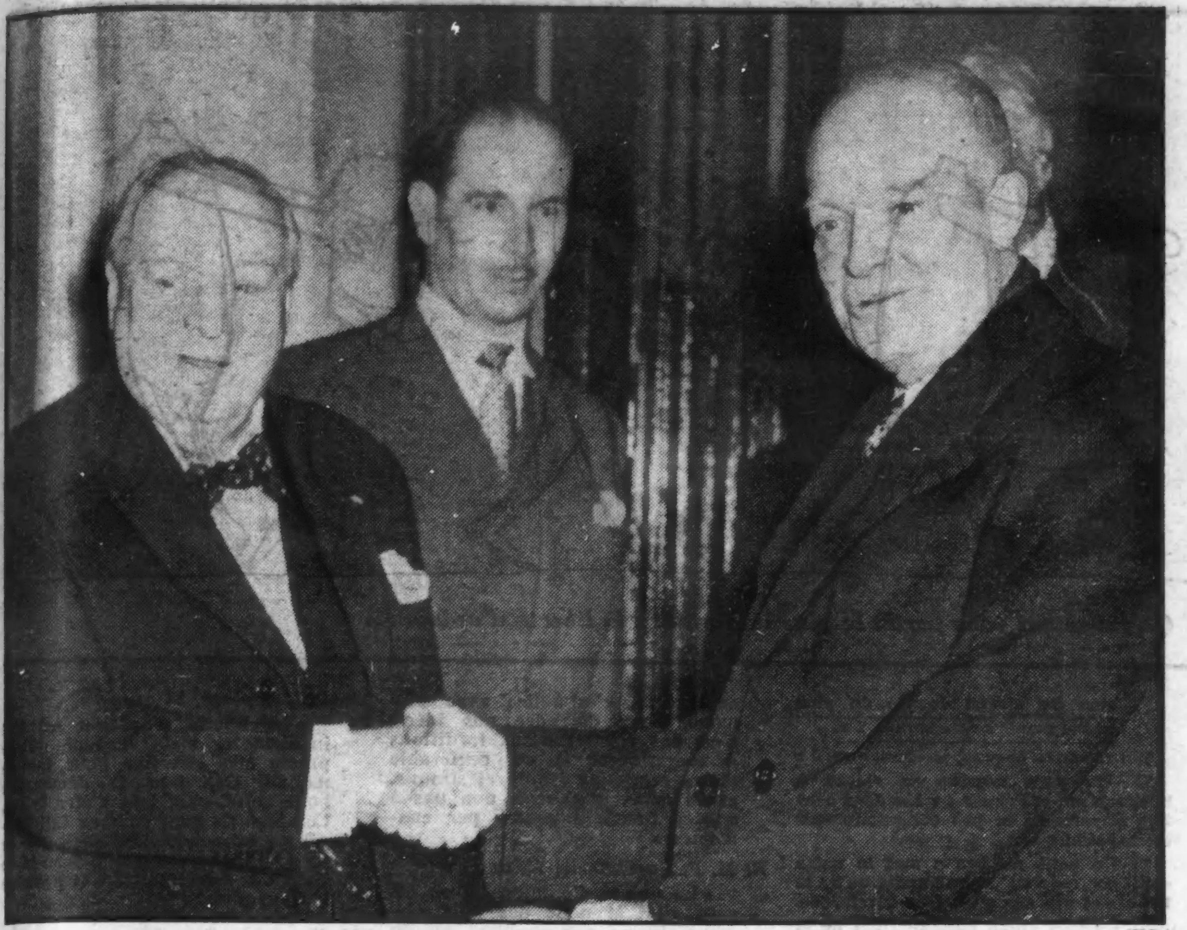
22 villes en Europe, en Afrique et au Moyen-Orient seront desservies cet été par **CARAVELLE** parmi lesquelles **ATHÈNES, ISTANBUL, LE CAIRE, KHARTOUM, ANKARA, BEYROUTH, DAMAS, BAGDAD, TÉHÉRAN, ABADAN, etc...**

CARAVELLE est...

SI RAPIDE... *une heure de vol en 40 minutes*
SI PAISIBLE... *voyage en musique douce*
SI CONFORTABLE... *aucune vibration*

FIRST OVER THE POLE
SAS
SCANDINAVIAN AIRLINES SYSTEM
The Global Airline
Consultez votre Agent de Voyages ou SAS

PARIS : 30, Bd des Capucines - RIC. 53-63
NICE : 3, Avenue Gustave-V - Tél. 899-44
LYON : 1, Rue Ferrandière - Tél. 37-65-90



(U.P.)

M. Winston Churchill et le président Eisenhower
D'autres frontières en Europe.

mentaux que pose la question allemande n'ont pas été discutés franchement car les divergences d'intérêts qui s'élèvent actuellement entre les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France par rapport à l'Allemagne ne sont pas des problèmes pour diplomates.

La nouvelle puissance

En effet lorsque au lendemain de la guerre on parlait du problème allemand il s'agissait principalement de savoir comment assurer la surveillance de l'Allemagne tout en dressant devant les troupes soviétiques un rideau de force militaire suffisant pour faire respecter les décisions de Yalta ; comment assurer que l'Allemagne ne redeviendrait pas une puissance agressive et connaîtrait une évolution démocratique qui en ferait une respectable alliée des démocraties de l'Ouest.

Simultanément, le grand espoir né de la victoire donnait à penser que la nouvelle organisation des Nations Unies parviendrait à établir dans le monde, et singulièrement en Europe, un système de sécurité collective. Cet espoir s'est effondré devant le conflit Est-Ouest auquel toute la politique étrangère des alliés de l'Ouest a dû être subordonnée. Il s'est agi, plus rapidement que les diplomates les plus pessimistes ne le pensaient, d'intégrer la puissance militaire de l'Allemagne de l'Ouest dans l'Alliance atlantique. C'est cette donnée de faits qui a bouleversé profondément l'ensemble du problème allemand.

Pour assurer à l'Allemagne de l'Ouest une solidité économique et politique, gage de son efficacité militaire, les Etats-Unis, bien servis par la vitalité du peuple allemand, ont prodigué très tôt des efforts considérables. En renonçant aux réparations, en revenant sur la politique de démantèlement de l'industrie allemande, en autorisant la reconstitution des cartels, en faisant entrer l'Allemagne à l'O.T.A.N., les Occidentaux ont fini par recréer, moins de 15 ans après la victoire alliée, une Allemagne puissante et dynamique. Dans la mesure même où un système de sécurité européenne ne pouvait pas entrer en vigueur simultanément, la réapparition de l'Allemagne comme première force politique en Europe allait finir par créer pour les Occidentaux une série de problèmes dont ils semblent, encore aujourd'hui, refuser d'examiner les conséquences.

L'alliance Bonn-Paris

C'est la puissance économique de l'Allemagne de l'Ouest qui est à la base de divergences fondamentales entre les alliés occidentaux.

Quelles sont ces divergences ?

En choisissant l'alliance allemande, sur le plan politique et sur le plan économique, le général de Gaulle n'a fait qu'accélérer un processus engagé par les gouvernements de la IVe République et qu'il était déjà impossible de stopper. L'alliance franco-allemande à l'intérieur du Marché commun se devait d'être complétée par une alliance politique. Mais on pouvait envisager, en principe, d'étendre cette alliance à la Grande-Bretagne, sinon à l'intérieur d'une zone de libre-échange difficilement acceptable pour l'économie française, du moins par un système original de relations commerciales comportant de sérieuses garanties politiques. Or ce système de remplacement de la zone de libre-échange, personne n'a fait l'effort nécessaire pour le rendre possible.

La Grande-Bretagne, qui s'est toujours refusée à accepter l'existence d'une alliance politique et économique menaçant son commerce avec le continent et affaiblissant sa position diplomatique en Europe, a aussitôt réagi. Ce fut une explication suffisante du voyage de M. Macmillan à Moscou où il lui fallait explorer les chances d'un règlement général qui pourrait ouvrir aux diplomates et aux commerçants anglais d'autres frontières en Europe.

Les Américains, de leur côté, ont été dépassés par le géant allemand, qu'ils ont tant contribué à faire grandir. M. Jacques Rueff peut aujourd'hui déclarer à Washington qu'il n'est pas venu y réclamer des crédits dont la France ne saurait que faire. C'est qu'elle en a déjà trouvé et qu'elle peut en trouver à nouveau en Allemagne même. L'industrie automobile, d'autre part, qui est la colonne vertébrale de l'économie américaine, subit aujourd'hui avec inquiétude l'invasion des voitures européennes, invasion dont une marque allemande (Volkswagen) et une marque française (Renault) forment le fer de lance.

Habitués depuis la guerre à dominer les marchés de leurs alliés, les Américains voient soudain se dresser en face d'eux un concurrent sérieux dont la production, si elle ne menace pas le marché américain lui-même, risque cependant bientôt de s'étendre dans les pays sous-développés pour s'y imposer, face aux exportations américaines, avec des chances réelles de succès.

La paralysie occidentale

Jusqu'à présent aucun de ces faits, pourtant éclatant, n'a été commenté sérieusement comme digne de jouer un rôle au cours des prochaines négociations. Tout se passe comme si les alliés occidentaux nourrissaient encore l'espoir de montrer, face au monde communiste, une unité de vues et d'intérêts qui a perdu beaucoup de sa réalité depuis quelques années.

Ce sont pourtant ces divergences profondes d'intérêts qui expliquent que face aux propositions soviétiques les Occidentaux ne puissent, pour tout programme, qu'insister sur le maintien du statu quo.

Seul le statu quo en effet peut leur permettre encore pour quelque temps d'échapper à la reconversion inévitable de leurs rapports. Les circonstances ont fait que les Anglais sont les premiers à avoir perçu, sous la contrainte des faits, cette évolution souterraine. Mais les résultats de la conférence de Genève et de la conférence au sommet qui doit suivre, ne dépendent pas de la volonté du gouvernement Macmillan d'aller jusqu'au bout de cette analyse. Il n'y a aucun danger que le front occidental soit brisé à Genève — ou ailleurs — par les initiatives de l'un d'entre eux.

La situation est à ce point complexe — et négligée par les chancelleries — que ce serait faire naître une situation explosive dont personne ne peut aujourd'hui prévoir les conséquences.

Ce qui est probable en revanche c'est qu'à mesure que les négociations se dérouleront les diplomates seront amenés à étudier des dossiers qu'ils avaient jusqu'à présent laissés de côté et que de nouvelles consultations entre les Occidentaux leur permettront de s'appuyer dans de prochaines négociations avec l'Est sur des dossiers plus solides (1).

Il apparaîtra en effet, tôt ou tard, aux diplomates de l'Ouest, que faute d'une organisation collective de la sécurité européenne, le bloc occidental finira par se scinder, comme avant la dernière guerre, en une série d'alliances antagonistes reflétant les intérêts politiques et économiques divergents des nations qui composent actuellement le monde atlantique. L'existence d'un nombre important de pays « non engagés », le problème des pays sous-développés insoluble sans une entente générale entre les pays industrialisés, toutes les situations particulières pouvant dégénérer en de nouveaux conflits : Moyen-Orient, querelle entre les deux Chines, décolonisation, etc., amèneront également les diplomates à comprendre que si le problème de la sécurité européenne posé par l'U.R.S.S. à propos de l'Allemagne et de Berlin est le plus urgent, il faudra également engager très vite la négociation loyale sur deux problèmes également contraignants : celui de la promotion économique des pays sous-développés et celui du désarmement. Les prochaines conférences internationales, si elles ont peu de chances de les résoudre, devraient au moins contribuer à les poser en des termes plus réalistes que par le passé.

P. G.

(1) Le voyage à Washington de M. Churchill est révélateur à cet égard.

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS	BONS A INTERET PROGRESSIF
UN RENDEMENT IMPORTANT	UNE PARFAITE LIQUIDITE

le seul **CADEAU** qui fait vraiment plaisir

Offrir est un plaisir, parfois une nécessité... mais dans tous les cas, c'est un souci. Il faut découvrir les goûts des intéressés, courir les magasins pour chercher l'objet désiré... qui, finalement, ne plait pas toujours.

Pourquoi ne pas offrir tout simplement de l'argent ? Mais oui ! Avec de l'argent, le bénéficiaire peut choisir exactement ce qu'il veut, n'est-ce pas merveilleux pour lui !

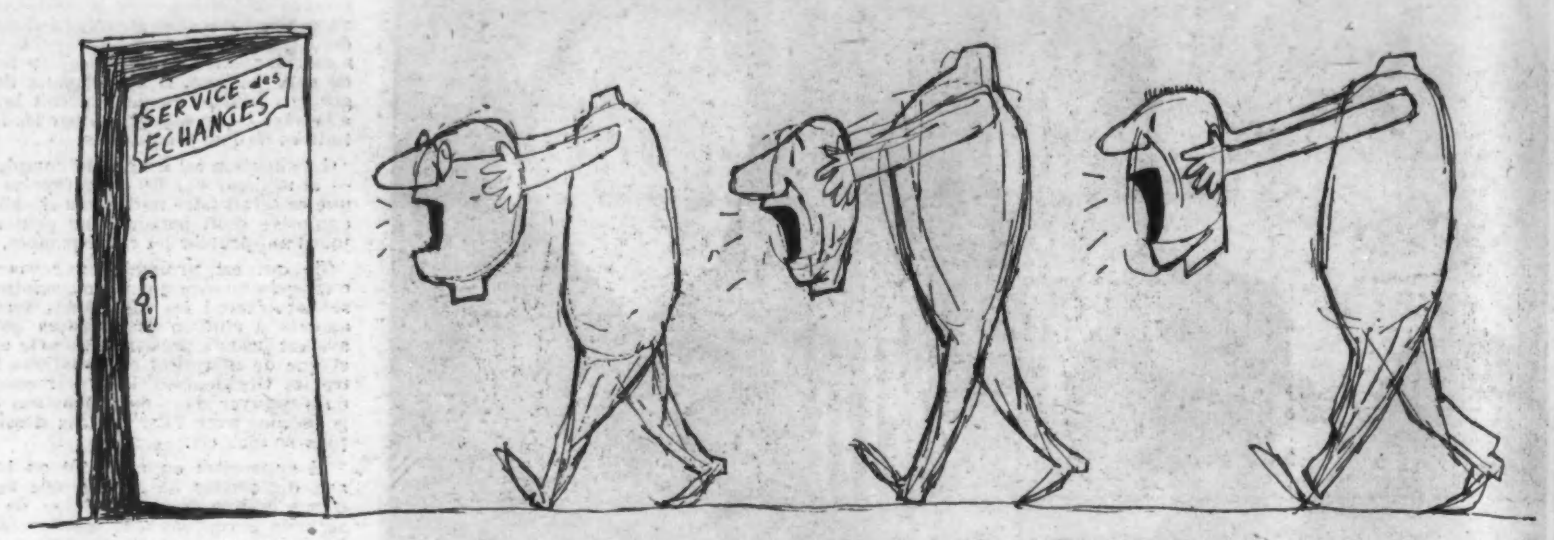
Mais, jusqu'ici, offrir de l'argent était chose très délicate.

Maintenant, il existe une manière élégante de donner de l'argent en cadeau : vous envoyez un Chèque-Cadeau de la SOCIETE MARSEILLAISE DE CREDIT. Artistement décoré, encarté dans une plaquette de bon goût, le Chèque-Cadeau S.M.C. donne à une somme même modeste l'allure d'un cadeau de valeur.

Et pour vous qui offrez, quel moyen facile de faire plaisir ! Il vous suffit de choisir l'un des 7 modèles de Chèques-Cadeaux, et de déposer la somme d'argent que vous désirez offrir. Le Chèque-Cadeau correspondant vous sera remis immédiatement.

Chèques Cadeaux

Pour tous renseignements écrivez
SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT
75, rue Paradis - Marseille
4, rue Auber - Paris



Qu'est-ce qui vous paraît le plus important : la liberté d'opinion...

DÉMOCRATIE

Liberté d'opinion ou hausse du niveau de vie ?

OUVERTE le 9 avril (« L'Express », n° 408), notre enquête « Croyez-vous à la démocratie ? » a provoqué à ce jour 6.534 réponses. Notre questionnaire n'ayant pas été diffusé selon la technique en usage pour les sondages d'opinion publique, précisons bien, une fois de plus, que les résultats de cette enquête ne sauraient avoir un caractère « représentatif » de l'état d'esprit de l'ensemble des Français par rapport aux problèmes que nous avons soulevés.

Ce sont nos lecteurs, et parfois leurs amis, qui ont été essentiellement touchés par notre questionnaire. Ils sont, se croient ou se veulent, dans leur immense majorité, « démocrates », ils souhaitent vivre au sein d'une société démocratique. C'est sur la façon dont ils entendent ce terme, sur l'espoir qu'ils y placent, sur les raisons qui déterminent leur attitude, que nous les avons priés de répondre, davantage pour les inviter à s'interroger eux-mêmes d'ailleurs, et à approfondir, voire à réviser leurs positions, que pour en tirer des conclusions qui risquent toujours d'être arbitraires.

Nous avons publié, dans un précédent numéro, une série de réponses à l'une des questions essentielles que nous avions ainsi libellée :

> **« Si vous souhaitez des transformations dans la société, croyez-vous qu'elles puissent s'effectuer sans que le système économique et social soit déraciné et remplacé par un autre ? Croyez-vous qu'une telle opération, si elle se produisait, entraînerait des violences ? Seriez-vous prêt à les admettre ? »**

Puis, la semaine dernière, J.-M. Domenach et Dominique Desanti ont fait part ici du trajet qu'ils ont personnellement accompli.

Cette semaine, c'est autour d'une autre question majeure que nous réunirons les réponses de nos lecteurs, en essayant de donner toutes les nuances d'opinion qui se manifestent.

Cette question était ainsi posée :

> **« Quand vous pensez « démocratie » en France, qu'est-ce qui vous paraît le plus important : la liberté d'opinion que détiennent les citoyens, ou le rythme de progression du niveau de vie du plus grand nombre de citoyens ? ».**

Les réponses peuvent se classer ainsi :

1) Un petit nombre se refuse à hiérarchiser, et répond : « Les deux sont très importants et pas obligatoirement incompatibles ».

2) Un petit nombre a mal lu notre question qui ne s'appliquait qu'à la France et non aux pays sous-développés.

3) Un très grand nombre (plus de la moitié) place la liberté d'opinion en tête, mais avec des nuances dans l'expression.

« Un besoin vital »

M. Jean C..., *directeur commercial, 33 ans, écrit :*

« La liberté d'opinion me paraît plus importante parce qu'en France les besoins vitaux sont à peu près assurés pour tout le monde. Mais dans un pays comme l'Inde ou la Chine, je comprends que la progression du niveau de vie soit plus importante... »

M. P..., *receveur de l'Enregistrement, 57 ans :*

« Sans liberté d'opinion, il n'y a pas de démocratie et à plus forte raison pas de rythme de progression du niveau de vie de la masse. »

M. G. L..., *étudiant, 22 ans :*

« Un régime de liberté d'opinion et d'élections libres, dans une société industrielle du XX° siècle, doit apporter une amélioration de niveau de vie aux travailleurs. L'inverse n'est pas forcément vrai. »

M. P..., *chirurgien dentiste, 36 ans :*

« La progression du niveau de vie me semble très importante en démocratie, car elle s'accompagne d'une progression de la culture. Mais la liberté d'opinion sans laquelle toute possibilité de choix est enlevée au peuple me paraît l'essence même de la démocratie. »

M. Pierre P..., *agent commercial, 34 ans.*

« Lorsqu'on parle démocratie en France, c'est surtout sur la liberté d'opinion qu'il faut compter, car elle permet par les paroles et les écrits la recherche de la vérité, qui permettra d'augmenter le rythme de progression du niveau de vie du plus grand nombre. »

Et il ajoute :

« C'est pourquoi j'estime que votre enquête est très utile... Partir en guerre, c'est-à-dire avec violence, pour défendre nos idées, n'est pas conforme aux traditions démocratiques. Il est préférable d'être celui qui éveille et stimule, et en amener d'autres non pas à adhérer, mais à penser par eux-mêmes. »

Et M. F..., *architecte, 28 ans :*

« La liberté d'opinion est un besoin vital et donc des plus précieux. Et ne sommes-nous pas en train de démontrer qu'une société peut très bien se désagréger dans une apparente progression économique ? »

4) Quelques-uns se refusent à comparer. Par exemple :

M. l'Abbé M..., *Calvados, 33 ans, écrit:*

« Liberté d'opinion, bien sûr. Cette question me paraît d'abord bizarre, car on ne peut comparer la liberté d'opinion qui est une valeur morale et spirituelle, avec la progression du niveau de vie, même du plus grand nombre de citoyens, qui reste une valeur matérielle, économique, malgré son importance. Cependant on s'aperçoit que la chose n'est pas si simple dans l'esprit de tous. Quelques exemples: on veut nous prouver qu'en Afrique du Nord la vraie démocratie existe parce qu'on y a construit des immeubles, des hôpitaux, etc. En Russie parce qu'on y fabrique des spoutniks, etc. »

« Vous me faites rire »

Et M. Georges R..., *étudiant en Sciences Po, 19 ans :*

« Dans le langage français, la démocratie inclut la liberté d'opinion. La progression du niveau de vie est très importante, mais c'est tout autre chose que la démocratie. »

5) Enfin, le tiers environ de nos correspondants placent la progression du niveau de vie en tête. Mais là aussi il convient de donner les différentes expressions de cette pensée :

M. J. V..., *Colombes, classe ouvrière, 39 ans, écrit :*

« Le rythme de progression du niveau de vie *du plus grand nombre* de citoyens me paraît le plus important (ceci n'implique pas obligatoirement la suppression de la liberté d'opinion) parce que cette progression intéresse directement 90 % des Français. »

Le Docteur P..., 36 *ans :*

« Je ne crois pas à la liberté d'opinion. »

J. M. Robert B..., *étudiant,* 20 *ans :*

« Il est évident qu'on se fiche d'une liberté d'opinion formelle : ce qu'on veut, c'est que quelque chose soit fait. »

Le Docteur S..., 40 *ans :*

« Il est difficile de parler de démocratie si la liberté d'opinion n'existe pas. Cependant, je pense qu'il y a une hiérarchie des urgences. Et à mon sens l'élévation du niveau de vie des masses doit être actuellement le souci premier d'un gouvernement socialiste, même si la liberté d'opinion doit en souffrir un moment. »

M. D..., *employé,* 34 *ans :*

« La liberté d'opinion est fort importante, mais il faut qu'elle puisse être effective pour tout le monde. Or, dans la démocratie bourgeoise, c'est loin d'être le cas. Combien de gens sont en fait obligés de taire leurs opinions afin de ne pas déplaire à leur patron et de ne pas se faire mettre à la porte de leur emploi ? »

M. F..., *journaliste,* 36 *ans :*

« Vous me faites rire avec la liberté d'opinion. A l'exception de votre journal — et peut-être d'un ou deux autres — ignorez-vous qu'il est interdit à tous les journalistes qui ne sont pas d'accord... je ne dis même pas avec leur directeur, car celui-ci est également un employé, mais avec les vrais patrons de leur journal, de laisser percer leur opinion ? Donc d'influencer celle des autres ? J'ajoute que ces patrons n'ont même pas l'excuse de mettre leur argent et leur puissance au service de leurs opinions, car le plus souvent ils n'en ont pas : ils n'ont que des intérêts, c'est-à-dire le souci d'être bien avec le gouvernement en place, quel qu'il soit. Alors, augmentons au moins le niveau de vie... »

M. B..., *conseiller juridique,* 39 *ans:*

« La progression du niveau de vie des citoyens, qui est heureusement conciliable avec la liberté d'opinion, est naturellement le plus important. »

Mme S..., 55 *ans, sans profession :*

« Je crois que par éducation, par suite de mon âge, je suis tentée de penser d'abord à la liberté d'opinion, mais de plus en plus je pense que le niveau de vie du plus grand nombre doit être aussi un impératif pressant et susceptible de faire accepter telle ou telle mesure assez contraignante. »

Le Docteur T..., 45 *ans :*

« Le niveau de vie... Mais à vrai dire, je ne suis pas un vrai démocrate. »

(Il est intéressant de noter que la plupart des médecins qui nous ont répondu accordent plus d'importance à la progression du niveau de vie qu'à la liberté d'opinion. Sans doute parce que, bien que généralement issus de la bour-

(*Suite en page* 25.)

RUE VIVIENNE
LE CENTRE DU BUREAU MODERNE
AIGLE
Cette année AIGLE n'expose pas à la Foire de Paris, mais vous invite à sa Grande Exposition de mobiliers de bureau métal ou bois, rue Vivienne en plein centre des affaires.
Visitez librement nos 2.200 m2 d'exposition 700 modèles toujours en magasin.
51, rue Vivienne, PARIS 2e Tél. GUT. 44-26 + (Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble Métro: RICHELIEU-DROUOT ou BOURSE
MÉTAL ou BOIS

Les animaux baignant en milieu marin échappent à la carie dentaire
ALGODENTYL
DENTIFRICE A L'EAU DE MER ET AUX ALGUES MARINES
SANTE DES GENCIVES

A votre service...

MADAME EXPRESS

Supplément 8 pages pratique

Cette semaine

Madame Express a vu:

● *Un professeur de faculté*

qui a organisé des cours de révisions accélérés pour les candidats bacheliers (première et seconde parties) qui n'ont plus que quatre semaines devant eux. Les élèves, filles et garçons, travaillent par groupes de trois environ, sur une ou plusieurs matières du programme, selon leur choix. Les enseignants sont tous professeurs de faculté. Prix : forfait de 10.000 fr. par matière choisie pour deux séances de cours et un examen blanc par semaine jusqu'à la date de l'examen (M. Denis Huisman, 76, rue d'Assas, LIT. 20-18 ou DAN. 98-89).

● *Un « service-reprise » pour voitures d'enfant ;*

le commerçant qui en a eu l'idée reprend toutes les voitures, achetées ou non chez lui, pourvu qu'elles soient en bon état. On peut aussi louer une voiture dans ce magasin pour quelques jours ou plusieurs mois : 500 fr. par mois environ. (Magbel, 111, boulevard Magenta).

● *Une crème* astucieuse du visagiste Fernand Aubry,

baptisée le « Masque-Cerne ».

Comme son nom l'indique, cette crème est destinée à dissimuler les cernes sous les yeux. Le « masque » qui ressemble un peu à du mastic, s'étale en touches légères avant le maquillage. Le cerne ainsi « camouflé » apparaît sensiblement plus clair que le reste du visage, mais disparaît totalement après application du fond de teint. A recommander pour les sorties du soir après une journée de travail ! (En vente chez Fernand Aubry, 5, rue du Cirque, et chez les parfumeurs dépositaires de ses produits ; 735 fr.).

● *Une perceuse-verseuse pour lait condensé :*

Il suffit de placer la boite de lait dans l'appareil et de visser pour que deux trous soient percés. Un bouchon obture le bec verseur et le lait, protégé de l'air libre, se conserve très longtemps. Particulièrement pratique pour les week-ends à la campagne et le camping (350 fr. Condensol, au B.H.V.).

● *Une bijouterie* qui se charge du renfilage

des perles fines (et moins fines). Les délais (trois jours il y a trois mois) sont maintenant de dix jours. Prix variable selon que le fil employé est plus ou moins solide, le fermoir à fixer plus ou moins délicat, et que l'on commande un nœud entre chaque perle ou pas : de 200 à 1.000 fr. environ. (« Au Collier de la Marquise », 25, rue Marbeuf, Paris-8e.)

● *Les étudiants parisiens*

qui s'occupent du ramassage des vieux journaux et des livres. Ils lui ont précisé que leur numéro de téléphone a changé récemment. On peut maintenant les appeler à DANton 37-16.

Elle a noté également deux adresses utiles dans ce domaine :

● Les Compagnons d'Emmaüs : CEN. 43-80 (ramassage à jours fixes à Paris et en banlieue de vêtements, papiers, bottins, chiffons, et même les meubles).

● L'Armée du Salut : GOB. 54-40 (pour tous objets pouvant être utilisés immédiatement).

Les murs et les manteaux s'habillent

(Voir pages III, IV et V)

(Dambier.)

● *Des robes de cocktail à louer*

de toutes les formes et dans tous les tissus (mousseline, taffetas, satin). Chaque modèle est unique et le loueur se charge de le mettre à la taille de ses clientes. Il faut donc retenir la robe quelques jours à l'avance pour permettre les retouches. Conditions : verser un dépôt de garantie de 10.000 fr. remboursable. Prix de location à partir de 5.000 fr. (Gilles Jaubert, 50, fbg Saint-Honoré. ANJ. 29-86).

● *Un gadget indispensable*

pour les yeux fatigués et les mains maladroites : « l'enfile-aiguille » magnétique. On introduit le chas de l'aiguille dans un crochet, elle y tient toute seule ; il suffit alors de placer le fil à cheval dans le crochet (ce qui est très facile) et de retirer l'aiguille qui se trouve tout enfilée. Ce petit appareil peut aussi être utilisé pour les machines à coudre à enfilage frontal. (« Fakir » Découvit, 245 fr., grands magasins et merceries.)

ÉTUDES

Les lycées de grand air

Une solution pour les enfants fragiles. Attention : inscriptions dès maintenant.

POUR les parents qui doivent inscrire leurs enfants dans un établissement scolaire, la rentrée commence ce mois-ci. Parce que les lycées des grandes villes sont surchargés, les constructions modernes rarissimes, les lycées de grand air sont une excellente solution.

Créés depuis la Libération, ils connaissent déjà un vif succès. Ils répondent en effet à une double nécessité : rendre l'internat agréable et permettre à des enfants de santé délicate de poursuivre leurs études normales dans de bonnes conditions climatiques. Les places sont malheureusement limitées, mais l'espoir de les voir augmenter subsiste. Briançon, par exemple, aura paraît-il 1.300 places au lieu de 600 à la rentrée prochaine.

Mme Express a donc étudié les possibilités offertes aux familles par les lycées de grand air. A l'heure actuelle, on trouve deux sortes d'établissements :

● LYCÉES MARITIMES : Arcachon (Gironde) avec internat de garçons seulement ; *La Baule* (Loire-Atlantique) et *Deauville*. Ces deux derniers fonctionnent en lycées normaux mais peuvent être assimilés à des établissements de plein air.

● 2) LYCÉES D'ALTITUDE : *Briançon* et annexe d'*Embrun* (Hautes-Alpes). *Argelès-Gazost* (Hautes-Pyrénées) avec internat de jeunes filles seulement, et *Gérardmer* (Vosges).

Les lycées de grand air sont des établissements d'enseignement du second degré et non des établissements médico-sanitaires.

En externat, ils reçoivent les enfants de la population locale; en internat, des enfants originaires de toutes régions, fragiles mais capables de suivre une scolarité régulière. Le régime des études est celui des établissements normaux. Il n'y a pas de classe à mi-temps.

Ils ne reçoivent ni malades (en particulier pas de primo-infection tuberculeuse), ni inadaptés, ni enfants caractériels.

Selon leur santé

● A ARCACHON ET A LA BAULE : climat marin de type atlantique et modéré. Température régulière avec une moyenne annuelle très douce.

Particulièrement bon pour les enfants qui ont un état général déficient, pour les enfants surmenés, ceux qui sont atteints d'insuffisance respiratoire, d'affections de la peau (eczéma notamment), de troubles digestifs et hépatiques légers.

En général, sont éliminées les affections exigeant un régime alimentaire particulier. Cependant, certains diabétiques auxquels il suffit de donner à l'infirmerie leur dose quotidienne d'insuline pourront être admis.

● A BRIANÇON ET EMBRUN : climat de type méditerranéen modifié par l'altitude; ensoleillement intense, air très sec. Ce genre de climat convient spécialement aux enfants atteints d'asthme (c'est l'indication majeure) ou de dilatation des bronches; aux convalescents de maladies infectieuses ou d'opérations chirurgicales, à un grand nombre d'états pathologiques mineurs classés dans le petit rachitisme ou les carences diverses : développement insuffisant, croissance difficile, etc.

● A ARGELÈS-GAZOST : le lycée est situé dans une station hydrominérale à 460 mètres d'altitude et bénéficie d'un climat sec, ensoleillé. Seront particulièrement bénéficiaires de ce climat les asthmes, les affections rhino-pharyngées, les lymphatismes, certaines cardiopathies légères, les dyspepsies et les colites nerveuses.

● A GÉRARDMER : moyenne altitude, soleil et forêts de sapins. Ce climat semble particulièrement indiqué pour des enfants supportant mal l'atmosphère des villes, nerveux légers ou asthéniques, et pour des enfants ayant présenté des troubles digestifs, hépatiques ou rénaux peu graves (les places, malheureusement, y sont encore peu nombreuses).

D'une manière générale, les lycées climatiques reçoivent des enfants dont l'état général et la capacité respiratoire sont médiocres.

Pour l'inscription

Constituer un dossier qui comprendra :

1) Une demande des parents portant l'avis du chef de l'établissement d'origine.

2) Une feuille de « renseignements » fournie à titre confidentiel par la famille au médecin scolaire.

3) Une « fiche aptitude » qui portera l'avis du médecin examinateur scolaire de l'établissement d'origine.

4) L'ensemble des pièces figurant au dossier médical scolaire de l'élève.

Les dossiers seront adressés au proviseur du lycée climatique choisi ; les demandes d'admission sont examinées par une commission siégeant en mai et en juillet.

Les prix

Ce sont ceux en usage dans les établissements d'enseignement secondaire publics (de 32 à 35.000 francs par trimestre).

Les bourses peuvent être obtenues ou transférées dans les conditions habituelles. Mais le montant de la bourse pourra être augmenté si les parents ne paraissent pas en état de supporter les charges supplémentaires qui peuvent découler de l'éloignement de leur enfant.

Certains élèves non-titulaires de bourses pourront bénéficier d'une aide de l'Etat sur décision du ministre, après avis d'une commission spéciale.

CADEAUX

Vingt-cinq « objets-idées »

Pour un jeune ménage, l'agréable, c'est souvent l'utile.

UN cadeau de mariage demande de la part de celui qui l'offre des qualités conjuguées de cœur et d'imagination. Voici, après une petite enquête auprès de jeunes femmes nouvellement mariées, quelques objets qui ont remporté le plus grand nombre de suffrages :

● Le presse-fruits électrique Moulinex (3.500 fr., Grands Magasins) offert avec deux verres marqués aux prénoms respectifs des jeunes époux. L'un : 950 fr. (*Jacques Franck*, 372, r. Saint-Honoré.)

● Les deux tasses trembleuses qui ne risquent pas de se renverser et permettent de prendre le petit déjeuner au lit. Les deux : 5.400 fr. (*Strich*, 5, rue d'Arcole.)

● Deux housses à vêtements en matière plastique à fermeture Eclair, six vêtements courts. housse pour complets : 2.500 fr.; six vêtements longs, housse pour robes : 2.875 fr. (on en trouve à partir de 890 fr. et 1.225 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● Deux penderies à chaussures assorties aux housses : 1.350 fr. l'une (*Galeries Lafayette.*)

● Les deux verres à dents en opaline décorée portant respectivement les prénoms des deux époux : 1.200 fr. l'un. (*Geneviève Prou*, 18, rue Duret.)

● Le plat à soufflé, en métal argenté qui va au four : 5.000 fr. (*Sussel Hayem*, 76, rue de Provence.)

● Deux valises semblables de tailles différentes, en cordoual noir, intérieur moire rouge (depuis 3.900 fr.) (*Mérival*, 30, rue La Boétie).

● Le balai mécanique miniature, bien commode pour enlever les miettes du tapis après les repas. Baby Bissel : 2.500 fr. (*Bazar de l'Hôtel de Ville.*)

● Tous les outils nécessaires dans une maison, bien rangés dans un coffret de bois aussi commode qu'élégant : 7.875 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● Le support pour téléphone, de très faible encombrement, facile à transporter, permet d'avoir l'appareil sous la main. En décor cuivre : 3.200 francs. (*Esquerré*, 156, bd Pereire.)

● Des porte-fleurs en vannerie qui permettent de charmantes compositions murales avec des plantes vertes. Depuis 1.750 francs. (*Yvonne Barruet*, 6, rue du Mail.)

● L'album à disques en forme de livre, à dos box ou porc, agrémenté de dorures au fer : 8.400, 10.400, 12.400 francs. (*Rigaud*, 51, rue François-Ier).

Pour raffiner

● Le brûle-parfum de métal doré qui permet de chasser les odeurs de cuisine et de parfumer discrètement la maison : 5.700 fr. Le flacon de parfum à brûler : 600 fr. (*Lanvin*, 22, faubourg Saint-Honoré.)

● Le petit lampadaire de lecture, très stable, parce que monté sur un fer à cheval porte-bonheur : 8.200 fr. (*Strich*, 5, rue d'Arcole.)

● Le petit bloc pour les communications téléphoniques, en maroquin rouge (sur lequel on peut faire graver des initiales) avec feuillets détachables et crayon doré : 1.850 fr.. (*Kirby Beard*, 5, rue Auber.)

● Des plaques de propreté et bouton de porte assortis au tissu des doubles rideaux. Paire de plaques : 2.070 francs. Bouton : 600 fr. Tissu toile de Nantes : 2.620 fr. le mètre en 130 cm. Ou modèle Cormery, satin de coton imprimé. Le tissu : 3.990 fr. le mètre. (*Jacques Franck*, 372, rue St-Honoré.)

● La jolie casserole en porcelaine de Paris décorée (depuis 2.000 francs). (*Jacques Franck*, 272, rue St-Honoré) offerte avec un excellent livre de cuisine pour jeunes personnes pressées : « Cuisine d'urgence », par Henriette Chandet et Suzanne Desternes, prix : 1.280 fr. (*Toutes librairies.*)

● La verseuse de forme ancienne, en métal argenté, élégante cafetière qui va avec toutes les tasses : 8.500 fr. (*Sussel Hayem*, 76, rue de Provence.)

● Des mazagrans pour le café, en porcelaine décorée, beaucoup plus à la mode que les classiques tasses : 980 fr. (*Geneviève Prou*, 18, r. Duret.)

RECETTES

CORDON BLANC

Courgettes farcies

1 kilo de courgettes (une dizaine si elles sont de petite taille). — 30 gr. de beurre — 150 gr. de chair à saucisse ou de restes de viande. — 100 gr. de pain trempé (dans du lait ou de l'eau). — 2 oignons. — 3 tomates (ou de l'extrait). — Persil, sel, poivre, muscade. — Un peu d'huile. — De la chapelure.
Préparation : 30 minutes.
Cuisson : 20 à 25 minutes.

Voici venu le temps des courgettes. Ainsi accommodées, elles peuvent servir d'entrée ou de plat du soir.

Vous les pelez, vous les coupez en deux et vous les videz. Puis vous les faites bouillir 5 à 6 minutes dans de l'eau salée. Ensuite vous les égouttez soigneusement.

Vous les disposez sur un plat à gratin au fond duquel vous mettez un peu d'huile.

D'autre part, vous faites une farce avec la viande hachée (ou la chair à saucisse), le pain bien exprimé et passé à la moulinette, le persil haché fin, sel, poivre et un peu de muscade. Mélangez bien le tout.

Vous faites revenir à l'huile dans la poêle les oignons émincés et les tomates coupées en morceaux puis vous ajoutez la farce, et vous mêlez le tout.

Avec cette préparation, vous garnissez les courgettes. Vous recouvrez avec de la chapelure et quelques noisettes de beurre. Un peu de gruyère râpé si vous en avez. Et vous mettez au four pour faire dorer.

CORDON BLEU

Mousseline au chocolat

3 œufs. — 175 gr. de chocolat. — 75 gr. de beurre — 75 gr. de sucre en poudre. — 2 cuillerées de farine.
Préparation : 30 minutes.
Cuisson : 20 minutes.

Vous faites mollir le chocolat puis vous le mélangez avec la farine, le beurre, les jaunes d'œuf et le sucre. Travaillez bien le tout pour avoir une pâte homogène.

Vous battez les blancs d'œufs en neige très ferme et vous les incorporez peu à peu à la pâte.

Vous versez ce mélange dans un moule à cake garni de papier beurré et vous mettez à four très chaud. Le gâteau doit être saisi et gonfler. La cuisson doit se faire rapidement afin que l'intérieur reste moelleux. Environ 20 minutes.

Après avoir fait refroidir, on peut mettre le gâteau au réfrigérateur. Il doit être servi très froid.

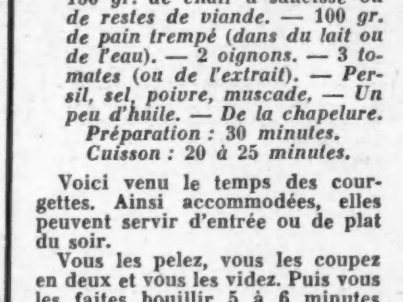
Aux grands jours, il peut s'accompagner d'un peu de crème fouettée.

SUZANNE et HENRIETTE.

CADEAUX - ANTIQUITÉS

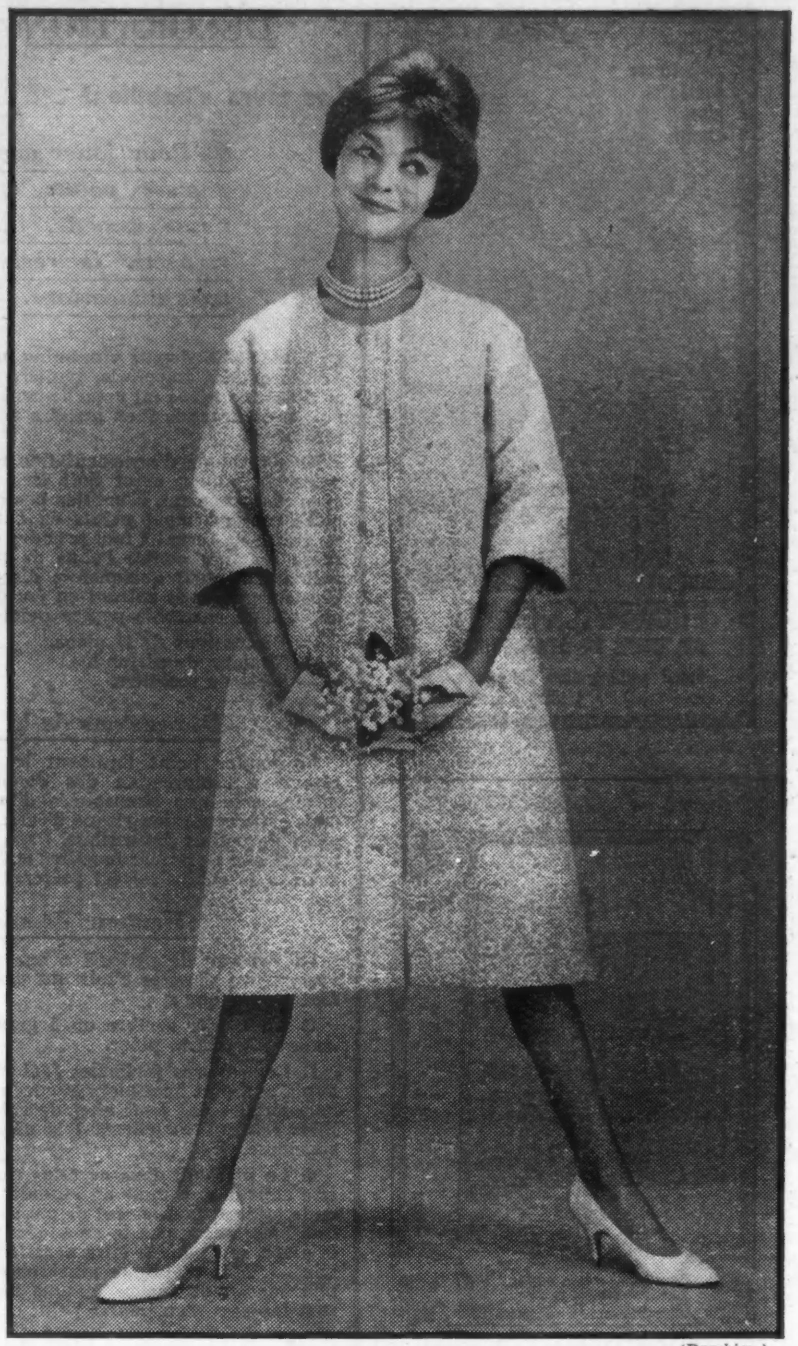
22, RUE FRANÇOIS-Ier
ELY. 04-59
LISTE DE MARIAGE

Mademoiselle, faites votre liste
AU GRAND • SIÈCLE
Belle sélection de cadeaux de mariage
420, rue Saint-Honoré (pr. rue Royale)

cadeaux - voyages - vacances

De bon goût si pratique et ultra-léger
L'ENSEMBLE "SET" S.E.B.A.
en tissus cordoual lavable Tweed ou grain porc doublé moiré rouge • fermeture de sureté • initiales gratuites
Exceptionnel les 3 bagages
MALARMOIRE 85 cm x 55 x 17 cm
MIXTE "59" 65 cm x 50 x 18 cm
TRAVELBAG
20.000 F
Veuillez m'expédier contre remboursement ou contre règlement ci-joint de Frs 20.000 le "set" S.E.B.A. ci-dessus
NOM .... Initiales ....
ADRESSE ....
en cas de non satisfaction dans les 10 jours de réception, le set S.E.B.A. vous sera remboursé.
S.E.B.A. 27, FAUBOURG MONTMARTRE - PARIS 9e PRO. 31-05

CADEAUX UTILES et FUTILES
JACQUES FRANCK
372, RUE SAINT-HONORE, PARIS
Remise spéciale aux lecteurs de L'Express

La version Cardin



(Dambier.)

L'interprétation « PRÊT-A-PORTER »

Rien en dessous

● Le moulin à café électrique comportant un dispositif de sécurité Mocalor : 3.960 fr. (*tous dépositaires Calor*). Offert avec un paquet d'excellent café.

● La lampe individuelle qui permet de lire sans gêner le ou la voisine : 5.000 fr. (*Talma*, 10, rue des Saints-Pères.)

● La boîte pour cartes de visite et enveloppes. En box, sur lequel on fait graver des initiales ou un nom (*huit jours de délai*). La boîte : 3.500 francs. La gravure : de 500 à 1.500 fr. Le raffinement consiste à l'offrir remplie des premières cartes de visite gravées du jeune ménage. (*Sinclair*, 5, rue de Miromesnil.)

Et... pour les sentimentaux :

● Le cadre à photographie « Cupidon », deux amours soutenant deux glaces claires entre lesquelles on glisse la photo : 3.450 fr. (*Don Quichotte*, 35, rue du Colisée.)

● L'album livre d'or du mariage, en parchemin, avec le sceau du mariage en métal gravé sur la couverture, destiné à recevoir photos, télégrammes, signatures, etc. : 4.000 fr. (*Strich*, 5, rue d'Arcole.)

ESTELLE

60, RUE DE MAUBEUGE
PARIS LAM. 54-55

présente ses collections de broderies à la main (parures de lit, de table, mouchoirs et napperons) et de peintures à l'aiguille exécutées en Extrême-Orient

◆

Ses prix très abordables vous séduiront

Foire de Paris : section Industries d'Art Terrasse R. hall 129, stand 12919

MODE

Debout ou dehors

● ***Pierre Cardin lance une idée nouvelle les « manteaux-robes ».***

TOUTES les femmes connaissent l'expression « sortir en taille », c'est-à-dire en robe. Beaucoup ont été obligées de s'y résoudre au printemps pour une cérémonie ou une réception en constatant que leur manteau de lainage était vraiment trop triste sur une robe habillée. Résultat : un rhume au pire, deux heures gâchées par la chair de poule et les claquements de dents au mieux. Et pourtant, il est presque impossible financièrement, pour celles qui ont des « mondanités » obligatoires, d'envisager dans la même saison l'achat d'une robe et d'un manteau habillés.

Si vous prévoyez, en mai et en juin, des sorties « debout-ou-dehors » (cocktails, mariages, premières communions, théâtre, restaurant, etc.) plus nombreuses que des sorties « dedans » (dîners, soirées, surprise-parties, etc.) une idée de Pierre Cardin peut vous permettre de simplifier le problème : le « manteau-robe ». Apparemment, c'est un manteau habillé, boutonné devant, plus ou moins décolleté et plus ou moins ample, mais l'astuce réside dans le fait qu'il est porté simplement sur un gros jupon, sans robe dessous. A première vue, l'idée paraît un peu farfelue, mais à la réflexion, il s'agit d'une tenue commode, et qui peut rendre de nombreux services, surtout si le printemps continue à être pluvieux.

En broché, en faille ou en ottoman, dans un coloris uni, il pourra servir ensuite sur les robes d'hiver, ou « rajeunir » les robes de l'été dernier, faisant ainsi triple usage. Si le noir vous semble trop raisonnable, et que le rouge ou le vert vous effraient, choisissez la gamme des beiges et des marron glacé. C'est une nuance qui s'harmonise aussi bien avec le noir et le bleu marine qu'avec toutes les couleurs claires, à l'exception du jaune. Et elle est ravissante avec du blanc.

Autre avantage : le manteau ample, avec une manche montée et un décolleté net, est plus facile à réussir qu'une robe habillée. Vous pouvez sans gros risques confier ce travail à une petite couturière, si vous ne trouvez pas en confection un modèle qui vous convienne.

Nous avons noté deux modèles de « prêt à porter » dans ce style. Ils sont assez rares. La plupart du temps, ils ne sont pas boutonnés, ou comportent un col tailleur trop « sport » pour permettre de les conserver à l'intérieur sans avoir l'air de vouloir cacher la robe qui est dessous. Ceux que nous avons photographiés sont :

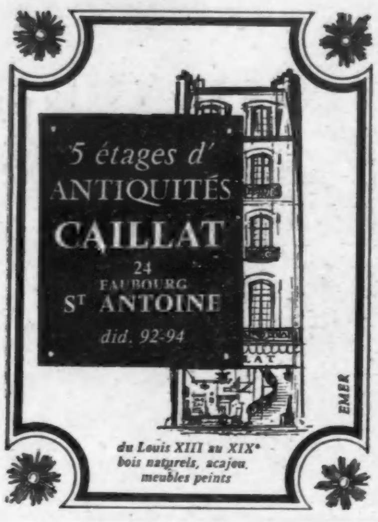
● En broché de coton marron glacé et blanc. Manches trois quarts, décolleté bateau. Existe également en lavande et blanc et en marine et blanc : 23.000 fr. aux mesures. (*Jacqueline De*, 30, rue Washington.) (*Photo de droite*).

● En alpaga beige. Manches montées, décolleté « corolle » avec nœud de tissu assorti. Existe également en marine, noir, blanc, etc. 44.990 fr. (*Marie Martine*, 8, rue de Sèvres.) (Photo en 1re page.)

Celui de Cardin est en façonné de soie blanche. Sa coupe est beaucoup plus savante mais son prix est évidemment sans commune mesure. (Photo de gauche.)

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



DÉCORATION

Les murs s'habillent

● *Pour jouer avec les papiers peints et les tissus assortis, il faut respecter la règle des trois dimensions.*

DEDAIGNES depuis vingt-cinq ans, les ensembles imprimés, papiers peints et tissus assortis sont actuellement à « la pointe de la mode » en matière de décoration.

Mais ce mode d'ornementation flatteur qu'est le papier peint doit être utilisé avec discernement. N'oubliez pas que les murs uniformément peints en blanc ou en crème ne furent à tout prendre qu'une saine réaction contre l'abus de papiers peints d'un goût quelquefois discutable. Plusieurs facteurs entrent en jeu dans le choix d'un ensemble papier peint-tissu :

— Dimensions de la pièce.
— Hauteur de plafond.
— Style du mobilier.

Dimensions de la pièce

Le papier peint tapissant les murs, assorti à l'impression des doubles rideaux, crée une atmosphère d'intimité, mais cette répétition risque d'écraser une pièce de petites dimensions. Dans ce cas un mélange de papier imprimé et de tissu uni (ou le contraire) est préférable.

Hauteur de plafond

La hauteur de plafond a une grande importance dans le choix du dessin. Il faut savoir que :

● Un papier sombre ou à grands ramages rétrécit la pièce.

● Les rayures verticales font paraître le plafond plus haut alors que les rayures horizontales ont pour effet de l'abaisser. Elles rendent visuellement la pièce plus spacieuse.

● Le plafond, dans certains cas, peut être considéré comme un cinquième mur en le tapissant également de papier peint, soit pour accentuer le côté « boite » de la pièce, soit pour le faire paraître moins haut. L'effet d'optique ainsi obtenu est plus marquant encore lorsque les murs sont tapissés d'un papier peint uni.

Style du mobilier

Le papier peint imprimé, s'il est surtout destiné à tapisser des pièces meublées à l'ancienne, s'accommode fort bien de certains meubles modernes en bois très clair ou en rotin.

Quelques exemples :

● Les papiers camaïeux toile de Jouy composent des décors qui mettent en valeur des meubles Louis XV et Louis XVI.

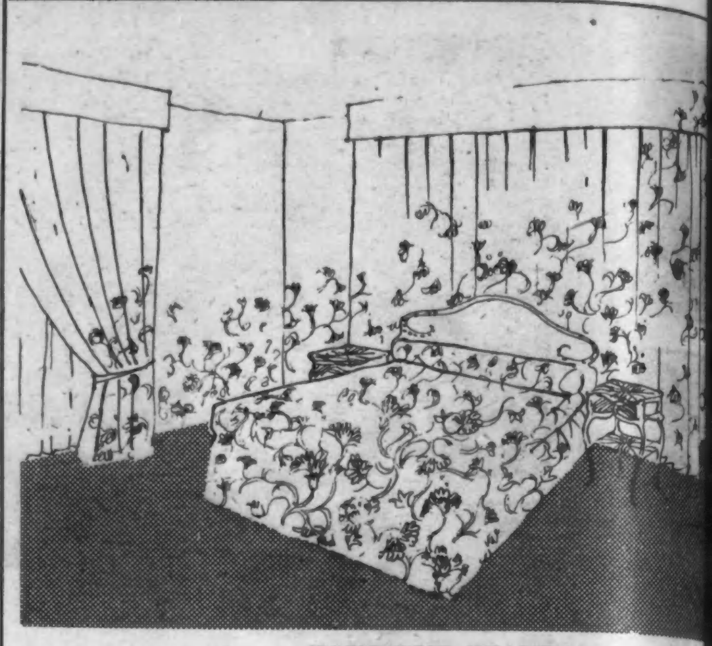
● Les papiers et percales de style romantique composent des décors heureux pour des meubles Directoire, Restauration, Louis-Philippe. En général plus hauts en couleurs que les toiles de Jouy, ils demandent à être utilisés avec délicatesse.

● Certains dessins à grands ramages utilisés en papier comme fonds d'alcôves et en toile comme doubles rideaux, judicieusement mélangés à des coloris unis, mettent une note d'originalité dans un décor moderne un peu sec.

Si vous avez trois enfants (ou plus !)

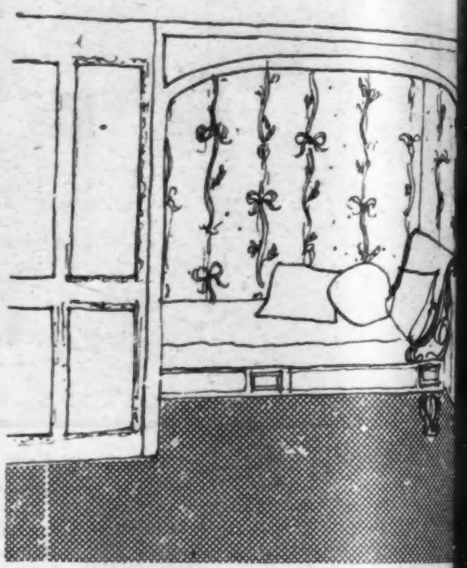
Vous pouvez faciliter votre tâche de mère de famille et gagner un temps précieux. Les nombreuses astuces de la fameuse machine à coudre NECCHI Supernova vous permettent d'habiller votre petite famille mieux encore sans consacrer de longues journées à votre couture. Avez-vous remarqué les annonces en couleurs qui paraissent actuellement dans la presse féminine ? Lisez-les attentivement. Nouveau chef-d'œuvre de précision de la mécanique italienne, *entièrement automatique,* la NECCHI Supernova pique aux points droits et zig-zag, ourle, festonne, fait les boutonnières, les jours, les nids d'abeilles... et brode comme une fée les mille dessins de votre choix. Ne tardez pas. Demandez la documentation NECCHI (9 modèles à partir de 36.900 fr.) ou mieux encore une démonstration à domicile ; Agence NECCHI, Paris-Seine, 77, rue Turbigo. Tél. : ARC. 34-96.

Communiqué.



POUR UNE CHAMBRE A COUCH[...]

De la toile de Jouy.



POUR UNE CHAMBRE A ALCOVE

Un décor romantique.

Avantages du papier peint

● Le papier peint offre l'avantage de coûter moins cher que la peinture lorsque la pièce était précédemment tapissée de papier. La suppression des enduits et des sous-couches permet une sérieuse économie.

● Le mélange uni-impression donne la possibilité de « faire des arrangements » en composant des ensembles amusants à peu de frais. Par exemple : papier à fleurs, percale unie, avec volants cache-tringles et embrasses en percale assortie au papier. Sièges unis ou tissus assortis au papier.

● Le papier peint à impression habille une pièce. Il est précieux lorsqu'on possède peu de meubles et de tableaux ou un mobilier de moyenne qualité.

● A la campagne, lorsque les bons ouvriers spécialisés font défaut, ce qui arrive souvent, le papier imprimé, relativement facile à poser, évite bien des déboires.

Quelques exemples d'utilisation

● CHAMBRE A COUCHER

La cheminée ayant été enlevée, le lit de milieu peut être adossé au coffrage de ladite cheminée. Il se détache sur un fond composé de deux grands rideaux de toile de Jouy drapée. Les deux renfoncements qui se trouvaient à droite et à gauche de la cheminée sont dissimulés par ces rideaux. Dans ces renfoncements on a placé des portemanteaux pour les vêtements de nuit, le valet de maître de Monsieur, les pantoufles, etc.

Le reste de la pièce est tapi[...] pier strictement assorti au [...] doubles rideaux et le couvre-l[...] percale unie, assortie à l'un de[...] papier.

PAPIERS EMPLOYÉS :

N° 1) Chasse Louis XV. L[...] simple 860 fr. Cretonne assorti[...] le mètre en 0 m. 70 (*Besson Ti*[...] du Vieux-Colombier).

N° 2). Vieux Rouen. Le roule[...] 556 fr. Tissu assorti, 705 fr. le [...] 0 m. 70 (*Besson Tissus,* 18, rue [...] Colombier).

L'ensemble camaïeu gris un [...] est dans ce cas relevé par une [...] rouge vif.

● SALON PETIT[...]

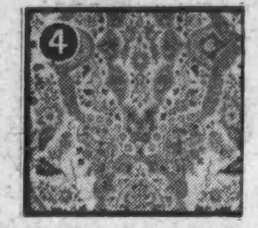
Trop haut de plafond pour s[...] salon petit a été tapissé de papi[...] uni foncé. Le plafond et sa [...] ont été tapissés d'un papier [...] très haut en couleurs. Les doubl[...] sont en percale imprimée com[...] pier du plafond, l'ensemble du [...] est Louis-Philippe.

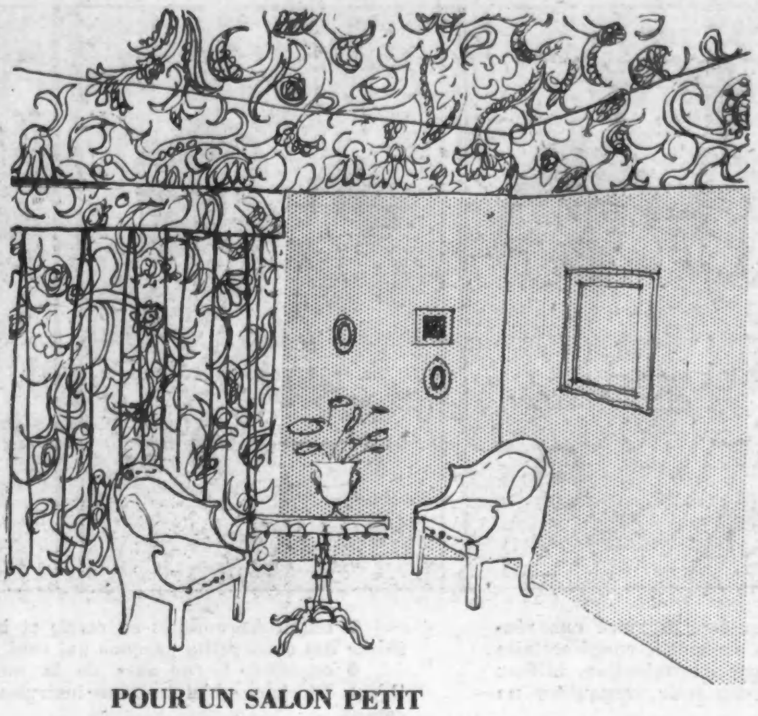
PAPIERS EMPLOYÉS :

N° 3). Grand cachemire. L[...] simple, 605 fr. (vendu en roule[...] bles). Tissu assorti, 635 fr. le [...] 0 m. 70.

N° 4). Cachemire rose ou ble[...] leau simple, 644 fr. (vendu en [...] doubles). Tissu assorti, 735 fr. e[...] (*Besson.*)

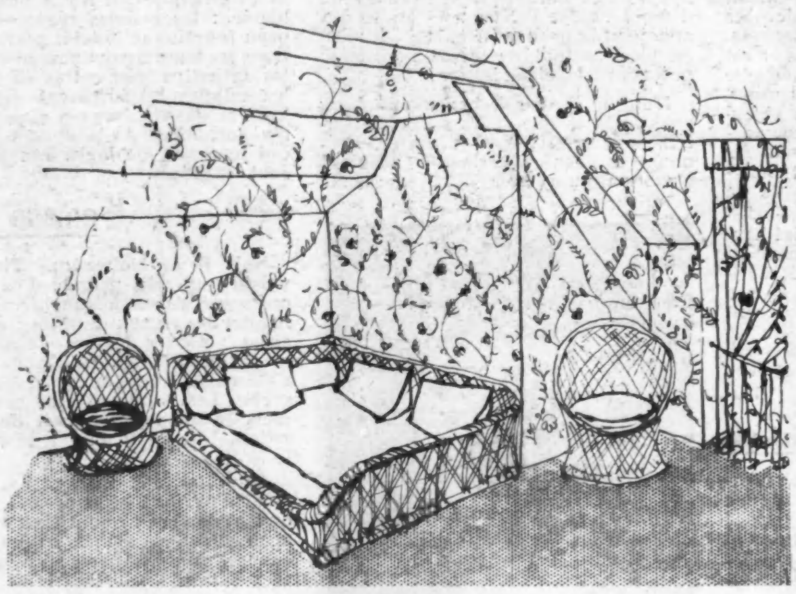
Un décor de même genre [...] composé avec du papier de style [...] ou Louis XVI ou un papier [...] adapté.

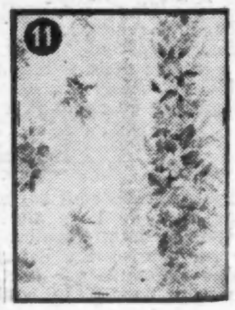




POUR UN SALON PETIT

Des dessins cachemire ou du papier de style.





POUR UNE CHAMBRE MANSARDEE

Des impressions Louis XV.

CRÉATIONS NOUVELLES
MERCEY
TAILLEUR-COUTURIER
PEAU et CUIR
HABILLE L'HOMME ET LA FEMME
en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES
50, AV. VICTOR-HUGO - KLÉ. 70-18

COUPE JEUNE
Coloris mode : mandarine, melon, pernod, turquoise
P'TIT PIERRE
Jupes, pantalons, shorts, imperméables
Stands dans les grands magasins du Printemps et du Louvre
EMZE - 9, rue d'Aboukir, PARIS (2e)
Tél. : LOU. 40-39

PAPIER EMPLOYÉ :

5). Rondeau (papier de Suzanne ...). Le rouleau, 900 fr. (vendu en ...x doubles). Chinz glacé assorti, ...fr. le mètre en 130 (*Nobilis*, 29, rue ...arte).

...papier est à rayures, veiller à ce ...s rayures soient raccordées au ... à la manière d'une enveloppe ...

● LIVING-ROOM

...ng-room de maison de campagne ...e plafond est à caissons et les murs ...en blanc craie, un long bahut s'ap-

Pour un living-room des ramages modernes

...contre un panneau décoratif à ... ramages de papier peint. Les ...s rideaux sont confectionnés dans ...oile imprimée semblable au papier. ...ièges sont recouverts de toile unie ...le ton dominant de l'impression.

PAPIER EMPLOYÉ :

N° 9). Les Iles d'Amérique, le rouleau, 960 fr. Chinz Glacé assorti, 3.450 fr. en 130. (*Nobilis.*).

● CHAMBRE AVEC ALCOVE

L'alcôve est entièrement tapissée, y compris le plafond, d'un papier peint à larges rayures fleuries sur fond pastel et blanc. Les doubles rideaux des deux fenêtres en chinz glacé assorti au papier tapissant l'alcôve. Le reste de la pièce est peint ou tapissé dans le ton pastel des rayures (ou des rubans, s'il s'agit d'un papier à rubans). Les moulures blanches sont soulignées d'une bande de papier fleurie découpée dans le papier peint.

PAPIERS EMPLOYÉS :

N° 6). Carnet de Bal, le rouleau 990 fr. Chinz glacé en 130, 3.000 fr. (Suzanne Fontan, chez *Nobilis*, 29, rue Bonaparte).

N° 7). Boîte à Musique, le rouleau 900 francs. Chinz glacé en 130, 3.000 fr. (Suzanne Fontan, chez *Nobilis*).

N° 8). Le Berger et la Bergère, le rouleau, 750 fr. Chinz, 3.000 fr. environ (impression très nouvelle, le chinz sera en vente à la fin du mois seulement, chez *Nobilis.*)

● CHAMBRE MANSARDEE

Toute la pièce est tapissée d'un papier peint à impressions Louis XV ou Louis XVI très fines, les doubles rideaux sont confectionnés dans de la cretonne assortie, le petit lit de rotin est recouvert de toile unie dans le ton dominant de l'impression du papier.

PAPIERS EMPLOYÉS :

N° 10). Petite faïence Louis XV, le rouleau, 605 fr. (livré en rouleaux doubles. Tissu assorti, 635 fr. le mètre, en 0 m. 70. (*Besson Tissus.*)

N° 11). Rayures romantiques, le rouleau, 721 fr. Tissu assorti, 735 fr., en 0 m. 70. (*Besson-Tissus.*)

Voici Madame votre
ROBE CHEMISIER
Elle est en ZÉPHIR, entièrement juponnée.
PRATIQUE
LÉGÈRE
FACILE
A ENTRETENIR
8.900 F
Pour les lectrices de L'EXPRESS
Magali 91, Rue la Boëtie PARIS 8e

Les brimades inutiles

Il y aurait tout un petit traité à écrire sur l'art des brimades inutiles. L'homme est spontanément extrémiste et sagesse, juste mesure, sont rarement son fait ! Un tel qui adorait le café, pour qui la demi-heure euphorique qu'il lui procurait était vraiment le plaisir de la journée, décide du jour au lendemain parce que le sommeil le boude, que son chef de bureau l'exaspère, que ses nerfs n'en peuvent plus, de consentir au plus définitif et au plus radical des sacrifices : plus de café !

Et comme le fumeur repenti, l'homme souriant et affable qu'il était devient irascible et irritable, il fait de sa maison un enfer, de son bureau un bagne.

« Il est aussi coupable de refuser la joie que de refuser l'effort » écrivit André Gide...

Et notre buveur de café devrait bien méditer cette petite phrase. La sagesse est toujours faite de mesure et notre époque est assez lourde de sacrifices nécessaires pour ne pas lui ajouter le post-scriptum des sacrifices inutiles.

C'est la caféine, comme chacun le sait, qui exerce son effet actif sur le système nerveux. Débarrassé de cette caféine, le café devient une boisson apaisante.

Le nescafé décaféiné présente des caractéristiques rassurantes — 50 tasses, tel serait la performance qu'il faudrait accomplir pour absorber l'équivalent de caféine contenu dans une seule tasse de café ordinaire. Lui seul permet donc de concilier sagesse et gourmandise, de ne pas sacrifier cette heure de détente indispensable qui suit le repas (qui est aussi, ne l'oublions pas, une heure de récupération nerveuse) d'éviter enfin le complexe « café » qui fait que le convive le plus souriant se renfrogne à l'heure où l'on passe au salon.

Il y a toute une psychologie de l'heure du café. C'est elle qui crée l'ambiance de détente favorable à toutes les conversations, elle qui commande cette euphorie des « après repas », celle qui donne à la vieille fine, toute sa saveur, à la cigarette tout son parfum.

Hôtesse oblige ! Sur le plateau, à côté des tasses de porcelaine transparentes dans lesquelles le café prend toute sa saveur, votre verseuse d'argent va assurer votre triomphe, car vous avez eu la délicate attention de préparer en quelques instants votre nescafé décaféiné. Au refus résigné que vous oppose votre convive ignorant, vous avez le droit d'insister, d'expliquer, de persuader. Le gourmet qui sommeille au fond de tout homme raisonnable vous en saura gré !

Faites que l'heure du café appréhendée par les gourmets nerveux soit désormais pour eux une heure d'euphorie sans remords et sans regrets... nescafé décaféiné n'est-il pas le moyen facile de l'obtenir ?

Communiqué.

A eux de jouer

Vous avez peut-être organisé une réunion d'enfants pendant le congé scolaire de cette fin de semaine. Si vous êtes en panne d'imagination, utilisez cette bande dessinée mais muette, pour les faire tenir tranquilles un moment.

● réunir les enfants en cercle et broder un bon moment sur le thème des deux petits garçons qui vont à l'école en chariot.

● organiser le concours de la meilleure histoire sur le même thème. Et chaque histoire vous instruira sur la personnalité de chaque enfant.

MÉDECINE

Une réussite médicale

● Brûlé profondément sur les trois quarts de son corps, Arribet sort guéri de l'hôpital après neuf mois de traitement.

Le jeudi 16 avril, les médecins de l'équipe des « brûlés » de l'hôpital Saint-Luc, à Lyon, présentait aux membres de la Société de Chirurgie les photographies en couleurs d'un jeune garçon brûlé à 75 % de la surface de son corps avec 40 % de brûlures profondes. Ces chiffres sont normalement considérés comme dépassant la limite mortelle.

Le jeune garçon est aujourd'hui guéri. Huit jours après la communication sur son cas, il quittait l'hôpital Saint-Luc entouré de ses deux frères qui ont contribué à le sauver en donnant leur peau pour lui. Il s'appelle Arribet. Il est Nord-Africain. Il a dix-neuf ans. Il est arrivé à Lyon le 31 juillet 1958 sur une civière, atrocement brûlé : un retour de flamme du four devant lequel il travaillait aux aciéries de Pompée près de Nancy, avait mis le feu à ses vêtements.

Nous avons bavardé avec lui. Il nous a montré ses jambes qui ne sont qu'une immense cicatrice et deviennent douloureuses. Mais il est sauvé.

Voici les étapes de ce remarquable exploit médical :

Le pays des hommes en blanc

Devant l'entrée de l'hôpital Saint-Luc, une sorte d'esplanade en terre rouge, cernée de blanc : c'est le terrain sur lequel se posent les hélicoptères qui amènent les grands brûlés.

A demi inconscient sous l'effet du choc et des calmants qui lui ont déjà été administrés, le blessé, enveloppé dans des linges stériles, est amené sur une civière au service Saint-Laurent. Il entre pour des semaines, souvent pour des mois, dans le monde du silence, de l'asepsie, de l'horreur, de la souffrance, du déchirement et des miracles. C'est le service des grands brûlés, dans lequel personne n'a le droit de pénétrer, sinon ces silhouettes entièrement vêtues, bottées et casquées de blanc qu'on dirait venues d'un autre monde.

L'action en profondeur des brûlures sur l'organisme demeure en partie mystérieuse. Il se produit parfois des complications inexplicables dans l'état actuel des connaissances, qui anéantissent en quelques heures les efforts et les souffrances de plusieurs mois.

Une fois passé le cap des trois premiers jours (où le malade risque de succomber à l'urémie, si ses reins ne fonctionnent pas, ce qui est fréquent dans les brûlures graves), les microbes constituent une menace permanente. Le corps des grands brûlés n'est qu'une immense plaie dans laquelle prolifèrent des milliards de germes. Si on ne prend pas les plus rigoureuses précautions d'asepsie, non seulement les brûlés risquent de mourir de septicémie, mais ils peuvent contaminer les autres brûlés en voie de guérison et le personnel qui les soigne.

C'est pourquoi le service Saint-Laurent est dans un état d'isolement absolu. L'air qu'on y respire est stérilisé par des filtres spéciaux et par les rayons ultraviolets. Les visites sont interdites. Les parents des brûlés les voient à travers deux vitres, derrière lesquelles on roule leurs lits et leur parlent grâce à un rhodoïd.

Ecorché vif

Les grands brûlés sont baignés chaque jour dans de l'eau additionnée de substances désinfectantes. On les allonge sur une espèce de corbeille métallique actionnée par des poulies qu'on plonge dans l'eau comme on fait du panier dans une bassine de friture. On défait leurs pansements sous l'eau. Ils disparaitront dans les égouts avec l'eau du bain. On les refait avec des pommades spéciales et des tulles gras.

Pour soulager les souffrances des grands brûlés, ils sont anesthésiés aussi souvent que c'est nécessaire, mais il faut absolument leur donner ces bains : c'est la seule façon d'empêcher l'infection.

Il faut avoir vu les plaies d'un grand brûlé pour comprendre combien est grande la menace d'infection. Des chirurgiens se sont évanouis devant ce spectacle. Il est atroce au-delà des mots. On recule à en donner la description.

De cette pourriture, le premier objectif du traitement est de faire une plaie chirurgicale nette, c'est-à-dire unie et rouge.

A ce stade, le brûlé ressemble à un écorché. La chair est à vif. Elle saigne. Mais elle est saine. On pourra pratiquer sur elle les greffes de peau qui représentent la seule chance de sauver le brûlé.

Nous n'insisterons pas sur les soins médicaux et constants de toutes sortes (perfusions, remèdes, hygiène, alimentation) qu'il faut mettre en œuvre pour en arriver à ce stade.

Pour les greffes, deux solutions s'offrent (en laissant de côté les opérations plastiques qui posent des problèmes particuliers). On peut faire une *autogreffe* : la peau est prélevée sur l'individu lui-même grâce à un appareil spécial appelé dermatome, qui enlève exactement l'épaisseur voulue. La greffe prend toujours. L'organisme reconnaît sa propre substance et l'accepte. On peut faire une *homogreffe* : la peau est prélevée sur un donneur (généralement un membre de la famille). Dans ce cas, la greffe n'est que transitoire. Après un intervalle de 17 à 18 jours, l'organisme suscite des anticorps, substances de défense contre l'élément étranger qui attaquent la peau greffée. Mais sa mise en place a tout de même facilité le processus de cicatrisation.

L'une et l'autre de ces solutions ne sont valables que si les surfaces brûlées sont relativement réduites. Prenons le cas d'Arribet. Comment aurait-on pu greffer 75 % de chair à vif avec les 25 % de peau restée intacte ? Jamais des greffes étrangères n'auraient pu, non plus, favoriser la cicatrisation sur de telles surfaces.

(Serge Wisten.)
ARRIBET, DIX-NEUF ANS
Au-delà de la limite mortelle

Arribet a été sauvé par la mise en œuvre d'une originale et délicate méthode de greffe dite : la méthode de Jackson (du nom du spécialiste de Birmingham qui en fut l'inventeur).

Comme les momies

La technique consiste à faire alterner sur le corps du brûlé de fines bandelettes de peau, l'une provenant de son propre épiderme, l'autre prélevée sur un donneur. Le torse et les jambes d'Arribet furent, au cours de deux opérations successives, littéralement enveloppés dans ces bandes transparentes. L'opération est longue et délicate. Elle dure plusieurs heures et nécessite la collaboration de trois ou quatre opérateurs expérimentés.

Quand le brûlé est plié dans ces bandelettes de peau vivante, comme les momies de l'Ancienne Egypte, que va-t-il se passer ? Pour les bandes de sa propre peau, il n'y a pas de problème : les cellules régénèrent et la peau fonctionne bientôt normalement. Dans les bandes voisines, au contraire, les anticorps sont entrés en action et les cellules disparaissent peu à peu. Tout se passe comme si elles n'étaient que locataires de la couche de peau qui leur sert de logis. Les locataires sont expulsés.

20.000 par an

Mais il se trouve que l'immeuble voisin est très peuplé. Les cellules ont peu d'espace à franchir pour aller habiter les locaux désertés : elles émigrent vers les bandes de peau voisines. Et bientôt il n'y a plus de différences entre autogreffe et homogreffe. Les bandelettes se confondent dans le même processus de cicatrisation. Une peau unique se reforme : le brûlé est sauvé.

Dans les cas très graves comme celui d'Arribet, cela ne veut pas dire qu'il redevient ce qu'il était avant son accident. Les jambes d'Arribet sont encore raidies par cette paralysie mystérieuse que laissent les brûlures et qui nécessite une longue rééducation : il marche comme un automate en soulevant très haut ses pieds.

Chez des brûlés moins atteints, les brûlures laissent d'immenses cicatrices, mais apparemment aucune tare organique.

Il y a en France en moyenne 20.000 brûlés par an, parmi lesquels beaucoup d'enfants, par des accidents ou des imprudences souvent évitables. Il faut que le public sache ce que sont leur souffrance et le dévouement de ceux qui les soignent et qui ne s'habituent jamais à tant d'horreur.

Il faut savoir aussi que chaque guérison revient à plusieurs millions de francs. A Saint-Luc, le service Saint-Laurent accuse un énorme déficit annuel. C'est un hôpital privé, subventionné par les industriels lyonnais. Il existe également à Lyon un autre centre, à « Grange-Blanche », dépendant de l'Administration des Hospices civils. C'est entre ces deux services que sont répartis tous les malades les plus gravement atteints de France. Les autres sont soignés dans les hôpitaux de leur ville, il y a un service de brûlés dans presque toutes les grandes villes.

OLD ENGLAND
12, boulevard des Capucines - Paris
DAMES
Blazers 15.000 Fr.
Jupes 8.500 Fr.
d.

LES DEUX BAVARDES

LUNDI, 11 HEURES. Le téléphone sonne :

— Allô ! c'est toi ? C'est moi ! Ça va ?

— Comme ci, comme ça...

— Mais que t'arrive-t-il ?

— Je suis morte. Depuis 8 heures ce matin, je me débats au milieu des chemises de Georges et des torchons. J'en suis à ma deuxième lessiveuse, la couleur est encore dans la baignoire et, dans une demi-heure, je dois aller chercher les enfants à l'école et faire mon marché. Je n'en sortirai jamais !

— Eh bien ! je n'ai pas de chance. Je t'appelais justement pour te proposer de venir bavarder un peu cet après-midi. J'ai des tas de choses à te raconter !

— Désolée, ma pauvre, c'est impossible, mais le lundi, c'est le jour de lessive. Comment peux-tu me proposer de bavarder un lundi ?

— Justement, c'est mon jour de repos... et de lessive. Mais écoute, je te fais une proposition. Amène ton linge lundi prochain, je te le laverai pendant ta visite.

— Mais tu es folle ! Je ne vais pas te faire faire mon travail. Tu as déjà assez de mal comme ça avec ta maisonnée.

— Ecoute, ne t'occupe de rien; c'est une surprise. Après tout, qu'est-ce que tu risques ?

— Rien, bien sûr. Ta proposition est bien tentante... J'accepte. A lundi !

— A lundi.

LE LUNDI SUIVANT, 15 HEURES

— Bonjour. Ça va ?

— Ça va. Mais, tu sais, je n'ai pas la conscience tranquille. Enfin, j'ai apporté l'objet de mes remords. Regarde-moi cette montagne décourageante...

— Ne t'inquiète pas, ce n'est rien du tout. Elle en a pour une heure.

— Tu ne vas tout de même pas faire laver MON linge par TA femme de ménage ?

— Mais non, ce que tu es bête, c'est de ma machine à laver que je voulais parler.

— Comment, tu as une machine ? Depuis quand ?

52 jours de repos

— Oh ! voilà déjà un bout de temps. Paul me l'a offerte pour notre anniversaire de mariage. Il m'avait donné le choix entre 8 jours en Italie et une machine à laver. Bien entendu, j'ai préféré la machine à laver en me disant que ce n'était pas 8 mais au moins 52 jours de repos que j'aurais ainsi dans mon année, et cela pendant dix ou quinze ans.

— Justement, nous parlions avec Georges hier soir de ce problème de lessive, parce que, avec le bébé qui va arriver dans trois mois, moi, j'y renonce. Georges est d'ailleurs à peu près décidé.

— Eh bien ! dans ce cas, qu'attendez-vous ?

— Ce n'est pas si facile que cela. Samedi dernier, l'après-midi — tu sais que Georges ne travaille pas le samedi — nous sommes allés dans un grand magasin avec la ferme intention d'en ressortir en ayant commandé notre machine, mais nous avons été incapables de choisir.

Pour un profane, leurs histoires de tambours, de pulsateurs, d'agitateurs, et de pompe automatique, c'est du chinois. Et si on va chez le concessionnaire d'une seule marque, il vous explique toujours que la sienne est la meilleure.

Une vraie Star

— Je suis bien d'accord, nous avons eu les mêmes difficultés. Mais, heureusement, un ingénieur de la maison où Paul travaille nous a donné des conseils.

— Et alors, tu es contente de la tienne ?

— Ravie.

— C'est une quoi ?

— Une vraie STAR...

— Non, je te demande la marque !

— Ne fais pas de plaisanteries idiotes, je te dis que c'est une STAR.

Si vous voulez mieux connaître la STAR, allez la voir à la Foire de Paris (terrasse R, stand 10.149) ou écrivez directement à : STAR, 71 bis, avenue Alsace-Lorraine à Brive (Corrèze). Vous recevrez par retour une documentation complète sur toutes ses possibilités.

C'est une des premières marques françaises.

— Montre-la-moi, j'aimerais me faire une opinion.

— Viens dans la cuisine.

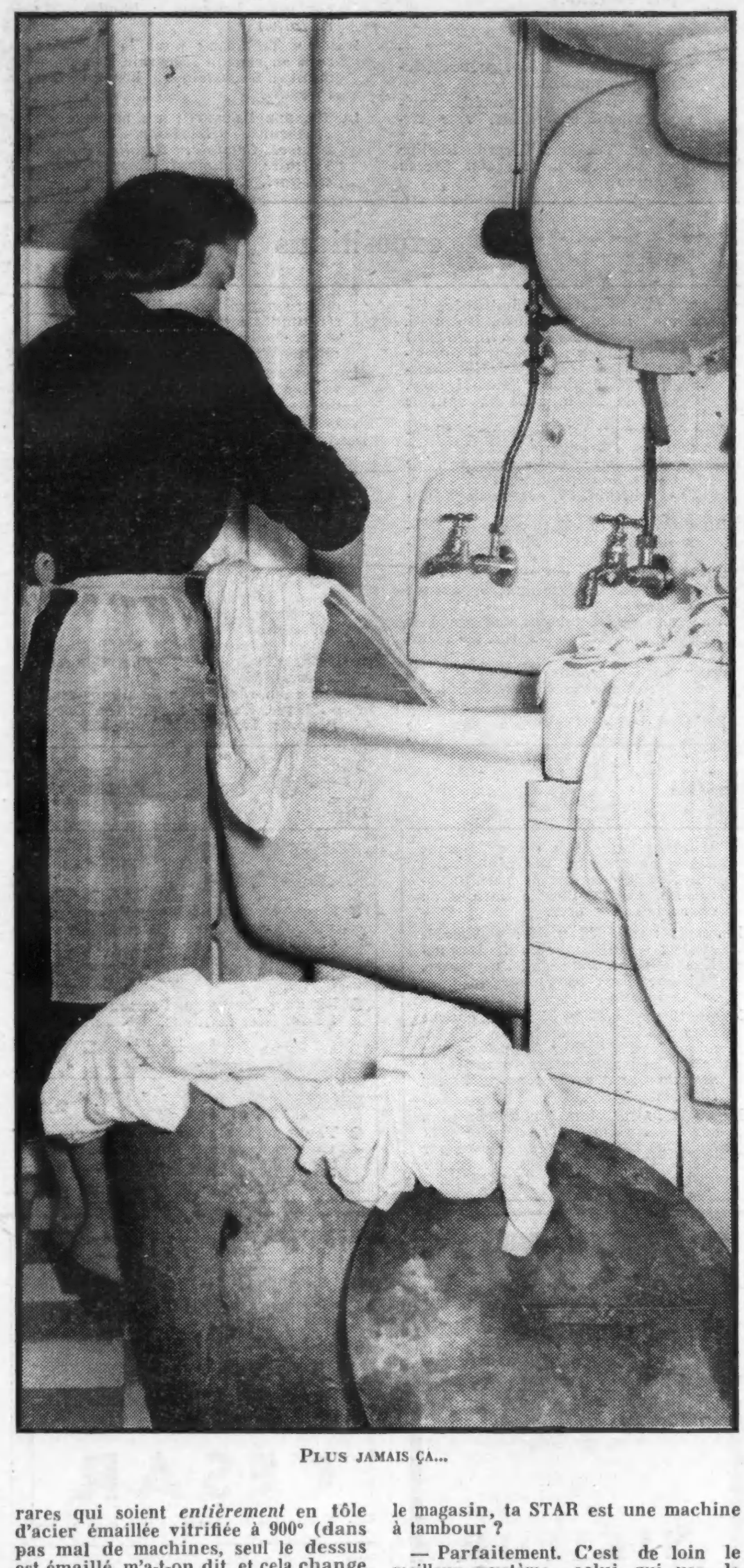
LUNDI, 15 H. 15, *Dans la cuisine*

— Où est-elle ?

— Eh bien là ! entre les deux placards. Elle est particulièrement facile à loger parce qu'elle a exactement les dimensions des blocs-cuisine standards.

— Elle est jolie, mais combien de temps restera-t-elle aussi blanche ?

— Toujours, ma vieille. C'est une des



PLUS JAMAIS ÇA...

rares qui soient *entièrement* en tôle d'acier émaillée vitrifiée à 900° (dans pas mal de machines, seul le dessus est émaillé, m'a-t-on dit, et cela change tout, comprends-tu ?). Si bien qu'elle ne peut ni jaunir ni se rayer. Avec les enfants qui entrent dans la cuisine et donnent des coups de pied partout, c'est essentiel. Je peux t'assurer en tout cas que, jusqu'à présent, elle leur a résisté.

— Combien peux-tu mettre de linge dedans ?

— 5 kilos, et même un peu plus. C'est beaucoup, tu sais. Par exemple, ce que tu m'as apporté, ça fait à peine ça. Si bien qu'en la faisant marcher une fois par semaine, je suis tranquille. En plus, une fois tous les quinze jours, je fais le gros linge. Mais ils ont aussi une machine plus petite qui ne fait que 3 kilos. Pour te donner une idée, une chemise d'homme pèse 300 grammes, un torchon, 100 grammes, une serviette «nid d'abeille» 100 grammes, un drap d'enfant 800 grammes, une taie d'oreiller 250 gr.; et n'oublie pas que l'on compte toujours le poids du linge sec. Mais évidemment, je ne charge pas ma machine balance en main; on a très vite « l'œil ».

Le meilleur système

— Si j'ai bien compris ce que le vendeur m'a expliqué l'autre jour dans le magasin, ta STAR est une machine à tambour ?

— Parfaitement. C'est de loin le meilleur système, celui qui use le moins le linge.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas un morceau de métal qui frotte le linge pour le décrasser, mais les différentes pièces de tissu qui sont brassées ensemble quand le tambour tourne. Pour te donner un exemple pratique : si tu laves à la main, tu uses beaucoup plus ton linge en utilisant un battoir ou une brosse qu'en frottant directement deux coins du tissu l'un contre l'autre. Et puis, ça a l'avantage en plus de ne pas casser les boutons.

— Et ça bout ?

— Bien sûr. Jamais je n'aurais acheté une machine qui ne bout pas, avec Paul qui me ramène des chemises dans un état...

— Mais tu n'a pas le gaz de ville, ici ?

— Et le butane ? Tu sais, elle s'adapte à tous les modes de chauffage, au gaz de ville, au butane, au propane, à l'électricité. On peut même, si on déménage, passer d'une sorte de gaz à l'autre.

— Et cela t'a coûté cher, pour la faire sceller ?

— Mais elle n'est pas scellée ! Où vas-tu chercher ça ?

— Mais j'avais compris que les machines à tambour (c'en est une, non?) doivent être scellées si on ne veut pas les retrouver au milieu du salon pendant l'essorage.

— Il y a quelque chose de vrai. Mais depuis deux ans, STAR a trouvé un système de stabilisateur qui l'empêche de bouger, sans qu'on ait besoin de la charger.

— Qu'est-ce que c'est, la « charger » ?

— Mettre, sous la machine, un bloc de fonte ou de béton de 80 à 150 kg. pour l'empêcher de se déplacer; c'est bien joli, mais ce n'est pas toujours très efficace; et si tu n'as pas de place dans ta cuisine et que tu désires ranger ta machine dans un placard, impossible de la transporter.

— Mais celle-ci, tu ne peux pas la bouger non plus ?

— Si, elle est montée sur roulettes.

— Elle n'est pas trop compliquée à faire marcher ? Tu sais, je ne suis pas une technicienne et je me demande si c'est vraiment intéressant d'avoir une machine s'il faut sans arrêt la surveiller et manipuler le linge.

— Penses-tu ! je ne l'aurais pas achetée dans ces conditions. Toutes les opérations se font dans la machine et tu ne touches pas à ton linge pendant toute la lessive.

Juste un bouton

— Elle est entièrement automatique ?

— J'ai juste un bouton à tourner pour mettre en marche et pour arrêter. C'est tout. Ce n'est pas sorcier. Et au fond je préfère ça parce que je peux régler moi-même le temps de lavage, de rinçage et d'essorage suivant le genre de tissu que je mets dedans. C'est important, tu sais !

— Ça use beaucoup d'eau ?

— Vingt-deux litres. Ce n'est rien et de toutes les façons, tu mets de l'eau froide. Il y a même une chose assez commode, grâce à la pompe de vidange, on peut récupérer l'eau de lessive. Moi, je le fais toujours pour nettoyer mes carrelages.

— Et combien de temps met-elle ?

Une heure en tout

— Ecoute, c'est à peine croyable : une heure en tout ! Généralement, je la mets en marche à l'heure du dîner, je ressors mon linge au dessert.

— Tu n'as pas peur qu'à la longue ça rouille ?

— Quoi ? la cuve ? Penses-tu, elle est en inoxydable. Le tambour aussi.

— En tout cas, on peut dire que tu es contente de ta machine : mais combien coûte cette petite merveille?

— Ils ont des modèles à partir de 99.000 francs. La mienne m'a coûté 111.770 francs. Ce n'est pas une des moins chères, mais avec tous les avantages qu'elle comporte, on s'y retrouve. D'ailleurs, tu peux la payer à crédit. Un an, et même dix-huit mois. J'ai calculé avec Paul qu'elle serait amortie en deux ans; si tu comptes les économies de blanchisseur et de femme de ménage, sans parler de mes petites économies personnelles de fatigue...

— J'ai l'impression que tu m'as convaincue, je vais me commander une STAR.

— Dépêche-toi. Le concessionnaire m'a dit l'autre jour qu'elle avait tellement de succès qu'ils sont obligés maintenant de demander un mois de délai pour la livraison.

— Ça vaut la peine d'attendre. Et puis, d'ici là, tu me feras bien ma lessive !

Ce reportage est présenté par les Etablissements STAR à Brive.

A voir, écouter, lire, savoir...

● siné-sélection

● cinéma

Le procès de Nuremberg : un film sans précédent composé de documents, d'archives inédits. Goering, Ribbentrop, tc., pendant leur procès. (*George-V.*)

Les Fraises sauvages, la Prison : deux films de Bergman également intéressants. (*Vendôme, Publicis, Ursulines.*)

Dies Irae - La Passion de Jeanne d'Arc : Dreyer et la magie du moyen-âge. Dreyer dirige Falconetti. Deux chefs-d'œuvre. (*Quartier-Latin, Val-de-Grâce.*)

Quand la Ville dort : le rififi chez les Américains, vu par John Huston. (*Studio Bertrand.*)

Hotel du Nord : Jouvet et Arletty sur le canal Saint-Martin. Carné poétique. (*Le Club.*)

Maigret tend un piège : Simenon bien servi. (*Hollywood.*)

Marie-Octobre : du suspens . Pour un samedi soir, à la rigueur. (*Marignan, Français.*)

Ma Tante : une joyeuse comédie américaine anticonformiste. *Les Reflets.*)

Fanfan la Tulipe : Gérard Philipe dans un western français. (*Actua Champo.*)

Mon Oncle : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Lecourbe.*)

Faibles femmes : beaucoup de goût, d'entrain, et trois jolies (jeunes) femmes. (*Régina, Gaumont, Bosquet, Delta, Montrouge, Murat.*)

Le Crime était presque parfait, Sueurs froides : deux suspenses signés Hitchcock (*Champs-Elysées, Celtic.*)

Helzapoppin : un burlesque délirant, à voir, à revoir, à rerevoir, etc. (*Studio Parnasse.*)

Les Grands Espaces : un somptueux western de William Wyler, amusant, délassant. (*Raimu.*)

Les Contes de la Lune vague après la pluie : ésotérique chef-d'œuvre du cinéma japonais. (*Studio de l'Etoile.*)

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité. (*Excelsior, Saint-Ambroise, Capitole, Reuilly-Palace, Voltaire, Gaumont, Roxy-Rochechouart*, etc.)

Drole de drame : un Carné-Prévert burlesque et charmant avec Louis Jouvet et Michel Simon. (*Agriculteurs.*)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Bonaparte, Plaza.*)

Les Tricheurs : surboums et Jaguar, Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (*Magic-Cinéma.*)

Le Beau Serge : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Avenue.*)

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Marivaux, Colisée.*)

Le Train sifflera trois fois : le meilleur western des dix dernières années, avec Gary Cooper. (*Monte-Carlo.*)

Les Rendez-vous du diable : dans les cratères des volcans « comme si vous y étiez ». (*Calypso.*)

Les Grandes Familles : les grands bourgeois tels qu'ils sont. Gabin remarquable. (*Lux, Saint-Martin, Magic-Charonne.*)

● concerts

Du 26 au 31 mai : le Théâtre des Nations présente la troupe de Mme Vijayanthimala, de Bombay, dans un spectacle de danses classiques et folkloriques qui suscitera sûrement un vif mouvement de curiosité. (*Sarah-Bernhardt.*)

Mercredi 27 mai, a 21 h. : Francis Poulenc a 60 ans. Pierre Bernac, Jean-Pierre Rampal et les chœurs de la R.T.F. prêteront leur concours afin de donner tout son éclat à ce concert anniversaire. (*Salle Gaveau.*)

FESTIVAL

Mardi 19 mai : ouverture du festival de Bordeaux avec un spectacle lyrique qui, après des changements de dernière heure, sera probablement « Iphigénie en Aulide », de Gluck. L'opéra de Pierre Capdevielle prévu précédemment serait reporté à l'année prochaine.

● expositions

Collections suisses : d'admirables Cézanne, Manet, Van Gogh, Bonnard, Modigliani. (*Musée du Petit Palais.*)

Art précolombien : grandeur d'une civilisation disparue. (*Galerie Charpentier*, 76, faubourg Saint-Honoré. Ouvert de 21 h. à 23 h., sauf le lundi.)

Art champenois : le gothique à l'honneur. (*A l'Orangerie.*)

Emile Bernard : un compagnon de Gauguin. Son époque de Pont-Aven. (*Durand-Ruel*, 37, avenue de Friedland.)

Dufy : l'égal de Matisse et de Bonnard. (*Bernheim*, 24, avenue Matignon.)

Dominguez : une œuvre injustement méconnue. (*Creuzevault*, 9, avenue Matignon.)

Altmann : de fougueuses constructions abstraites. (*A. G.*, 32, rue de l'Université.)

Arp : un des grands ancêtres vivants de l'art moderne. (*Denise René*, 124, rue La Boétie.)

Bissière : vue d'ensemble sur une œuvre parmi les meilleures de ces cinquante dernières années. (*Musée d'Art Moderne*, 11, avenue du Président-Wilson.)

Max Bucaille : les fascinantes merveilles de l'automatisme. (*Soleil dans la tête*, 10, rue de Vaugirard.)

Dominix : une « substance picturale » émouvante. A quelque chose à dire. Le dit bien. (*Lambert*, 14, rue St-Louis-en-l'Ile.)

Dubuffet : le magicien inégalé des matières insolites. (*Cordier*, 8, rue de Miromesnil.)

Marcel Duchamp : l'esprit le plus curieux du siècle, auquel Robert Lebel vient de consacrer un livre de grand luxe aux Editions Trianon. (*La Hune*, 170, boulevard Saint-Germain.)

Nikifor : du vrai « naïf ». Dans son genre, la révélation de l'année. (*Vierny*, 36, rue Jacob.)

Pelaez : un réaliste authentiquement poétique. C'est très rare. (*La Cour d'Ingres*, 17, quai Voltaire.)

● théâtre

L'Exception et la Règle : une parabole ironique et amère. (Voir la critique de Robert Kanters, p. 38.) (*Lutèce.*)

Tchin-Tchin : une bonne soirée (*Poche-Montparnasse.*)

Cyrano de Bergerac : (ballets de Roland Petit). La célèbre histoire de Rostand, mimée, dansée, mise en scène dans un grand spectacle. Un excellent divertissement. (*L'Alhambra.*)

La Descente d'Orphée : Tennessee Williams a savamment logé ses observations dans le vieux mythe d'Orphée. (*Athénée.*)

La Toile d'Araignée : pièce policière classique d'Agatha Christie. Rires et suspense... (*Théâtre de Paris.*)

Le Client du Matin : un jeune homme et la mort. Presque une tragédie, riche et prenante. (*L'Œuvre.*)

Tueur sans gages : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

Les Possédés : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent. (*Antoine.*)

La Vie Parisienne : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. (*Palais-Royal.*)

● télévision

Jeudi 7 mai, a 21 h. 30 : « L'envers du décor », l'actualité théâtrale commentée par Pierre Tchernia, Lise Elina, Paul-Louis Mignon et Max Favalelli.

Vendredi 8 mai, a 20 h. 35 : « Cinq colonnes à la une », magazine télévisé de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet. Principales « chroniques » : un reportage « sur les traces d'Anne Frank », une séquence sur Berlin, une autre sur la Mauritanie.

Samedi 9 mai, a 21 h. 35 : « Le bal des Petits Lits blancs », transmis en différé de la Foire de Paris avec Salvador Dali, Roland Petit, Zizi Jeanmaire, Gloria Lasso, Robert Manuel.

Dimanche 10 mai, a 20 h. 50 : « Le vrai procès de Jeanne d'Arc ». Stellio Lorenzi et Pierre Corval font le point sur le « cas » Jeanne d'Arc, au travers des dépositions des témoins et des propres déclarations de la Pucelle faites au cours de son procès.

Lundi 11 mai, a 20 h. 35 : « Avec le sourire », une émission de Jacqueline Joubert avec Juliette Greco, Philippe Clay, les Compagnons de la Chanson.

Mardi 12 mai, a 20 h. 35 : « La cruche cassée », de Heinrich von Kleist, adaptation d'Arthur Adamov. Cette farce du grand auteur romantique allemand se déroule dans un bourg flamand.

Mardi 12 mai, a 21 h. 30 : « Gros plan sur Albert Camus ». Le dernier prix Nobel de Littérature interviewé par Pierre Cardinal, exposera (entre autres) ses idées sur le théâtre.

● occasions

Je propose

- **Machine a remmailler Vitos complète**, avec bras Marvel, neuve. 45.000 francs. Ecrire pour rendez-vous Mme Berlacqua, Bastion 36, boulevard Ney, Paris (18e).
- **Beaux tableaux de Peterelle**, LIT. 32-74. Mme Mardrus.

Je cherche

- **Table de ferme ancienne bois clair** (merisier, chêne, noyer) longueur 2 m. 30 à 2 m. 50 environ, bon état. Tél. BAL. 70-93, de 17 à 19 h.

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, Gerda, Rosie Maurel Danièle Heymann, Marie-Louis Pittoors, Suzanne et Henriette.
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

Galerie LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
DOMINIK
4 mai au 1er juin

GALERIE CHARPENTIER
PARMI LES TRÉSORS D'ART PRÉCOLOMBIEN
20 siècles de bijoux d'or
exceptionnellement ouvert de 21 à 23 h. tous les soirs (sauf dimanche et lundi)

DENISE RENÉ
124, rue La Boétie
ARP
DESSINS - RELIEFS - TAPISSERIES

GALERIE DINA VIERNY
36, RUE JACOB
NIKIFOR
EXPOSITION DU 15 AVRIL AU 15 MAI

COUTAUD
GALERIE DAVID ET GARNIER
6, avenue Matignon, PARIS - Jusqu'au 23 mai

CLAUDE AUBRY - 29, rue de Seine (6e)
D'INGRES A TH. ROUSSEAU
« ASPECTS DE LA PEINTURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE »
MAI-JUIN

BERRI-LARDY, 4, rue des Beaux-Arts
ARDITI
Jusqu'au 27 mai

Galerie Claude Bernard
5, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e)
CÉSAR
Vernissage le 12 mai de 21 h. à 23 h.

Jacques MASSOL
BUSSE
12, rue La Boétie

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (VIIIe)
SINGIER
PEINTURES ET TAPISSERIES

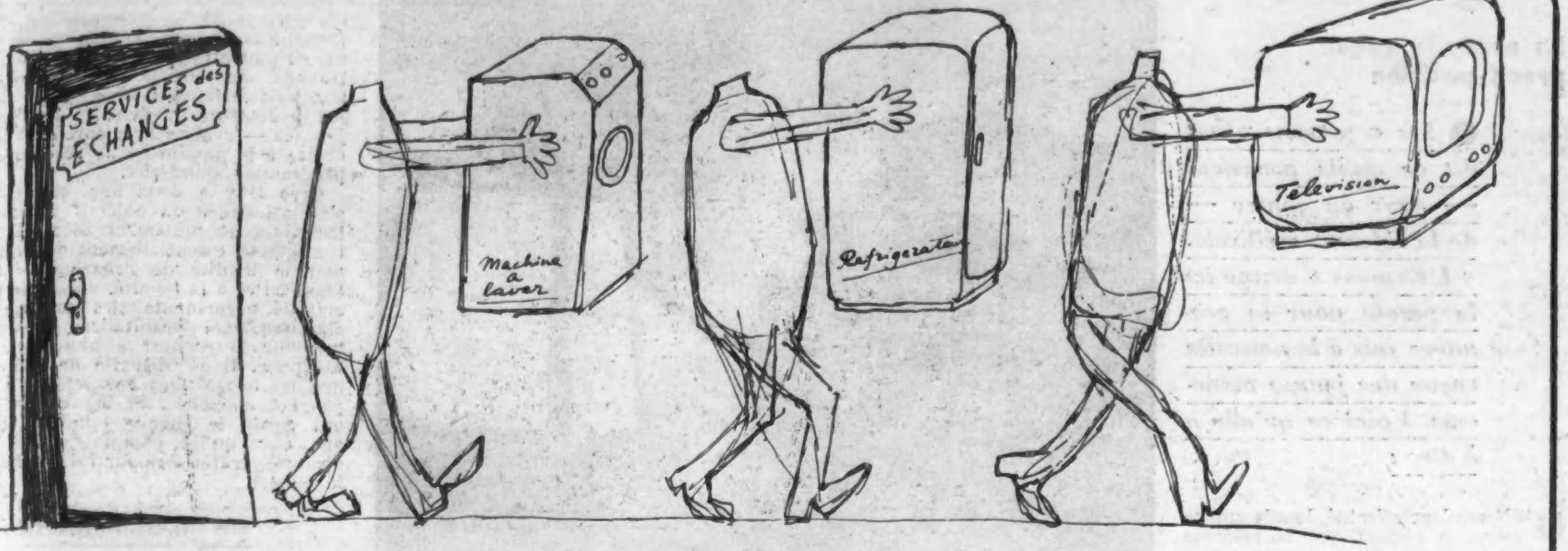
GALERIE DU DRAGON
19, rue du Dragon - LIT. 24-19
HULTBERG
Peintures récentes jusqu'au 14 mai

LA HUNE, 170, boulevard Saint-Germain
Exposition sur
MARCEL DUCHAMP
à l'occasion de la sortie de l'ouvrage de ROBERT LEBEL sur MARCEL DUCHAMP (Editions Trianon).

Galerie CHARPENTIER, 76, Fg-Saint-Honoré
TRESORS D'ART PRECOLOMBIEN
Au 1er étage : BRETAGNE, par Jean Oberlé

GALERIE MAEGHT
PIERRE TAL COAT
Œuvres récentes

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob, PARIS (6e) - LITtré 23-18
Exposition NIKIFOR, peintre primitif
Du 15 avril au 15 mai 1959.



... ou la progression du niveau de vie ?

(*Suite de la page 16.*)

geoisie, ils sont de par leur profession beaucoup mieux informés que la majorité des citoyens des conditions matérielles dans lesquelles vit encore une grande partie de la population.)

« Journaux sans opinion »

M. B..., *secrétaire de direction, 26 ans:*

« La liberté d'opinion n'est qu'un hochet... »

Mme M..., *femme de ménage, 36 ans :*

« Qu'est-ce que la liberté d'opinion pour le nombre incalculable de familles où l'on a tout juste de quoi manger ? »

Et Mme M... *ajoute, rejoignant ce que dit plus haut* M. F... :

« Je ne souhaite pas la disparition des journaux dont les opinions sont opposées aux miennes, mais je souhaite vivement la disparition des journaux qui n'ont aucune opinion et sont toujours d'accord avec le gouvernement quel qu'il soit. Ils endorment au lieu d'éclairer, c'est peut-être le but recherché, voilà à mon avis pourquoi ils sont dangereux. »

Et M. C..., *employé de bureau, 35 ans :*

« La démocratie théorique, qui suppose et repose sur la liberté d'opinion — d'une opinion librement et clairement informée — ne saurait être efficace en dehors de la base économique nécessaire à son plein exercice. »

Enfin, une réponse « hors catégorie », mais qui exprime un point de vue plusieurs fois exprimé :

M. E..., 49 *ans :*

« La liberté d'opinion n'a jamais existé... Son intérêt est secondaire, dans la mesure où l'éducation et l'information ne permettent pas de la rendre effective.

« Le rythme de progression du niveau de vie du plus grand nombre des citoyens ne constitue pas le critère de la démocratie. Jamais cette dernière n'a été plus mal assurée que sous la IVe République et cependant c'est sous la IVe ce rythme a été le plus élevé... »

Nous en terminerons avec cette question en publiant l'extrait un peu plus long de la réponse que nous envoie le directeur (40 ans) d'une très puissante affaire industrielle, issu de la bourgeoisie. Il écrit :

« Plutôt que de répondre à toutes vos questions, je serais tenté de vous dire des choses de ce genre : j'ai vécu assez longtemps aux Etats-Unis, j'en suis revenu persuadé que, malgré certaines apparences, il y a là-bas beaucoup plus de démocratie réelle qu'en France. Je peux vous donner quelques exemples :

« Autre chose : quoique les garçons d'ascenseur américains n'aient guère de chance de devenir multimillionnaires, la société demeure là-bas plus ouverte que chez nous. En France, la société est terriblement cloisonnée et livrée au népotisme. Il n'y a que deux façons d' « arriver » : ou avoir un papa, ou être passé par une école qui a le monopole de l'accession à certains postes.

« Sans doute, il s'agit là de choses assez différentes des fameuses « libertés individuelles », mais on trouve aux Etats-Unis, et aussi en U.R.S.S. d'après ce que nous pouvons en savoir, une volonté de re-

« Le système fiscal repose essentiellement, en Amérique, sur l'impôt sur le revenu, et très peu sur les taxes à la consommation.

« Les droits de succession sont beaucoup plus élevés qu'en France. J'ai été stupéfait quand j'ai vu que M. Pinay pensait à les alléger encore. Le droit à l'héritage m'apparaît comme le type même de l'institution antidémocratique.

nouveler les élites qui n'existe pas du tout en France. Et pour moi ce souci constitue un des principaux critères de démocratie. Bien qu'aux antipodes les uns des autres, les Russes et les Américains ont des préoccupations démocratiques. Les Français n'ont que des conversations sur la démocratie — et font des dicours.

« Ceux qui ont eu, comme moi, vingt ans en 1940 et qui ont assisté à l'effondrement militaire de la France, ne peuvent pas ne pas avoir pris conscience du rôle qu'a joué la bourgeoisie polytechnicienne. En ce qui me concerne, j'ai compris que ce pays ne pourrait se relever qu'en procédant à une aspiration massive de forces nouvelles, à un renouvellement des élites, infiniment plus important à mes yeux que la défense de certaines notions parfaitement valables mais, à mon sens, secondaires.

« En deux mots, il me paraît beaucoup plus grave de voir le gouvernement de Gaulle adopter une politique économique profondément réactionnaire que de voir saisir « L'Express » malgré toute la sympathie que j'ai pour votre journal. »

Le dépouillement de notre enquête continue.

VU, LU, SU

● L'ingénieur d'aviation Pierre Morel a décidé de faire voler sa 2 CV Citroën à l'aide d'une voilure tournante. La 2 CV offrira ainsi les avantages de l'hélicoptère. Sur route, les pales alignées ne déborderont pas sur les côtés. Un autre moteur doit assurer la propulsion aérienne. Il faudra 100 CV pour en enlever 2.

● Dans la revue soviétique « Sovietskaïa Rossia », une nouvelle qui réjouira fermiers, géologues et boy-scouts avides de lumière et d'énergie : la mise au point d'une station hydraulique de poche « Karmanaïa » pour ruisseau, rigole et grosse gouttière.

Taille : cigare Churchill.

Puissante : 2 watts.

Conditions idéales de fonctionnement : cours d'eau de 50 cm. de largeur et de 4 cm. de profondeur. Quand l'eau file à un mètre-seconde, « Karmanaïa » fournit 2 watts.

En plaçant plusieurs « Karmanaïa » à la queue leu leu, on peut obtenir 15 watts, de quoi alimenter une ferme. Une station de ce genre coûte 200 fois moins cher qu'une installation classique.

● Les pistes craquent sous le poids des avions. Le revêtement est capable de résister à la pression des pneus qui atteint parfois 10 kilos par centimètre carré, mais il lui est impossible de transmettre sa charge sans fléchir. Le béton est trop rigide par rapport au sol naturel.

Le système inventé par le spécialiste américain D. Williams consiste à augmenter la souplesse du revêtement en faisant reposer la piste d'envol sur une immense semelle composée de sacs en caoutchouc remplis d'eau.

● La revue américaine « Newsweek » publie les résultats d'une expérience faite par le docteur Pearce Bailey, du National Institute of Health de New York :

« Après avoir tourné le bouton, le poste radio s'alluma et se mit à bourdonner. Dans les secondes qui suivirent, le singe se tint manifestement sur ses gardes... Une minute plus tard, il fut secoué par une grande excitation, il fit des grimaces et claqua des dents, ses paupières battirent, la convulsion fut décisive, sa vie s'éteignit comme une ampoule ordinaire... »

La radiation électromagnétique d'un récepteur de radio ordinaire peut tuer un singe assis sur une chaise à 50 centimètres de distance. Le docteur estime que cette radiation détruit les molécules du cerveau qu'elle traverse de part en part comme la note juste émise par le diapason. Rappelons qu'un autre savant américain, le docteur John Heller, du « New England Institute for Medical Research » a démontré récemment que les ondes radio inférieures à 50 mégacycles s'en prenaient directement aux cellules vivantes.

Le docteur Bailey explique ainsi la cause de certaines mystérieuses catastrophes aériennes : le poste radio aurait attaqué le pilote en plein vol !

FABRIQUE
DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES
POUR MONTRES
*
J. CHATENOUD ET Cie
ANNECY (France)
Téléphone : 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76
*
Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

TETINES RITA
THE SELECT
BIBERONS
INCASSABLES
RITA DIAMANT
Les grandes marques
D'ARTICLES en CAOUTCHOUC
Toute une fabrication d'articles d'hygiène impeccables
TOUTES PHARMACIES

MÉDECINE

La nouvelle vague prend position

● ***Les « patrons » ont dit ce qu'ils pensaient — pour ou contre — de la réforme médicale. « L'Express » donne ici la parole pour la première fois à la nouvelle vague des jeunes médecins. Voici ce qu'elle a à dire :***

D'UN sondage effectué depuis quinze jours, il ressort que la réforme des études médicales et des structures hospitalières compterait 95 % d'adversaires chez les plus de quarante ans et 95 % de partisans chez les moins de quarante ans. Cette approximation, sans doute assez grossière, se trouve corroborée par les prises de position des organisations représentatives des divers échelons de la carrière médicale.

Les couches les plus jeunes de la profession, assistants et attachés des hôpitaux, internes et étudiants, que la réforme concerne en premier lieu puisqu'elle engage leur avenir sur des voies nouvelles, se sont montrées, contrairement à l'habitude, plus pondérées et plus soucieuses de documentation que leurs aînés et maîtres : leurs syndicats ont attendu d'être informés aussi complètement que possible des détails et des retouches faites au texte d'un règlement d'administration publique dont la rédaction n'est pas encore définitive, pour apporter leur pierre à un édifice dont ils avaient approuvé les principes quand les « patrons » gardaient le silence.

Tour à tour l'Association générale des étudiants en médecine de Paris, la Fédération nationale des internats des hôpitaux de facultés, la Fédération nationale des étudiants en médecine de France et l'Union nationale des étudiants viennent de se prononcer pour une mise en route rapide et progressive de la réforme, *« la seule qui depuis longtemps se soit attaquée aux structures de base et qui vise à adapter les études médicales aux exigences de la vie moderne »*.

Un constat de faillite

A réduire toutefois l'opposition entre adversaires et partisans de la réforme Debré à une querelle de générations, à un conflit entre les «patrons» arrivés au sommet de la hiérarchie et s'accrochant à leur situation morale et matérielle, à leur privilège de caste, à leur volonté de puissance ou à leur infaillibilité de pontifes, et les jeunes se lançant toujours plus nombreux dans la carrière avec des idées neuves, on risquerait de ne pas voir la gravité réelle des problèmes soulevés par un bouleversement des structures. L'image des œufs cassés pour faire l'omelette ne saurait être utilisée dans un domaine qui touche — ne l'oublions pas — à la santé d'un peuple.

« Une telle unanimité ne peut s'expliquer seulement par des raisons sordides, des préjugés ou l'immobilisme », a dit, parlant de l'hostilité de ses collègues au projet, le professeur Creyssel (1), au cours de la fameuse conférence de presse donnée à la « Domus Medica ». Mais les motifs invoqués, comme les arguments avancés, tantôt naïvement, tantôt de mauvaise foi, pour s'opposer à l'application d'une réforme dont on reconnaît d'autre part la nécessité, masquent des raisons plus profondes et plus inavouables.

Il faut comprendre que, pour eux, le projet Debré, c'est d'abord une sorte de constat de faillite : admettre que le système dans lequel ils ont fondé leur renom et dont ils sont devenus les maîtres n'est plus capable d'assurer l'avenir de la médecine française, c'est pratiquement reconnaître l'échec de leur propre mission, quand bien même ils auraient contribué individuellement à quelques progrès dans leurs spécialités.

« Ce ne sont pas nos structures hospitalières qui sont responsables du manque de vocations pour la recherche et pour l'enseignement, mais la carence des pouvoirs publics », s'est écrié le Dr Jonchères (2), à la « Domus Medica ». *« L'Etat est responsable de la ruine de notre recherche. Cela ne se rattrape pas par le biais d'une réforme. Il ne faut pas changer brutalement l'esprit médical français qui a fait ses preuves »*, a déclaré de son côté le professeur Piedelièvre (3).

Comme si le problème réel du défaut de ressources, de moyens, de crédits était indépendant du cadre artisanal dans lequel il se trouve posé !...

En fait les dirigeants médicaux ont été surpris par la précipitation avec laquelle le gouvernement a usé de ses pleins pouvoirs pour faire aboutir les travaux du comité interministériel auxquels certains d'entre eux — dont les professeurs Creyssel et de Vernejoul (4) — avaient pris part sans trop croire à la possibilité de réaliser son programme ambitieux.

Créé il y a deux ans, ce comité s'est attaché à un objectif purement technique et nullement idéologique : il s'agissait essentiellement de supprimer la dualité de l'enseignement à l'hôpital et à la faculté, d'assurer une activité permanente des principaux établissements hospitaliers, de promouvoir la recherche biologique et médicale. Il est difficile de soutenir que les organismes compétents n'ont pas été consultés. Si les « experts » ont gardé le silence pendant deux ans, c'est qu'ils comptaient sur les obstacles matériels pour faire échouer le projet.

Un plein-temps libéral

En fait, il est bien certain que l'application de la réforme devra suivre et non précéder les réalisations matérielles indispensables. Et c'est seulement dans ce sens que les représentants de la nouvelle vague médicale, auxquels il est temps de donner la parole, entendent soutenir le gouvernement pour la faire passer dans les faits, en accord avec ce qu'il peut y avoir de constructif dans les critiques de leurs maîtres.

— *Sans budget d'équipement correspondant, cette réforme ne serait qu'un leurre*, nous dit un radiologiste des hôpitaux de Paris de trente-neuf ans, chef adjoint d'un grand service. *On aurait mis la charrue avant les bœufs. Le plein-temps, sans personnel subalterne suffisant, sans moyens de travail, serait pour nous une pure perte de temps.*

« Les concours sur épreuves prévus pour le recrutement national des chefs de service, représentent une autre perte de temps en un bachotage inutile qui a toujours été une des plaies de la médecine française, les moins de quarante ans passant leur temps à les préparer, et les plus de quarante ans à les juger. Il vaudrait mieux les remplacer par un recrutement sur titres ou sur travaux scientifiques.

« D'autres critiques me semblent justifiées, concernant le choix des jurys par le pouvoir politique — nous préférerions les jurys tirés au sort — la formule des nominations nationales, les mesures transitoires — que nous aimerions plus libérales — les situations acquises — qu'il conviendrait de respecter — la marge de clientèle privée — qu'il n'y a pas de raison de limiter à un pourcentage fixe. »

Un interne des hôpitaux de Paris — vingt-neuf ans — nous donne les raisons de son accord total avec la motion du 9e congrès de sa fédération qui, à Toulouse, a récemment approuvé la plupart des réformes envisagées par le projet interministériel, avec quelques nuances sur les modalités des concours de recrutement :

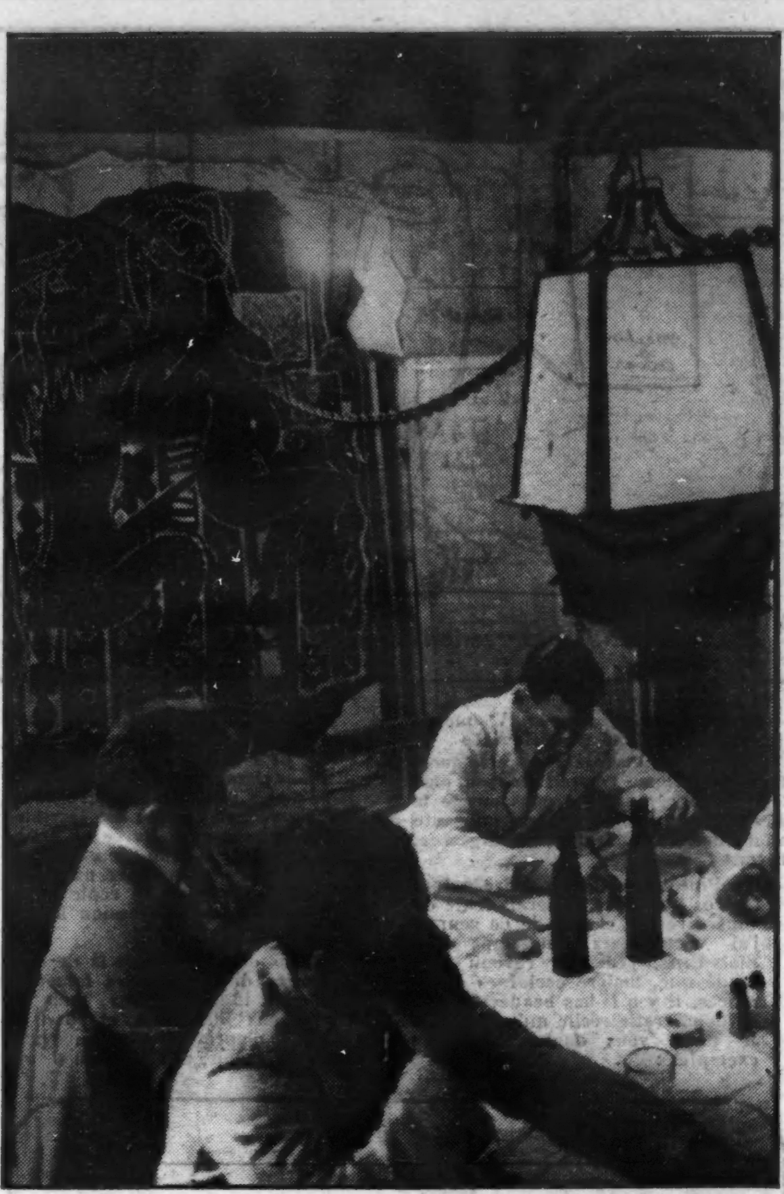
« Les avantages du projet valent, à mon avis, certains sacrifices. S'il est vrai que l'aménagement matériel et technique des hôpitaux constitue la condition « sine qua non » de la réalisation des principes énoncés, auxquels nous sommes particulièrement attachés, il est non moins certain que des services sont d'ores et déjà prêts à fonctionner à temps plein et à recevoir des étudiants.

« L'application de la réforme doit se faire progressivement à mesure que les crédits seront débloqués.

« Si, comme le demande notre fédération, la durée minimum d'exercice des fonctions de chef de service, maître de conférence, dans une même ville, est fixée à cinq ans, nombreux seront ceux qui s'attacheront à leur service pour peu que des crédits suffisants leur soient alloués pour organiser leur centre. Il n'y aura pas à craindre de « valse des mutations » et de désaffection de la province au profit de la capitale. Il existe déjà des exemples de facultés de province ayant une notoriété mondiale.

— Comment envisagez-vous l'application du système plein-temps ?

— *Je suis d'accord avec nos maîtres pour un plein-temps libéral, sans pointage, avec la possibilité de voir la clientèle de ville. Je pense que l'ancien système n'a pas démérité, mais qu'il a été débordé par le développement des techniques médicales et par*



(J.-Ph. Charbonnier - Réalités.)

LA SALLE DE GARDE DE BICÊTRE
« De simples officiers de santé »

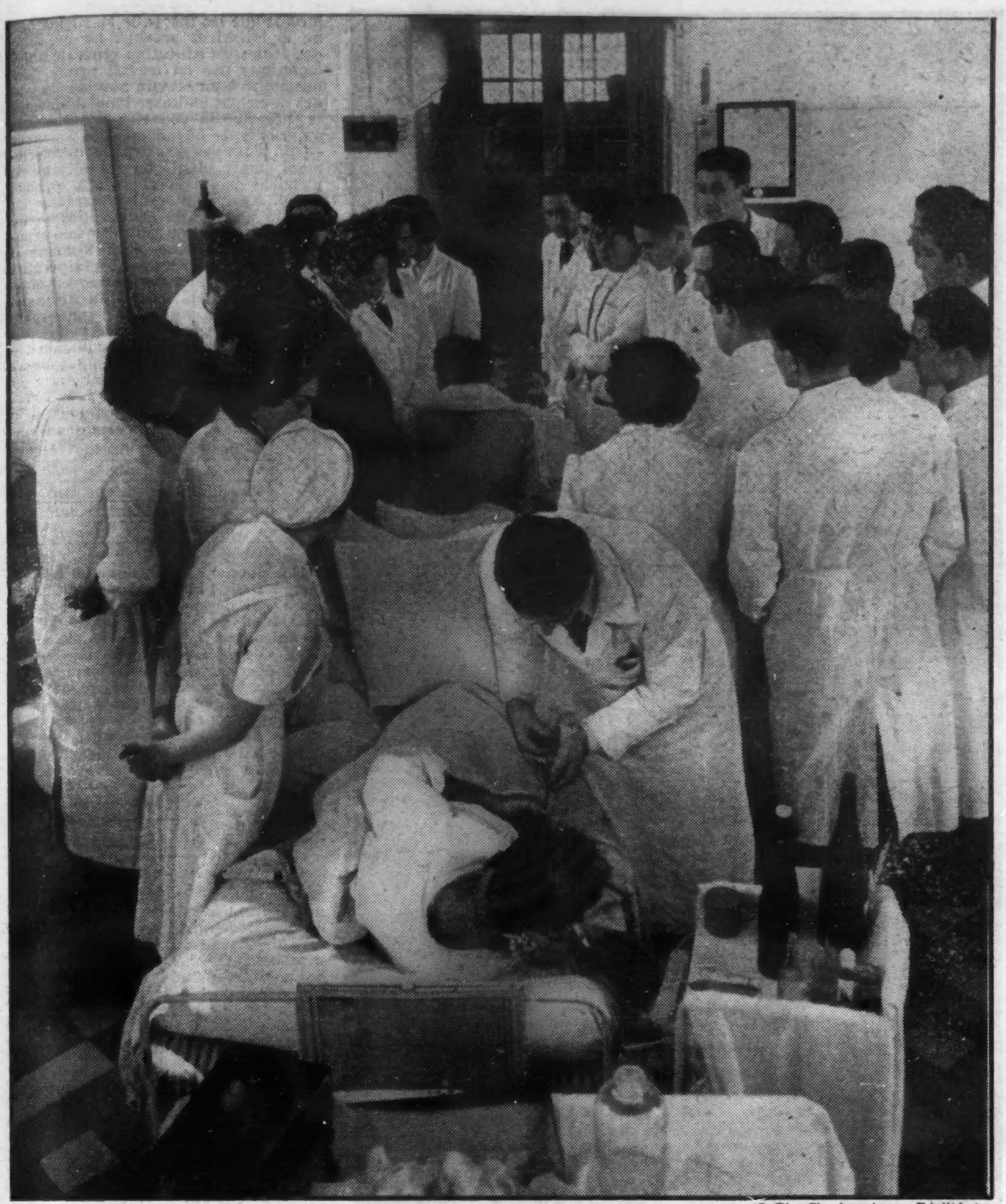
(1) Président du Syndicat national des praticiens hospitaliers.

(2) Président de la Confédération des syndicats médicaux.

(3) Ancien président du Conseil de l'Ordre.

(4) Président du Conseil national de l'Ordre.

LE
MEXIQUE
A PARIS
du 18 Avril au 23 Mai
EXPOSITION • VENTE
AU BON MARCHÉ
Vous pourrez déguster AU BON MARCHÉ une savoureuse et typique cuisine mexicaine préparée par les chefs du Restaurant MEXICO LINDO.
Tous les jours au Salon de Thé, les authentiques musiciens Mexicains "MARIACHIS GANDIMBAS"



(J.-Ph. Charbonnier - Réalités.)

LA VISITE A L'HOPITAL BROUSSAIS
« Autant aller en Angleterre sans la moindre notion d'anglais. »

le nombre des étudiants ; qu'il faut ménager des transitions avec le maximum de souplesse; qu'il est possible d'améliorer encore les modalités d'application de la réforme. »

Investir pour la santé

L'étudiant en médecine de Paris — vingt-cinq ans — externe des hôpitaux, dont nous avons enfin recueilli l'opinion, a voulu aller au-delà de la discussion en cours :

« La réforme des études médicales n'est qu'un problème parmi tous les problèmes de santé publique qui sont peut-être bien considérés mais jusqu'ici fort mal traités. Rendre ou protéger la santé c'est mettre une population à l'aise sur tous les plans : physique, psychologique, social, etc. Notre médecine n'est pas encore armée pour aller jusqu'au bout de la guérison, car il n'est qu'à moitié satisfaisant de soigner un malade pour le voir retomber ensuite dans un milieu malsain. Investir pour la santé d'un pays comme la France, c'est peut-être aussi important, sinon plus, que de trouver du pétrole au Sahara. Cela mérite au moins autant d'efforts. Ces efforts doivent porter non seulement sur la formation des médecins, mais aussi sur la structure de la médecine hospitalière et de la médecine extra-hospitalière. L'amélioration des études médicales n'est possible que si on refait les hôpitaux.

« Trois constatations me font adhérer au projet actuel, même avec les inévitables imperfections ou lacunes qu'il comporte :

« 1) Actuellement plus de la moitié des étudiants en médecine font de mauvaises études. Suivant l'unique filière de la Faculté, sans passer par les concours hospitaliers, ils ne savent rien de la pratique médicale. Le doctorat jette sur le marché de simples officiers de santé. L'avantage de la fusion hôpital-faculté, des études à l'hôpital, c'est de mettre tous les futurs médecins en contact avec les malades, non comme des observateurs passifs, incapables de rien apprendre, mais en leur confiant des fonctions de responsabilité.

« 2) Il ne servirait à rien de les mettre dans le bain dès la première année. Autant aller en Angleterre sans la moindre notion d'anglais. Le projet prévoit donc à mon avis justement de consacrer les deux premières années de médecine à l'acquisition de notions fondamentales hors de la pratique hospitalière, mais de rendre obligatoire la présence à l'hôpital, à partir de la troisième année, présence indispensable au fonctionnement du service.

« L'externat proprement dit représenterait alors une sélection de candidats à l'internat. Les externes devraient avoir le droit de choisir leur service et recevoir non une indemnité mais un salaire correspondant à leur titre. Le concours d'une heure et demie pourrait être non pas supprimé, mais avantageusement remplacé par une succession d'épreuves à coefficients variables et respectant l'anonymat.

« 3) L'intérêt d'une promulgation rapide des textes en préparation est d'éviter le risque d'un renvoi aux calendes grecques. Ce sera une mise en route, un démarrage qui devra obliger peu à peu les pouvoirs publics à mettre au premier plan les problèmes de santé dont je parlais tout à l'heure, donc à ouvrir les crédits indispensables à leur solution.

« Le grand mérite de ce projet est de ne pouvoir être réalisé pleinement que dans le cadre d'un très grand effort financier. »

S'il est bon d'entendre l'avis des « experts naturels » que veulent être les « patrons » de la médecine, on voit que les principaux intéressés : les médecins et les « patrons » de demain, ont, également, une opinion précise sur une lutte dont dépend leur avenir.

THOMAS LENOIR.

U.R.S.S.
CROISIERES AERIENNES
CIRCUITS VARIES 6, 10, 12, 18 JOURS
Tout compris à partir de 157.000
ORGANISATION DE VOYAGES INDIVIDUELS AVEC VOTRE VOITURE EN U.R.S.S. ET EUROPE ORIENTALE
Cie Générale de Tourisme et Transport
2, square de l'Opéra (angle rue Boudreau)
PARIS (9e) - Tél. : RIC. 43-50

U. R. S. S.

Le troisième pari

● *Après les kolkhozes et l'industrie, M. Kroutchev a entrepris de révolutionner l'enseignement. C'est sans doute son initiative la plus importante. K. S. Karol étudie ici la loi qui va bouleverser la vie de 34 millions de jeunes Russes.*

LES trente millions d'écoliers et les quatre millions d'étudiants soviétiques ont enfin été fixés sur les obligations qui leur seront faites et les choix qui leur seront offerts dans les années à venir. Le 16 avril, le journal officiel de la République russe a publié un long texte de loi, divisé en quatre chapitres et cinquante-deux paragraphes, sur le fonctionnement de l'enseignement en U.R.S.S. à partir de l'année scolaire 1959-60. Depuis six mois, les jeunes Soviétiques attendaient ce document qui devait mettre un point final à la discussion ouverte par M. Nikita Kroutchev. En octobre dernier, en effet, le secrétaire du P.C. avait soumis le système d'éducation soviétique à une critique sévère, l'accusant de s'être *« détaché de la vie »* et de ne pas pouvoir jouer valablement son rôle dans la formation *« des cadres des constructeurs du communisme »*.

Un « débat national »

Pour remédier à cette situation, M. Kroutchev préconisait la participation directe des jeunes de quinze à seize ans à la vie productive. S'ils voulaient continuer leurs études, ils n'avaient qu'à le faire tout en travaillant. Il invoquait la phrase de Lénine : *« Pour concilier les besoins généralisés du travail avec la généralisation de l'enseignement, il serait probablement nécessaire d'instaurer pour tous le système de la participation obligatoire à la production. »* Les thèses de M. Kroutchev ont été soumises à un « vaste débat national » — au cours duquel, il est vrai, nous n'avons entendu que les voix de ses apologistes — puis elles ont été approuvées au mois de décembre 1958 par le Soviet suprême. Mais toutes ces résolutions n'indiquaient qu'une tendance générale, non un programme précis.

Les Soviétiques attendaient donc avec impatience les décisions concrètes qui entérineraient un bouleversement de cette envergure, dans un pays où le système d'éducation s'était cristallisé et avait fait ses preuves depuis des dizaines d'années.

La loi du 16 avril vient d'apporter la réponse à ces questions. En principe, elle ne s'applique qu'aux écoliers et aux étudiants de la République fédérale russe, mais étant donné que celle-ci s'étend de Léningrad à Vladivostok, qu'elle compte cent douze millions d'habitants et est depuis toujours une « république-pilote », on peut considérer que les autres républiques fé-

→

« BONNE NUIT ! »
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ

→

dérées adopteront des textes sensiblement analogues. La loi « russe » préfigure donc d'une façon définitive le système de l'enseignement de l'U.R.S.S. tout entière.

L'école du soir

En quoi consistera-t-il ? L'enseignement soviétique sera divisé en trois cycles. D'abord tous les enfants de sept à quinze-seize ans suivront les cours d'enseignement général dans une école de huit ans. Celle-ci sera strictement obligatoire et les parents qui n'y enverraient pas leurs enfants seraient passibles de poursuites. Les écoles de quatre classes qui existent toujours dans les campagnes seront maintenues, mais à partir de la cinquième les élèves devront se rendre dans l'école complète de la ville la plus proche. Un vaste réseau d'internat sera organisé pour les accueillir. L'Etat doit créer un fonds spécial pour assurer la nourriture, l'habillement et les fournitures scolaires des enfants dont les parents ne peuvent financer les études. Etant donné l'ampleur de cette tâche, son exécution commencera dès 1959, mais ne sera terminée qu'en 1963.

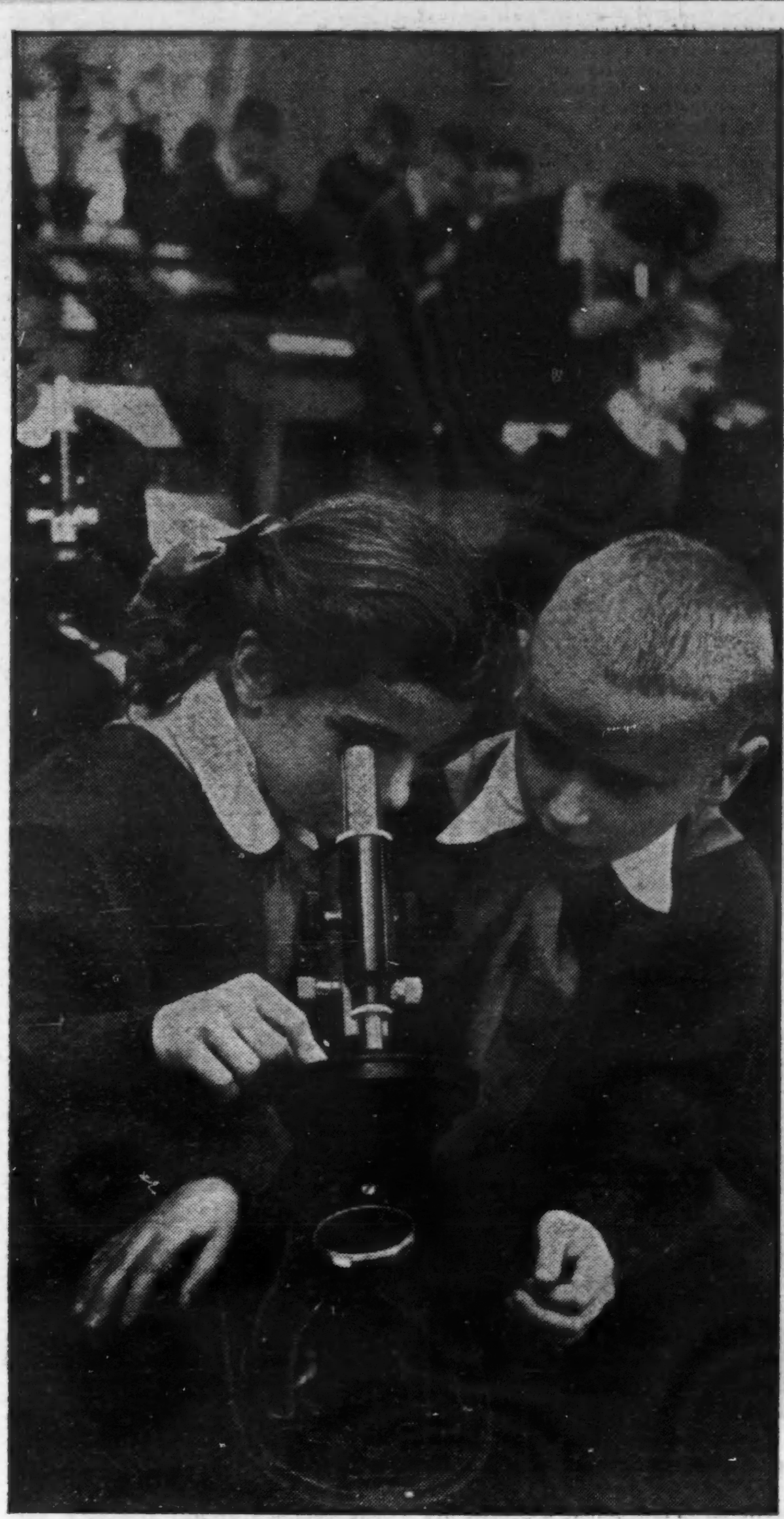
Après l'école de huit ans commencera le deuxième cycle d'enseignement, d'une durée de trois ans, au bout duquel les élèves recevront leur « attestation de maturité », comme on appelle en U.R.S.S. le baccalauréat. Il ne s'agira plus là d'une école comme celle de huit ans, mais d'une formule nouvelle comportant trois types d'enseignements différents.

Tout d'abord, des écoles du soir seront créées dans les usines et les grands kolkhozes et un vaste réseau d'enseignement par correspondance sera organisé dans les villes importantes. La plupart des jeunes entreront donc dès l'âge de quinze ans dans le circuit productif, mais ils auront à leur disposition, auprès des établissements où ils travaillent, des écoles pour continuer leurs études. Il n'existera aucune limite d'âge pour entrer dans ces écoles et les organisations du parti et des syndicats auront pour tâche d'encourager tous les travailleurs (même ceux qui avaient depuis longtemps abandonné les classes) à se remettre aux études. Des facilités leur seront accordées pour la période des examens et les responsables des usines devront veiller à ce que leurs conditions de travail ne soient pas trop surchargées.

Un examen professionnel

A côté de ces écoles du soir — fruit direct de l'idée kroutchévienne — existeront toutefois d'autres établissements scolaires. Ils s'appelleront « écoles d'éducation générale polytechnique liée au travail productif ». Là, les élèves continueront trois ans durant les études comme dans l'école de huit ans, à cette différence près qu'ils devront consacrer quelques heures par jour à l'apprentissage d'un métier dans une usine ou dans un kolkhoze proches. La loi stipule d'une façon formelle que les élèves de ces écoles ne doivent pas être assimilés aux travailleurs d'usine : « *Ils devront bénéficier de vacances scolaires normales, être libérés de toute obligation en période d'examen et leur travail productif ne devra en aucun cas les détacher de leurs devoirs scolaires* ». Il va de soi qu'aucune entreprise moderne ne voudra considérer comme un véritable employé quelqu'un qui cumule trois mois et demi de vacances et peut à tout moment invoquer ses devoirs scolaires pour ne pas prendre son poste devant une machine-outil. Pourtant le paragraphe 17 de la loi du 16 avril précise que ces stages professionnels ne doivent plus être considérés comme une simple formalité, car les élèves auront à passer des examens sur ce sujet. En effet : « *Les personnes ayant terminé les « écoles d'éducation générale polytechnique liée au travail productif » devront obtenir, en plus de l'attestation de maturité, un certificat d'aptitude dans la profession choisie.* »

La troisième voie ouverte aux adolescents de quinze ans est celle des écoles techniques de l'enseignement spécialisé qu'on appelle des « technicums ». Ce type d'écoles existe déjà en U.R.S.S., mais leur réseau sera sensiblement augmenté et leur programme modifié pour « les rattacher plus étroitement à la production ».



(Magnum.)

UNE ÉCOLE SOVIÉTIQUE DU PREMIER CYCLE
Une révolution en 52 paragraphes

Les littéraires à l'usine

Après ces trois types d'écoles du niveau du baccalauréat, la loi passe au dernier chapitre, celui de l'université. Ici, les lecteurs trouvent d'abord une grande surprise. La loi du 16 avril préconise exactement le contraire de ce que M. Kroutchev réclamait au mois d'octobre. Le premier ministre de l'U.R.S.S. affirmait : « *Les étudiants des deux premières années doivent continuer à travailler dans les usines tout en suivant des cours à l'Université et ce n'est qu'à l'approche des diplômes qu'ils pourront progressivement être dispensés de toute activité dans la production.* » La loi définitive stipule au contraire : « *Etant donné que les étudiants de la plupart des spécialisations doivent, dès l'entrée à l'Université, passer un cycle de travaux théoriques et une pratique de laboratoire extrêmement chargée, il faut qu'au cours des deux-trois premières années, ils puissent se consacrer uniquement à leurs études et être libérés de l'activité dans la production.* »

Ce n'est que plus tard, quand ils seront presque des spécialistes accomplis, que les étudiants soviétiques auront à préparer leurs diplômes en travaillant déjà dans leur spécialité. Autrement dit, la réforme du régime universitaire ne tend qu'à accélérer l'entrée des spécialistes dans la production et à substituer aux stages existant actuellement le travail continu avant le diplôme.

Ici, toutefois, une réserve s'impose : par sa formulation, qui insiste sur les travaux de laboratoire, le paragraphe ci-dessus semble s'appliquer uniquement aux étudiants des disciplines techniques. Même si les facultés ne sont pas nommées dans le texte, il est évident que les étudiants en philosophie ou en lettres n'entrent pas dans la catégorie de ceux qui connaissent « un cycle de travaux théoriques et la pratique des laboratoires extrêmement chargée ».

Etant donné qu'un décret sur l'admissibilité dans les écoles supérieures, publié le 4 avril, a fait déjà une nette discrimination entre les étudiants ès sciences et ceux des disciplines littéraires, on peut penser que ce seront surtout les « littéraires » qui devront concilier le travail du jour en usine avec les études dans les nouvelles facultés du soir.

Les bouleversements apportés par la nouvelle loi sont peut-être moins grands que les thèses de M. Kroutchev ne le laissaient prévoir. La création des écoles « d'éducation générale polytechnique liée au travail productif » permettra à un certain nombre de jeunes de ne pas endosser immédiatement le « bleu » de l'ouvrier d'usine. Les opposants de l'Académie des Sciences — qui n'ont pas pu s'exprimer ouvertement mais dont on savait qu'ils n'étaient pas favorables aux projets de M. Kroutchev — ont arraché un certain nombre de concessions — ne serait-ce que pour garantir une transition harmonieuse d'un système à l'autre et pour préserver les impératifs de l'enseignement scientifique. Mais pour l'essentiel, la loi du 16 avril confirme qu'à partir de l'année prochaine la base de l'éducation soviétique reposera sur deux principes :

1) Dès l'âge de quinze-seize ans, la plupart des jeunes devront participer à la vie productive ; 2) les portes des facultés du soir et des universités par correspondance seront largement ouvertes à tous ceux qui, tout en travaillant, voudraient se spécialiser et obtenir une instruction supérieure.

Que donnera en pratique un tel système ? Dans l'idéal, si tout marche au mieux, il devra aboutir à une généralisation de l'enseignement. Si les organisations syndicales et celles du parti se font le devoir de pousser les travailleurs, quel que soit leur âge, à étudier, une immense masse de gens s'ajoutera à tous les jeunes qui continueront à apprendre à la fois un métier et les sciences. Chaque ouvrier aura ainsi sa chance d'acquérir une formation supérieure.

Les plus « sûrs » ou les plus doués ?

Mais le nouveau système comporte un danger inhérent dans la mesure où les dirigeants politiques de tous les échelons, depuis l'usine jusqu'au comité départemental, auront leur mot à dire dans la sélection des candidats qui accéderont aux « écoles d'éducation générale polytechnique liée à la production », puis à l'Université. Ces hommes ont-ils suffisamment évolué depuis la fin de l'époque stalinienne pour faire preuve d'une véritable largeur d'esprit et pour favoriser non les étudiants politiquement les plus « sûrs », mais ceux qui se montreront les plus doués ?

Sauront-ils encourager vraiment tous les jeunes qui prendront le chemin de l'usine à poursuivre leurs études le soir ? Réussiront-ils à recruter beaucoup de travailleurs plus âgés pour les nouvelles écoles du soir et par correspondance ?

Toute la question est là. Si les organisations syndicales et celles du parti ne font pas correctement leur travail, la base du recrutement universitaire risque de se rétrécir au lieu de s'élargir, comme le prévoient les optimistes.

Pour le moment, une chose est claire : Nikita Kroutchev a engagé sur l'enseignement un gigantesque pari, le plus important peut-être de tous ceux qui ont marqué son « règne ». Contrairement aux réformes du régime kolkhozien ou de la structure de l'industrie, celle de l'enseignement touche pratiquement toutes les familles soviétiques et pas seulement des catégories sociales isolées. Elle sera aussi plus difficile à réviser que celles qui ont lieu dans les autres secteurs. M. Kroutchev pourra rétablir du jour au lendemain, si bon lui semble, les livraisons obligatoires à la campagne. Il ne pourra pas en faire autant avec l'enseignement et bouleverser au cours d'une année scolaire le régime instauré par la loi du 16 avril. Les dés sont donc jetés et il ne reste qu'à attendre les résultats.

K.S. KAROL.

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHETIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17e)
TUYAUX - JOINTS
PIÈCES MOULÉES
ARTICLES
DE PROTECTION

Martial le cadeau idéal !..
Le POUSSINET, modèle de poche
à TRANSISTORS
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 800 gr. PO - GO
Prise pour casque ou HP supplémentaire.
Six teintes au choix. Sacoche cuir.
Prix : 37.950 fr. + t. l.
Autres portatifs à lampes ou transistors dont le POSTE SANS CHANGEMENT DE PILE. Commutation sur antenne auto. Postes coloniaux à gammes O.C. Electrophones à transistors (durée de la pile-ampli 200 h.) ou à lampes.
Démonstration chez tous nos Agents
Documentation sur demande
Construct. C.E.R.T., 34, rue des Bourdonnais
PARIS-1er LOU. 56-47
FOIRE DE PARIS - Stand n° 5361

PRIX

Lawrence Durrell, de passage à Paris, vient d'obtenir le Prix du Meilleur Roman Etranger. François Erval analyse l'œuvre du romancier anglais.

Balthazar

par Lawrence Durrell. 295 pages. 990 francs (Corréa).

EN commentant récemment une de ces nombreuses tables rondes entre écrivains, qui se multiplient, Roland Barthes a souligné avec vigueur cette évidence que le rôle du romancier est d'écrire et non pas d'expliquer ce qu'il écrit. C'est vrai, mais de toute éternité les écrivains ont senti le besoin de s'expliquer, besoin que les moyens de diffusion modernes n'ont peut-être pas augmenté, mais rendu plus immédiatement perceptible. Plus un écrivain innove, plus il craint d'être mal compris et plus ses déclarations seront fréquentes et peut-être même provocantes.

C'est exactement dans cette situation que se trouve Lawrence Durrell qui vient d'obtenir le prix du meilleur roman étranger. Son premier roman, « Justine », a provoqué, en France aussi bien qu'en Allemagne, aux Etats-Unis comme en Angleterre, une surprise mêlée — le mot n'est pas trop fort — d'émerveillement.

Il y raconte l'histoire de Justine, la belle nymphomane, entourée de Nessim, son mari, richissime commerçant copte, Cléa la lesbienne, de diplomates, d'agents secrets, de pédérastes. Tout cela pour examiner les métamorphoses de l'amour.

Les quinze années de vaches assez maigres que la littérature mondiale connait depuis la fin de la guerre nous rendent attentifs à toute tentative originale et lorsque celle-ci est due à un véritable écrivain, nous sommes, peut-être trop facilement parfois, prêts à crier au génie.

Joyce ou Einstein ?

Ce mot, souvent galvaudé et décerné avec trop de légèreté, ne semble pas excessif lorsqu'on parle de Durrell. Et rien ne saurait diminuer notre admiration pour son œuvre, même pas certaines de ses explications quelque peu intempestives qui accompagnent ses livres. Les quelques lignes qu'il place en tête de son second roman, « Balthazar », lui ont probablement été dictées par des interprétations erronées qui ont dû l'agacer.

Dans une dizaine de paragraphes, Durrell essaie de justifier une tentative romanesque qui fait mieux que de se justifier par sa simple existence. Pour la situer, il écarte en quelques mots Proust, Joyce, Bergson et se réclame d'un patronage inattendu et insolite pour un romancier qui se préoccupe essentiellement des formes multiples de l'amour : celui d'Einstein et de la science moderne.

On pourrait discuter longuement dans quelle mesure Proust a été directement marqué par la théorie de la « durée » bergsonienne, mais de quelque côté qu'on penche dans ce débat, on conviendra que l'influence de Bergson sur « A la recherche du temps perdu » était infiniment plus directe que celle de la notion espace-temps sur Durrell. Je ne vois pas très bien ce que l'auteur gagne à ce rapprochement extra-littéraire, si ce n'est qu'il situe son œuvre dans un contexte idéologique qui le différencie nettement — dans le temps et l'espace — de ses prédécesseurs.

En a-t-il vraiment besoin ? On n'en a pas l'impression en lisant ses livres. Pour commencer, Durrell nous dépayse, mais ce dépaysement n'évoque nulle facilité. Personne n'a suspecté Durrell d'avoir choisi Alexandrie par goût du pittoresque, mais par une nécessité intérieure. Cet Anglais a trouvé sa patrie spirituelle dans cette ville cosmopolite où il a cru retrouver l'écho d'une vieille sagesse qui s'est éteinte dans les premiers siècles de notre ère en livrant un combat de retardement désespéré au christianisme triomphant.

Une morale pré-chrétienne

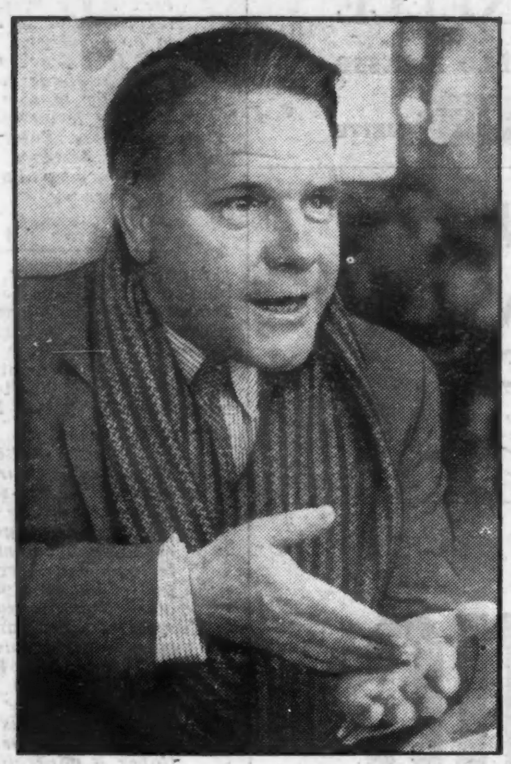
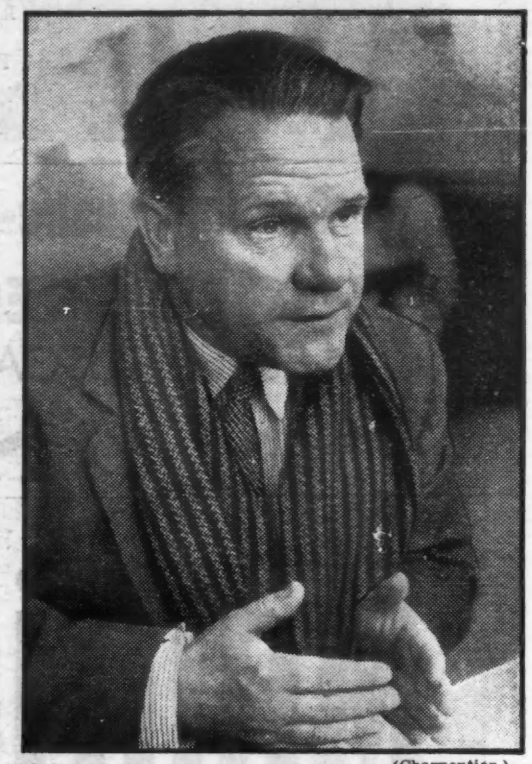
C'est donc moins dans une ville que dans une atmosphère intellectuelle déterminée que Lawrence Durrell place ses personnages. C'est là dans un milieu en quelque sorte pré-chrétien, libre de toute morale de type occidental, qu'il peut se livrer à son examen clinique de l'amour.

Nous revoyons en « Balthazar » tous ceux que nous avons déjà suivis dans « Justine » et Durrell a raison de dire à Jean Cau (voir l'entretien ci-contre) qu'il eût mieux valu d'appeler « Balthazar » « Justine II », car ce ne sont pas seulement les mêmes personnages que nous rencontrons dans le second volume de sa tétralogie, mais nous assistons une fois de plus aux mêmes événements.

Mais cette fois-ci c'est Balthazar qui parle et en lui Lawrence Durrell a trouvé un de ces personnages qui semblent venir tout droit de l'Alexandrie d'il y a quinze siècles, un mage nourri par tous les mysticismes de l'Orient. Il parle et bien qu'il raconte la même histoire que le narrateur du premier volume, il lui apprend — et à nous en même temps — beaucoup d'événements et beaucoup de motivations que nous ignorions. On a parfois l'impression que Durrell a déplacé sa grille et que ce déplacement permet de jeter une nouvelle lumière sur des faits déjà connus qui ne les contredisent pas, mais les complètent. Balthazar nous apprend beaucoup sur les amours de Justine, ou plus exactement sur son véritable amour, révélation qui trouble et déçoit le narrateur.

Dans toutes ses déclarations explicatives, Durrell insiste sur le parallélisme entre les trois premiers volumes de son ouvrage. Je crois qu'il se trompe même dans ce domaine. La création dépasse toujours son créateur. « Mountolive » qui, pour le moment, n'a paru qu'en langue anglaise ne mériterait plus, à mon avis, le titre « Justine III », car l'auteur y déborde déjà les thèmes de ses deux premiers volumes en surprenant d'ailleurs considérablement le lecteur. Il est cependant évident que ce n'est que le dernier volume qui situera définitivement les personnages et les intentions de l'auteur. Il situera en même temps l'importance de Lawrence Durrell. C'est le quatrième volume — « Cléa » — clef de voûte de son système qui permettra d'apprécier d'une façon définitive l'apport de cette œuvre au roman moderne.

FRANÇOIS ERVAL.

(Charpentier.)

LAWRENCE DURRELL
L'amour ça consiste à découvrir l'impossibilité de se donner à l'autre.

Jean Cau vous présente ce petit homme qui déclare : « Je suis un camembert. »

ETRANGE, étrange, étrange impression ! Ce petit homme sur le visage duquel deux yeux sont posés comme deux très douces violettes ; ce petit homme qui a un gros nez sensuel et un rire frais et sec comme le vin blanc que nous buvons (attablés que nous sommes à la terrasse du « Dôme »), ce joyeux vivant (il rit, plaisante, s'amuse, lorgne les filles et le soleil) qui frétille dans ce Paris de Montparnasse et de mai, ce diable de Lawrence Durrell n'a pas les pieds sur terre et, au bout d'un quart d'heure d'interview, commence à me donner beaucoup de soucis. Il vole, volette et plane dans son monde à lui, fort à l'aise. Je m'efforce de poser des questions bien précises, bien articulées avec des « *D'une part... vous dites...* » et des « *D'autre part... vous écrivez...* », des questions toutes hérissées de « *Mais...* » et de « *Donc...* ». Peine perdue. Lawrence Durrell s'échappe : autant essayer de clouer, à coups de poignards lancés, une ombre sur une planche.

Pourtant Lawrence Durrell est un homme. Il est même né aux Indes, comme tout bon Anglais qui se respecte (en réalité il est Irlandais) en 1912. A l'âge de douze ans, lorsqu'il a su marcher, parler et écrire, on l'a expédié en Angleterre. Je soupçonne fort cette enfance indienne d'agression ambiante sur la personnalité future de Lawrence Durrell.

Tito et l'Intelligence Service

Vivre les douze premières années de sa vie du côté de Calcutta et de Benarès, cela doit vous apprendre à nier le réel, à conclure de pied ferme que nous sommes faits de la même matière que nos rêves, que l'univers tout entier est rêvé, que Platon a raison et que nous ne faisons que reproduire l'Idée increée, que nous croyons accomplir des actions corporelles alors que nous n'avons pas de corps physique et n'agissons qu'en pensée (ça, ça serait plutôt de la Gnose), etc... Forcément l'Inde (comme Alexandrie où Durrell situera plus tard l'action de ses romans) doit brasser une telle pourriture de réel que la tentation de le nier — ou de « l'illuminer » — doit être, pour le poète, irrésistible. A ce propos, je note que Durrell — pour qui toute création est nécessairement poétique — ne parle jamais de « l'écrivain » mais du « poète ».

A dix-huit ans, Durrell « s'évade » d'Angleterre — comme on le dirait d'une prison — (« *Le puritanisme est horrible, horrible !* » dit-il en riant) et vagabonde à travers l'Europe avec, en poche, quelque argent familial. En 1937, il rencontre Henry Miller qui lui apprend qu'on peut être affamé de Terre et de Ciel sans pour cela relever de l'asile et passe en sa compagnie deux été à Corfou et deux hivers à Paris. Et c'est la guerre.

Lawrence Durrell se retrouve attaché aux services diplomatiques du Foreing [sic] Office à Athènes d'abord, au Caire ensuite. Quatre années passées en Yougoslavie, à la fin de la guerre, le persuaderont que le communisme est une aberration d'une infinie tristesse et que le matérialisme est la plus « misérable » des philosophies.

A Chypre où, après cela, il réfugie ses méditations, il échappe deux ou trois fois aux balles de l'E.O.K.A. qui lui trouvait une allure d'agent de l'Intelligence Service (« *Ce que je n'étais pas !...* ») Il revient en Angleterre, y étouffe une deuxième fois, passe la Manche et, avec l'argent que commencent à lui rapporter ses livres, loue un mas dans le Midi de la France. C'est là qu'il coule maintenant des jours heureux.

Avec la publication de « Justine », Lawrence Durrell a fait une entrée souveraine en littérature. Bien sûr, en France, le livre s'est moins vendu →

Vous ne pouvez pas voir le film
LISEZ les sentiers de la gloire
un roman choc SEGHERS

100 CHEFS-D'ŒUVRE RACONTENT L'AVENTURE DE LA PEINTURE.

100 planches en couleurs, 300 illustrations en noir

Un dépliant synoptique sur l'Histoire de la Peinture

Prix 5.900 Fr. + t.l.

PEINTURE ÉTERNELLE

DE LA GROTTE DE LASCAUX A PABLO PICASSO

Éditions DU PONT-ROYAL — Exclusivité HACHETTE

Prix des Quatre-Jurys

ROGER GRENIER

LES EMBUSCADES

nrf

Mauriac

de l'Académie française

MÉMOIRES INTÉRIEURS

Mauriac à la recherche de lui-même

Flammarion

—HENNY DORY—

La poudre d'escampette

roman

"Peut-on être heureux quand on n'a pas de passeport"

"On ne peut lire ce livre sans une tendre émotion". FIGARO LITTÉRAIRE

"Cette satire sur le mode léger, se révèle parfois, dans son apparence innocente, pleine de perfidie". NOUVELLES LITTÉRAIRES

"Henny Dory a écrit une œuvre d'une cocasserie voisine de celle de J. K. Jérôme ou de celle plus acerbe, plus satirique d'Alfred Jarry". CARREFOUR

JULLIARD

BAC • BEPC

Guides Pratiques Bordas

chez votre libraire

que « Caroline Chérie » mais un frisson électrique a parcouru l'intelligentzia littéraire. Elle s'est dit : « *Bigre ! Et qui est donc ce gaillard avec ses allures de Joyce, de Proust et de Faulkner ? Et qui est donc ce très grand écrivain ? Holà ! Mais c'est qu'il y a du bouleversement dans l'art du roman là-dessous !* »

Durrell s'explique :

« Justine » est le premier livre d'une série de quatre. J'aurais dû publier les quatre volumes en même temps pour prévenir la critique et donner une idée de ce que j'ai voulu faire, mais j'avais besoin d'argent... les trois autres volumes (moi, j'aurais voulu apeler ça « Justine II », « Justine III » et « Justine IV », mais l'éditeur a hurlé...) ont pour titre : « Balthazar », « Mountolive » et « Cléa ». Ainsi... »

Maintenant, il va s'agir pour moi de traduire en clair les propos de Durrell qui sont les reflets intérieurs d'un monde aux accès difficiles et secrets.

« Ou bien il y a le Poème, ou bien il y a la Vie et, évidemment, le Poème et la Vie c'est la même chose...

« L'existence du poète confirme la vie de la société, l'existence de la société est imaginaire et le monde est créé par les poètes. Entendez, bien sûr, que l'expérience poétique n'est pas exceptionnelle. Au contraire. »

Le poème est un trapèze

Au bout d'une heure, on se fait très bien à ce langage. Je dois même avouer que ce retournement du réel, comme un gant, a quelque chose de fascinant. A condition de « s'invertir » intellectuellement on en arrive même à décoller de terre en même temps que le poète. Mais voici du plus clair :

« Proust est allé jusqu'au bout de toutes les directions romanesques axées sur la notion bergsonienne de durée. Après lui, il y a paralysie des formes et le roman, comme Hamlet, s'interroge sans recevoir de réponse. J'ai eu alors l'idée d'une œuvre calquée sur le « continuum » einsteinien. Un même roman en trois dimensions (« Justine », « Balthazar » et « Mountolive ») dont la quatrième (« Cléa ») serait le Temps. Les trois premiers romans sont en quelque sorte statiques et minéralisés. C'est dans le quatrième que se déploie la vie, le temps. Mais Einstein, en fabriquant son « continuum », jouait avec des formules algébriques, avec des signes ; moi, j'ai été obligé de jouer avec des êtres, comme Sade, — d'où peut-être le titre de « Justine » — pour se livrer aux explorations « sadiques » de lui-même (probablement ignorées de lui-même en tant que « sadiques ») a dû avoir recours à des êtres dits humains. »

Sur cette conception du roman, Durrell greffe une conception « mouvante » du monde. Résolument idéaliste, il se réfère à Plotin, à Platon, à la Cabale, à la Gnose, à toute une pensée alexandrine sans pour cela — car le poète ne peut ni définir, ni arrêter les radiations qui désintègrent, en même temps qu'il les capte, son psychisme — refuser l'ouverture à Tout. Et, sur le marxisme, Durrell déclare :

« L'explication marxiste de l'œuvre d'art — du poème — est une plaisanterie tout à fait superficielle. Une tragédie de Racine, un poème de Rimbaud, une statue grecque, un poème surréaliste, l'œuvre de Proust ne font jamais que traduire le même universel. Pour moi, que les arrangements économiques du monde — cette espèce de ménage... — n'intéressent ni ne concernent, je refuse la traduction marxiste du monde. Elle détruit les valeurs et assèche les psychismes. Toute œuvre d'art est prométhéenne : l'homme Rimbaud ou l'homme Proust vole le feu. Le marxisme appuie sa thèse en déclarant : « Racine est l'expression de la monarchie absolue. Il est impossible en 1959. Il exprime donc son moment social dont il est le produit. » C'est très superficiel, très. Le poème est toujours le même : il est comme un trapèze qui se balance — du fond des âges, du fond de toute mémoire jusqu'à nous — et qui tout simplement se trouve dans son mouvement à des points différents. C'est ça la vérité, c'est ça l'homme et toute l'œuvre d'art est, au sens rimbaldien, une illumination. »

La France est une idée

Après cela, essayez d'accrocher Lawrence Durrell à ce que le quidam qui passe devant le Dôme appelle grossièrement sa terre et sa vie. Essayez de lui parler de ces futilités que sont la politique et l'histoire... Reste l'amour. Dans l'amour, n'est-ce pas, il y a approche de l'autre, rapport, communication ; il y a « histoire »...

— Je vais essayer de vous coincer, dis-je à Durrell à qui je tiens un long discours en cette direction.

— Mais non... l'amour est culpabilité. L'amour ça consiste à découvrir l'impossibilité de se « donner » à l'autre. L'amour, qui est le rapport essentiel, est par là même le rapport impossible. Aimer, ça n'est rien d'autre que découvrir l'occasion de vivre sa solitude devant un miroir. Un homme et une femme qui s'aiment ce sont deux solitudes absolues qui poussent, se contemplent et se réfléchissent. Oui ?

— Bien. Et la sexualité ?

— Elle est la porte d'entrée — d'un enfer ou d'un paradis ? — où commence la connaissance de soi. Le rapport sexuel confirme la solitude ; en même temps si vous le comprenez (il ne s'agit évidemment pas de le « comprendre » comme moyen de faire des enfants, faire la société, faire le monde...) il vous donne « l'illumination ». Il vous permet de pousser plus loin encore la découverte au lieu de boucher et d'arrêter... si vous le « comprenez », vous allez plus loin encore... Autre part...

Assez pensé. Nous bavardons. Lawrence Durrell aime passionnément la France « parce qu'elle est une Idée » et que tout le dit dans l'air que nous respirons, dans nos paysages, et notre art spirituel de vivre. Un artiste, dit-il, en pays anglo-saxon, est toujours plus ou moins recherché par Scotland Yard.

— En France, l'artiste est au moins un bon camembert. Tout homme, en France, est lié à la terre, à l'air, à la table, au lit, à l'esprit. Librement. Avec aisance. En pays anglo-saxon, c'est raide, on se cogne partout. Vous ignorez votre liberté et votre bonheur. Ici, je suis heureux. Je suis un camembert. »

POLITIQUE

● ***La tâche est loin d'être achevée.***

Pierre Mendès France ou le métier de Cassandre

par Claude Nicolet. Préface de Pierre-Henri Simon. Ed. Julliard, 254 pages. 780 francs.

TOUT comme Marx déclarait n'être pas marxiste, Pierre Mendès France, on le sait, désapprouve toute référence au « mendésisme ». C'est pourtant à le définir « *à la fois dans son devenir historique et dans sa nature* » que s'est appliqué Claude Nicolet (qui fut le premier rédacteur en chef des Cahiers de la République) en écrivant « Pierre Mendès France ou le métier de Cassandre », et il faut reconnaître que sa tentative est convaincante. L'intéressante préface de P.-H. Simon, après avoir dénoncé les calomnies lancées contre Mendès France, souligne que son influence sur la jeunesse intellectuelle entre 1953 et 1956 a pu être comparée sans exagération à celle du marxisme. Dans les deux cas, elle tenait à cette vertu radio-active de la critique, comme dit Edgar Morin, qui nous est fort bien restituée par Nicolet dans un chapitre autobiographique d'introduction, lorsqu'il nous montre l'impuissance des équipes politiques en place, non pas même à résoudre, mais simplement à poser correctement les problèmes français : décolonisation, poussée démographique, reconversion industrielle — problèmes dont soudain un homme politique parlait avec compétence, chaleur et honnêteté, en apportant à la jeunesse le « *refus* d'une

Eglise et la revanche d'une action » qu'elle ne trouvait pas ailleurs.

L'acte de naissance du mendésisme, C. Nicolet le date du 4 juin 1953, où Mendès France fit sa déclaration d'investiture manquée. Dien-Bien-Phu ayant incité les vrais responsables de notre défaite à hiberner pour quelque temps, Mendès France va occuper le pouvoir pendant les prestigieux « sept mois et dix-sept jours ». Nicolet a raison d'écrire que c'est la chute du gouvernement qui marque le véritable début du mendésisme ; car ceux qui éprouvèrent le vote négatif du 5 février 1955 comme un déchirement comprirent que désormais c'était sur leur engagement politique, non sur le théâtre d'ombres du Palais-Bourbon qu'il faudrait compter pour que fût reprise la politique interrompue par ceux qu'elle gênait. Le parti radical, irrigué après le Congrès extraordinaire du 4 mai 1955 par quelque 40.000 adhérents nouveaux, va être le lieu de luttes serrées entre l'aile droite et l'aile gauche pour le contrôle des leviers de commande. Ce « grenouillage », comme dit sévèrement P.-H. Simon, manqua certes parfois de noblesse, mais il faut bien dire que son principal tort fut d'avoir été vain. Lorsque l'échec devint patent à propos de la discipline de vote des parlementaires radicaux, Pierre Mendès France en prit acte en démissionnant en mai 1957 de la présidence du parti radical.

Bourgeoisie et socialisme

Si nous quittons le plan de l'histoire « événementielle » et que nous cherchions, comme le fait Nicolet dans le dernier tiers de son livre, à dessiner les lignes de force du phénomène politique mendésiste, nous constatons que son rayonnement lui est venu de trois éléments (étroitement liés d'ailleurs à la personnalité de celui qui en fut un peu malgré lui le promoteur) :

— une tentative de laïcisation (ou de désacralisation) de la politique visant à délivrer des fétiches et des dogmes, qu'ils soient marxistes, « européens » ou nationalistes ;

— un keynesisme non seulement assimilé mais *dépassé*, puisqu'il débouche à la fois sur la notion de l'inéluctabilité des choix économiques (et politiques) et sur le recours aux techniques de planification comme instrument de sélection et d'orientation économique (peu de socialistes « nominaux » ont autant réfléchi aux problèmes posés par la planification en régime démocratique) ;

— une fidélité inébranlable aux idéaux républicains de 1789 qui explique qu'au moment des options décisives de mai-juin 1958 il se montrera plus solide que nombre de gauchistes patentés.

Pour surmonter le dilemme de cette action réformiste (« *faite pour le bien de tous, elle effraie chacun* »), il fallait renforcer la puissance politique des forces de « mouvement ». C'est ici que les malentendus se sont accumulés. D'abord, entre les mendésistes et les radicaux du Sud-Ouest, et notamment le directeur de « La Dépêche du Midi », Jean Baylet, qui devait prendre au moment du référendum la courageuse attitude que l'on sait. Autre malentendu — qui dure encore — avec les socialistes, dont on voit la racine en lisant une phrase comme : « *Ce problème de l'intégration d'une partie de la bourgeoisie française au socialisme était fondamental* » ; fallait-il en effet entendre par là les nouvelles classes moyennes salariées? Ou la fraction « intelligente » de l'élite patronale, comme certains mendésistes semblaient tout disposés à le croire ? Cette ambiguïté a continué de peser, après le 13 mai, et elle explique que ces mêmes mendésistes aient salué l'avènement du gaullisme comme Hegel l'Etat prussien. Il n'empêche que tout progrès ultérieur d'une histoire momentanément bloquée ne pourra s'effectuer que par la politisation des nouvelles couches sociales sécrétées par l'évolution du capitalisme, et qu'il faut préserver de la double tentation de l'indifférence et de la technocratie. C'est dire que la tâche de Pierre Mendès France est loin d'être achevée...

BERNARD CAZES.

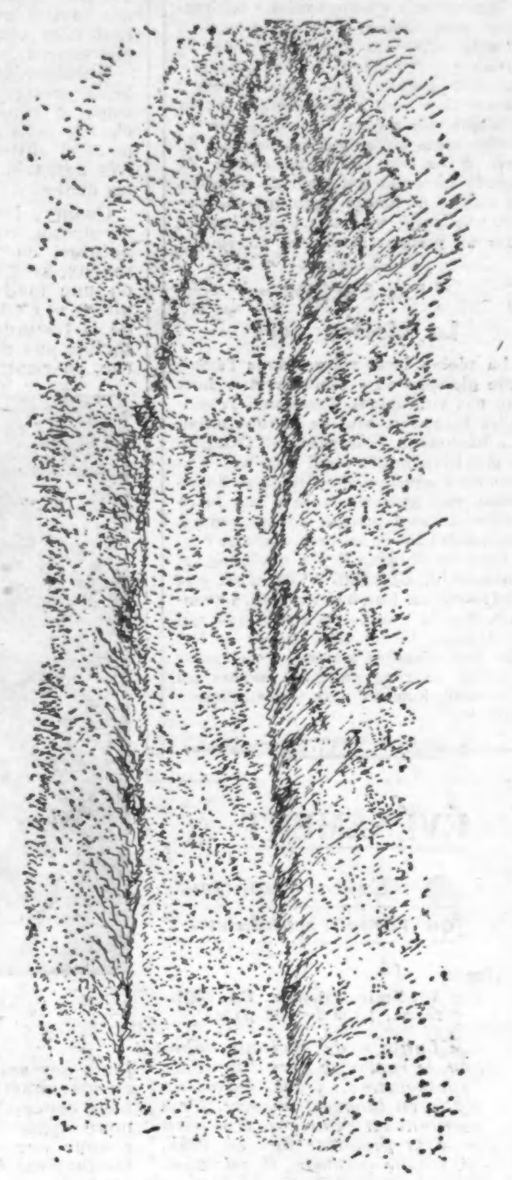
MARC BEIGBEDER
LE THÉATRE EN FRANCE DEPUIS LA LIBÉRATION
286 p. nombr. phot. un magnifique volume
une dissection lucide, une mise au point indispensable
1000 noms cités
BORDAS

UN POÈME INÉDIT DE HENRI MICHAUX

Un nouveau livre de Henri Michaux, « Paix dans les brisements », où le poète tire pour la première fois la quintessence poétique de son expérience avec la mescaline, paraîtra incessamment dans une édition à tirage limité aux Ed. Flinker (1.100 exemplaires, 1.500 fr.). Grâce à une mise en page originale que nous ne pouvons malheureusement pas respecter ici, Karl Flinker a réussi à présenter poème et dessins sous une forme qui reflète la démarche même du poète. Voici un extrait du poème et un dessin de Henri Michaux.

l'impression suraiguë du malaise de moi
accompagne l'impression suraiguë de l'aise de moi
de l'aise vertigineuse
de l'aise à son extrême

un désir d'union
oh ce désir d'union
fluide, fertile
double du double
double de tout redoublement
pétales ouvertes
pétales sans fin, parfumée du parfum de l'indicible
la fleur du perpétuel
fontaines
le pouls de la fenêtre s'éveille
le pouls lumineux du point du jour
éblouissant
éblouissant
tir dans la tête
feu silencieux des photons
foudres blanches
foudres prolongées
foudres sans arrêt
frissons
immense environnement
rafales
rafales violettes
rafales sur l'oiseau
en un haut espace sous mon front ouvert
soudain
je vois
s'étageant
s'étageant
s'étageant à l'infini
angulairement
angulairement
angulairement
d'énormes, de gigantesques flamboyants
monuments gothiques
fusants, exaspérés, énergumènes
à accélération
à élancements gothiques
à gammes gothiques
à balistique gothique
jet-gotic...
gêne
cristaux maintenant et colonnettes
ridicule !



SURRÉALISME

Du marquis de Sade à l'Histoire d'O.

Feu de braise
par André Pieyre de Mandiargues. Ed. Grasset. 213 pages. 720 francs.

Le Belvédère
du même auteur. Ed. Grasset. 219 pages. 750 francs.

SANS bruit ni disciples, M. de Mandiargues bâtit une œuvre que l'on pourrait croire privée de lien avec notre époque tant elle exprime des états d'âme peu communs. Cependant, si intemporel qu'il paraisse de prime abord, « Feu de braise » noue avec ses contemporains des liens subtils mais réels.

Ce recueil comprend sept nouvelles. Chacune porte en épigraphe une phrase d'un écrivain et lui est dédiée. Julien Gracq, Pierre Klossowski, Pauline Réage figurent parmi ce ballet des affinités sentimentales et littéraires. « Feu de braise » est une nouvelle de dix pages. Elle se présente comme un supplément à « Histoire d'O ». Le rêve et le sadisme s'y mêlent. « Rodogune » nous entraîne dans un pays désolé, « Le Diamant » dans un enchantement singulier. La plus importante, « Le nu parmi les cercueils », conte l'aventure d'une jeune femme devenue l'esclave d'un maniaque exigeant.

Un style admirable sert le sujet traité. Dans les ouvrages romanesques de M. de Mandiargues, les idées et l'écriture sont associées étroitement en vue d'atteindre un objectif. La réussite couronne presque constamment l'effort de cet écrivain (« Le lys de mer » est un exemple parfait).

« Le Belvédère » n'est qu'un recueil d'articles de journaux, de commentaires sur des expositions de sculpture et de peinture, d'une préface d'un guide italien et d'études plus ou moins longues sur des écrivains, mais il permet, à travers les amitiés et les admirations, de saisir le mouvement dans lequel pourrait s'insérer, à la rigueur, une tentative de prime abord si peu classable. La disparité d'origine de ces écrits n'importe guère. Leur réunion permet de connaître les compagnons d'esprit de M. de Mandiargues : ce sont des chercheurs, des excentriques, voire des extravagants.

Des rétrospectives récentes lui ont donné l'occasion d'écrire ce qu'il ressent devant un tableau de Paul Klee ou de Max Ernst. Il aime l'œuvre de Germaine Richier et tient Léonor Fini pour une très grande artiste : il parle de ses masques et de ses décors de théâtre avec autant d'attention que de sa peinture. L'« Histoire d'O » est expliquée avec une lucidité rare : on n'avait pas encore si nettement parlé à propos d'elle de la destruction d'une âme plus que celle d'un corps. C'est cependant ce qui donne sa valeur à cet ouvrage. En passant, il met à son rang un écrivain méconnu : Charles-Albert Cingris.

Si M. de Mandiargues s'intéresse à de nombreuses périodes et à leurs manifestations diverses, il sait dégager les tendances importantes de notre temps : « *Le bizarre et l'étrange, le lascif, le cruel, le baroque aussi* ». Nous assistons à une révolution du goût. L'idée que les hommes se font de la beauté se modifie : tout ce qui fut « extraordinaire » et qu'une société nivelée nous interdisait d'apprécier, reprend droit de cité. L'œuvre de M. de Mandiargues, du « Musée noir » au « Cadran lunaire », en témoigne.

MICHEL DESBRUERES.

UN PREMIER ROMAN
RAYMOND JEAN
LES RUINES DE NEW YORK
roman
de la chasse au bonheur à la chasse aux sorcières
EDITIONS ALBIN MICHEL
QUI FERA PARLER DE LUI

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Claude LAVENNE
Prophète en son pays

Top, un noir « européanisé » est heureux, son cabinet d'avocat prospère, sa maîtresse, une Anglaise, l'aime. Le pays de Top rejetant l'allégeance britannique accède à la souveraineté : Top devient tout naturellement leader politique. Du même coup il risque de perdre toute cette joie qui donnait du goût à sa vie. Dans ce roman de Claude Lavenne qui vient de paraître, on respire à chaque page une sensualité, une gaîté, un naturel qui révèlent pour un premier roman un écrivain.

Paul GREGOR
Le cloître vert

En pleine forêt vierge, dans l'éclairage glauque du « Cloître vert », deux hommes s'affrontent. Kassidolac, l'aventurier européen, seul de sa race parmi les bûcherons indigènes, et Orlando, le magicien mulâtre qui s'est mis à la tête de l'insurrection. Comment Kassidolac, par la seule vertu d'une fascination, le seul pouvoir de son regard, parviendra-t-il à se tirer d'affaire ?

Paru en librairie il y a quelques semaines, LE CLOITRE VERT n'est pas seulement un très beau roman d'aventure. Par la subtile métaphysique qui se dégage de cet affrontement de forces, dans l'ombre maléfique de l'enfer végétal, ce récit constitue encore un document humain d'un extraordinaire intérêt.

JULLIARD

ÉVÉNEMENT

● *Œuvre importante ou roman scandaleux ?*

Lolita
par Vladimir Nabokov. Ed. Gallimard., 1.100 fr. 368 pages.

« Lolita », de Vladimir Nabokov, le roman le plus discuté de l'après-guerre, vient enfin de sortir en langue française. C'est pourtant en France qu'il a paru pour la première fois en 1955, en langue anglaise, il est vrai. Mais le ministre de l'Intérieur interdit l'édition.

Depuis cette date, « Lolita » a fait une carrière fulgurante aux Etats-Unis. Près d'une année après sa publication, il occupe encore une place honorable parmi les best-sellers.

Le reproche d'avoir cherché le scandale a été évidemment adressé à Nabokov qui peut se permettre de hausser les épaules. Auteur de plusieurs romans d'excellente tenue (la « Course du Fou », « La vraie vie de Sébastion Knight ») son passé littéraire témoigne qu'il est d'abord un écrivain. Certains critiques ont même vu dans « Lolita » une œuvre de grande qualité qui aura plutôt à souffrir d'un succès de mauvais aloi. Voici la critique de Madeleine Chapsal :

LO, Lola, Lolita, trois syllabes obsédantes, moqueuses, au son desquelles se rapproche de nous depuis des semaines, des mois, une petite créature déjà bien dorée par sa célébrité scandaleuse, une sœur américaine — même âge, mêmes blue-jeans, même parler direct et audacieux — d'une jeune Française également très lancée, Zazie Queneau, quoique Zazie soit beaucoup moins affranchie que sa devancière, la très nymphique Lolita.

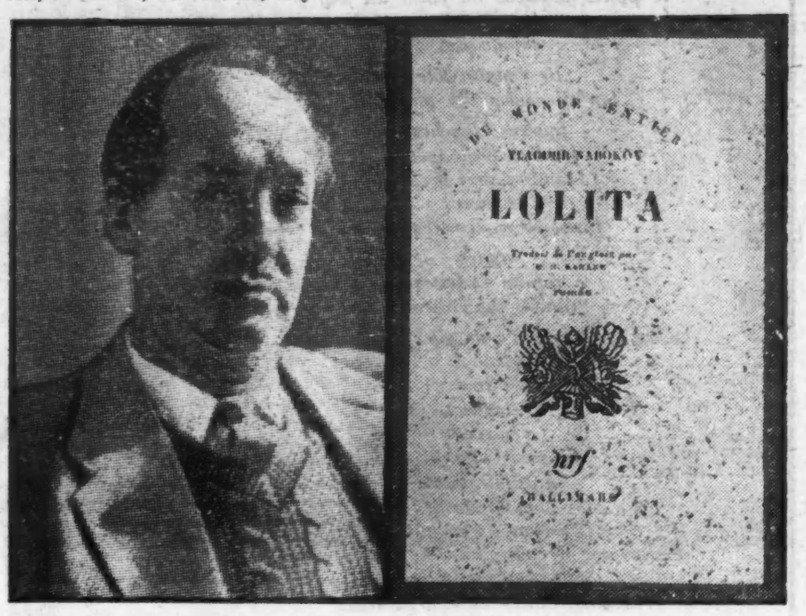
Sophistiqué, travaillé, « Zazie dans le métro » s'adressait à un petit public cultivé, à même d'apprécier à leur juste drôlerie les évolutions de Zazie dans le royaume des « tantes ». Beaucoup moins fin, souvent plus drôle, forcé aussi par instants, « Lolita » est l'histoire d'une fillette impubère séduite par son beau-père, un quadragénaire encore bel homme.

Quelle horreur ? Il n'y eut en fait que la censure française pour prendre sérieusement ce qu'il suffit bien de considérer avec un certain sérieux. Les Américains, eux, ont tout de suite saisi qu'il s'agissait d'une grosse taquinerie de la part de Vladimir Nabokov, émigré russe installé depuis des années aux Etats-Unis ; aussi, dans ce pays qui vient seulement d'autoriser la vente libre de « L'amant de lady Chatterley », « Lolita » est-il rapidement passé au rang familial de best-seller.

« Lolita » c'est en effet l'Amérique, ses préjugés, sa morale, son hypocrisie, ses mythes, vus par un esprit complètement cynique, que la comédie sociale amuse et que l'amour — tout bien examiné — ennuie prodigieusement...

Humbert-Humbert, le héros à la belle prestance, sournois par là-dessous, et veule, quoique bon garçon, c'est le mâle moyen qui rampe lâchement et obstinément vers ses plaisirs, très bas, très élémentaires et toujours les mêmes.

Quant à Lolita, tout en jambes miraculeuses, en maigreur aguichante et pointue, en peau de pêche et cils soyeux, sans une odeur, une rondeur, ou une malfaçon, Lolita la « nymphette », c'est l'image radieuse et vide de la féminité telle que l'admire une société aux goûts sénescents. Dans la rue, en classe, au cinéma, il y a toujours sur ses traces, vieux monsieur ou garçonnet boutonneux, un personnage concupiscent. Il ne reste que sa mère pour la considérer encore comme une enfant mal élevée mais inoffensive. Humbert-Humbert, nympholecte averti, a tout de suite flairé le soufre, mais comment approcher du diablotin ? La moitié du livre c'est le récit indécent mais très littéraire des tactiques et machinations utilisées par le monstre — ne va-t-il pas malgré son dégoût des femmes faire jusqu'à épouser la mère ? — pour circonvenir sa victime.



VLADIMIR NABOKOV
Un conte de fées pour grandes personnes.

Pour grandes personnes

Hélas ! pauvre Humbert-Humbert qui se croyait un individu infâme, comme il était loin de compte ! Après qu'un hasard miraculeux a fait de lui l'unique soutien de l'orpheline Lolita, il en était encore à combattre ses dernières délicatesses, lorsque Lolita, un beau matin, lui propose elle-même de l'initier à « un jeu très amusant » qu'elle avait appris en vacances. Voilà Humbert-Humbert déconfit mais dans la place.

Commence alors, d'hôtel en auberge, de palace en motel, de camp de camping en lieu de rendez-vous, une randonnée interminable, qui permet à Nabokov de railler au passage tous les charmes et les désagréments de l'Amérique touristique, tandis que vieux ravisseur et jeune victime font amplement connaissance.

Très vite paraître et fillette s'entendent mal. Tout animé de soubresauts, de terreurs, de sombres et obscurs calculs visant à lui obtenir un baiser, une caresse, un spasme en surplus, soufflant, geignant, distancé, avide, pitoyable et éperdu, Humbert-Humbert s'aperçoit qu'il est l'esclave de sa prisonnière. Quant à Lolita, esseulée, bébête, ravissante et mauvaise, elle ne supporte bientôt plus la répétition d'un exercice aussi désespérément monotone et prend le parti d'en tirer un usage lucratif destiné à lui procurer ces friandises et colifichets qui sont tout son univers.

Ennui profond que dégage la compagnie frigide et sans cervelle de Lolita, surpassé cependant par la répugnance qu'inspirent à Humbert-Humbert les filles plus âgées, otaries grasses à la peau grenue, aux sentiments aussi vastes que leur giron, et qui de plus ont de leur flaccidité l'impudence de faire parure... Décidément ce fruit si bien défendu est d'un goût détestable, persifle narquoisement Nabokov.

L'aventure se termine au plus mal, Lolita quitte Humbert-Humbert pour un séducteur plus vil et plus laid, et surtout... elle vieillit.

« Un conte de fées pour grandes personnes » ont dit les critiques américains. Ces pauvres grandes personnes accablées par les rapports Kinsey, les censures, les préjugés, les principes, tourmentées par l'imagerie érotique en volume croissant, rendues perplexes par les sciences et la culture, et qui sont très contentes d'une occasion de rire de leur mal...

« Lolita », jeu littéraire extrêmement habile, un peu vulgaire, souvent irrésistible, incite du reste à la vertu: c'est un des portraits les plus lugubres qu'on ait tracé de l'amour, cet acte peu seyant et somme toute — ici l'auteur devient grave — impossible.

MADELEINE CHAPSAL.

EST

● *Le Prix Lénine a récompensé un Kazakh présenté par Aragon.*

La Jeunesse d'Abaï
par Moukhtar Aouezov (Gallimard, 411 pages, 1.300 francs.)

MOUKHTAR AOUEZOV a été le seul romancier qui ait obtenu cette année le prix Lénine. Aragon, dans sa préface, ne lui marchande pas les éloges.

L'auteur est né exactement à la même époque que son préfacier, à cinq jours de distance. Mais combien différent a été leur monde respectif ! Aragon souligne qu'il a ouvert les yeux sur les préparatifs de l'Exposition universelle à Paris, tandis que Aouezov a passé son enfance dans une tribu nomade musulmane qui vivait dans les steppes de l'Asie centrale, au sud de la Sibérie occidentale. Vingt ans plus tard, quand l'écrivain français se passionnait pour le dadaïsme, le futur lauréat du prix Lénine travaillait déjà au Comité exécutif des Soviets de son district.

Le roman d'Aouezov nous plonge donc d'emblée dans un monde très peu familier pour nous raconter la vie de celui qui, vers la fin du XIXe siècle, créa la langue kazak écrite. Il nous parle de la lutte entre les tribus nomades, entre les clans. Bien que conté avec poésie, nous finissons par nous perdre dans la foule des noms, des lieux et des personnages kazakh. Heureusement les plus grandes batailles, celles même qui feront date dans l'histoire des tribus, ne font jamais que quelques blessés.

Le seul qui souffre vraiment de toutes ces disputes, c'est le peuple. Ce peuple dont l'existence se révèle au jeune héros, dont la misère l'émeut au point de prendre parti pour lui contre son propre père et son frère.

Sans avoir la démesure héroïque des romans grecs de Kazantsakis, ce roman de steppes en a le charme.

LU, VU, SU

● Une pièce de théâtre adaptée du roman de JAMES JOYCE « Ulysse » par Marjorie Berkentin sera représentée au Théâtre des Nations dans le courant du mois de juillet.

Cette pièce remporte un grand succès à New York où elle est jouée depuis cet hiver.

● JEAN-FRANÇOIS REVEL dans « Pour l'Italie » fait la critique d'un produit alimentaire italien sans le nommer. Le traducteur du livre en italien, plein de zèle, cita la marque du produit. Résultat : un procès pour l'éditeur.

● Un livre de JACQUES CHARDONNE intitulé « Le ciel dans la fenêtre », et préfacé par Jean Rostand, paraîtra chez Albin Michel à la fin du mois. C'est, sur le modèle des derniers ouvrages de Jacques Chardonne, un récit où se trouvent mêlés la nouvelle, le conte, l'essai, l'histoire et la critique littéraire.

● *« Ce jeune homme qui peint à l'encre et laisse à chaque instant tomber son écritoire, finira par ne plus exaspérer le bourgeois. Il aura beau définir la caricature des anges, le public suivra son chemin en disant : « C'est encore M. Manet qui s'amuse, allons voir des tableaux. »*

Ces lignes d'Edmond About, publiées dans « Le Petit Journal » du 3 juin 1864, font partie de la série de jugements retrouvés et réunis par Jacques Lethève dans « IMPRESSIONNISTES ET SYMBOLISTES DEVANT LA PRESSE », premier ouvrage fort divertissant d'une nouvelle collection éditée par Armand Colin, « Kiosque ».

Les plus illustres critiques de la grande presse du temps s'y ridiculisent à propos des impressionnistes Manet, Monet, Renoir, Sisley, Pissaro, etc., et de Cézanne.

Il y eut heureusement Emile Zola pour écrire, à 26 ans, sous le pseudonyme de Claude, dans le journal de Villemessant : « L'Evénement » :

« Je sais bien que les rieurs ne vont pas être de mon côté. Rira bien qui rira le dernier. J'avoue tranquillement que je vais admirer M. Manet... »

Les jugements de Zola provoquèrent quelques lettres indignées de lecteurs :

« Votre M. Claude est exaspérant... De grâce, épargnez à vos nombreux lecteurs une plus longue torture morale où le désabonnement commencera bien vite... »

Villemessant retira aussitôt à Zola l'exclusivité de la rubrique pour y introduire un critique plus conformiste. Zola, dégoûté, dit adieu à ses lecteurs.

● « Le cinéma est aujourd'hui livré à des intellectuels, c'est-à-dire à des gens qui en d'autres circonstances auraient pu écrire des romans ou des pièces et qui, sans doute, il y a une dizaine d'années, auraient préféré écrire des romans ou des pièces par peur de la technique. »

(François Truffaut, « Arts ».)

En librairie

Parmi les livres sortis cette semaine, ceux-ci retiennent l'attention :

● « SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER », de Goethe, présenté par Antoine Blondin (Le Livre de poche classique).

● « BERLIN, ENJEU ET SYMBOLE », par Bernard Winter qui est journaliste en Allemagne depuis dix ans (Calmann-Lévy).

● « LES POISSONS-CHATS », par Monique Lange : le très bref récit d'une jeune fille qui a peur des hommes et qui rencontre, heureusement, des hommes qui ont peur des femmes : les poissons-chats (Gallimard).

● ENFANTS DE LA JUSTICE, par Michel Cournot : un livre très surprenant sur la jeunesse difficile, ou plutôt en difficulté. Tout en dialogue, ce roman-reportage montre les enfants d'aujourd'hui face à leur juge, représentant d'une société en déroute (« L'Air du Temps »).

Vous ne pouvez pas voir le film
LISEZ les sentiers de la gloire
un roman choc SEGHERS

(Charpentier.)

LOUIS MALLE, CLAUDE CHABROL, HENRI-GEORGES CLOUZOT, JACQUES BECKER, RÉUNIS A « L'EXPRESS »
« Quand vous utilisez le celluloïd, vous faites le contraire de Stendhal... »

DÉBAT

Pourquoi font-ils des films ?

● ***Quatre réalisateurs discutent librement : Clouzot - Becker (50 ans) contre Malle-Chabrol (30 ans).***

Un bref article, publié il y a deux semaines à propos du dernier film d'Ingmar Bergman, « Les Fraises sauvages », et où nous indiquions que le cinéma nous paraissait un moyen d'expression encore très sommaire par rapport à la littérature lorsqu'il se veut « psychologique », a provoqué de très nombreuses réactions parmi nos lecteurs.

Les uns étouffent d'indignation.

Les autres nous approuvent sans réserve.

Mais nous sommes, comme nos lecteurs, dans ce débat, du côté de ceux qui regardent les films. C'est pourquoi nous avons demandé cette semaine à ceux qui les font de nous donner leur point de vue. Pendant deux heures, H.-G. Clouzot et Jacques Becker, représentants particulièrement qualifiés du grand cinéma français, Louis Malle et Claude Chabrol, représentants non moins qualifiés du jeune cinéma français, ont discuté devant nous de leur métier. Voici le texte de cet entretien :

L'Express. — Nous vous proposons d'abord un premier thème de discussion :

Voyez-vous quelque divergence de nature entre les films de « jeunes », dont Louis Malle et Claude Chabrol sont ici les représentants, et les films des « anciens » ?

HENRI-GEORGES CLOUZOT. — La question sera traitée rapidement, je pense...

L'Express. — La réponse est non ?

H.-G. CLOUZOT. — C'est non.

JACQUES BECKER. — Certes, à moins que nous ne soyons brusquement aveuglés par quelque aberration.

H.-G. CLOUZOT. — La différence de nature entre ce qu'ils font et ce que nous faisons est beaucoup moins grande que celle qui peut être relevée entre le cinéma tel qu'on le concevait au début du parlant, disons jusqu'à l'arrivée de Clair et de Renoir, et le cinéma d'aujourd'hui.

En 1931, le metteur en scène (c'étaient les premiers temps du parlant) n'était, sauf exception, qu'un technicien et se voulait tel ; il se refusait à être auteur. Depuis la guerre, on a suivi l'exemple de Clair et de Renoir, les deux metteurs en scène-auteurs de cette génération. Je pense que Malle et Chabrol sont d'accord avec nous sur ce point.

J. BECKER. — On ne peut établir une catégorie de « metteurs en scène-auteurs », mais on peut parler de metteurs en scène tendant à être des auteurs. Par exemple, toi, Clouzot, tu écris, mais à partir de bouquins.

H.-G. CLOUZOT. — Pas toujours !

J. BECKER. — Souvent.

L. MALLE. — On peut prendre un livre, faire écrire l'adaptation et les dialogues par quelqu'un...

H.-G. CLOUZOT (*le coupant*). — ...ne pas avoir de talent ! C'est une autre question.

J. BECKER. — Voici comment je traduis la tendance à devenir un « auteur » : quand le film est terminé, on reconnaît qu'il est l'œuvre de quelqu'un.

TOUS. — Voilà !...

Tourner « bon marché »

L'Express. — Le groupe des jeunes metteurs en scène semble faire preuve d'une volonté de réaliser des films bon marché...

CLAUDE CHABROL (*riant*). — Oh ! Oh !...

H.-G. CLOUZOT. — Parce qu'on ne leur a pas donné l'argent.

C. CHABROL. — Voilà ! On ne refuse pas...

L. MALLE. — Je ne suis pas de l'avis de Chabrol : la superproduction, je m'y refuse un peu. Je ne me sens peut-être pas prêt, ou j'ai un peu peur...

J. BECKER. — Qu'appelez-vous la superproduction ?

L. MALLE. — Je vais faire un film en Grèce, un film d'aventures avec de nombreux décors, beaucoup de prises de vues sur mer. Imaginez que je prenne... disons Marlon Brando et que je tourne aussi une version anglaise... J'entre dans le système d'une grande compagnie américaine et je peux faire un film d'un milliard. Eh bien, ça ne m'intéresse absolument pas actuellement.

H.-G. CLOUZOT. — La chose n'intéresse personne. Quel est le metteur en scène qui a envie de faire un film français moitié américain, moitié grec et avec un peu d'allemand ?

J. BECKER. — Aucun metteur en scène sensé. Mais beaucoup ne le sont pas.

L. MALLE. — Oui, je ne suis pas certain qu'il n'y en ait pas...

L'Express. — Pour résumer votre position commune, on peut donc dire que vous n'avez aucune objection, au contraire, à faire des films « chers » à la condition que l'abondance des moyens mis à votre disposition n'implique aucune servitude... Tourner « bon marché », c'est une façon de préserver votre liberté.

Passons à la deuxième question que nous souhaitions aborder. Libres de tourner ce que vous voulez comme vous le voulez, avez-vous l'impression de disposer d'un moyen d'expression complet ou croyez-vous, comme nous, qu'il est encore rudimentaire, qu'il y a encore beaucoup de choses qui ne peuvent être dites par le cinéma ?

H.-G. CLOUZOT. — Qui ne peuvent encore être dites, je suis tout à fait de cet avis, mais que l'on dira.

L'Express. — Parviendra-t-on à les dire parce qu'on se délivrera de servitudes techniques, ou parce que le public sera éduqué, deviendra de jour en jour plus réceptif ?

H.-G. CLOUZOT. — Il n'y a plus de problème technique...

C. CHABROL. — On peut tout dire tout de suite. Evidemment, il faut que le public suive. Sans quoi, on a l'air fin !...

Nous ne sommes pas prêts

L'Express. — Cela ne dépend pas un peu du sujet abordé ? Prenons le cas de Bergman. Dans « Sourires d'une nuit d'été », il a pu aller très loin parce qu'il y parle d'amour. Quand il s'agit d'amour, il y a un tel acquis, un tel fonds commun, une telle culture générale, si j'ose dire, que tous les spectateurs sont à même de comprendre les ellipses les plus hardies, les suggestions les plus subtiles...

H.-G. CLOUZOT. — Oui. Le seul problème est donc celui qu'expose Chabrol : le public est-il en état de suivre un langage de plus en plus elliptique ?

L. MALLE. — Je ne suis pas du tout de votre avis. D'abord, il y a un phénomène très important, beaucoup plus important que les jeunes réalisateurs : c'est que la génération qui monte a une culture cinématographique.

J. BECKER. — Vous voulez parler des moins de 30 ans... C'est une fraction du public encore extrêmement minoritaire.

L. MALLE. — Je ne sais pas, mais je maintiens que ce n'est pas du tout le public qui n'est pas prêt, c'est nous qui ne sommes pas prêts. D'ailleurs, savoir si le public suit ou non; il ne faut pas trop y penser.

H.-G. CLOUZOT. — Si vous choisissez le cinéma pour vous exprimer plutôt que la peinture, la musique ou le livre, c'est aussi parce que vous souhaitez être entendu de vos contemporains, non ?

L. MALLE. — Il n'y a qu'à faire ce que l'on a à faire. Ensuite, ça marche... Je suis persuadé que le pari de Stendhal est une vaste blague ! C'est complètement faux.

H.-G. CLOUZOT. — Quoi ? Que Stendhal a joué sur le temps ? C'est certainement vrai. Or, quand vous utilisez le celluloïd, vous faites le contraire de Stendhal. Vous partez

→

de la bibliothéque populaire de la salle populaire, pour aboutir aux ciné-clubs, aux « happy few », aux projections devant un public de plus en plus rare à mesure que le temps passe.

J. Becker. — Je voudrais revenir sur la question que je crois ne pas avoir bien compris. Vous considérez que le cinéma est un moyen d'expression encore incomplet et vous voulez savoir si nous sommes de votre avis, c'est cela ?

Un art dramatique

L'Express. — Incomplet n'est pas le terme exact. Nous dirons plutôt : le cinéma peut aborder certains sujets au fond, mais pas tous.

J. Becker. — Il ne faut pas perdre de vue que le cinéma est un art dramatique...

H.-G. Clouzot. — Shakespeare a quand même été assez loin par l'art dramatique !

J. Becker. — Oui, mais ce ne sont pas les lacunes du cinéma qui doivent frapper dans un film primaire. Ce sont celles de l'auteur. Je m'excuse de me répéter : le cinéma est avant tout, à mon sens du moins, un art dramatique. Lorsque Clouzot et moi, qui sommes des dramaturges, des gens qui aimons le drame, avons eu à choisir notre mode d'expression, nous avons été évidemment sollicités par le théâtre. Nous avons choisi le cinéma parce qu'il nous apportait alors des impressions d'une bien plus grande violence...

H.-G. Clouzot. — ...et d'une plus grande liberté.

J. Becker. — Nous sommes venus au cinéma. Mais, à une autre époque, nous aurions certainement fait du théâtre.

J'ai lu, étant enfant, des centaines de pièces...

L. Malle. — Non, non, non... je ne suis nullement convaincu que le cinéma soit un art qui relève du théâtre.

H.-G. Clouzot. — Il est son corollaire, mais c'est un art dramatique.

J. Becker. — Dramatique, oui, incontestablement ! Quand nous nous en écartons, nous trichons avec le cinéma et avec le public. Et nous ramassons une veste, comme nous le méritons !

L. Malle. — Ce qui est intéressant, justement, c'est que la conception dramatique du public a changé.

J. Becker. — Mais non !

H.-G. Clouzot. — Le film demeure un spectacle où vous convoquez un certain nombre de personnes, à la fois, pour leur dire ce que vous pensez. Alors que chacun, quand il veut voir un tableau ou lire un livre, est seul avec l'œuvre...

L. Malle. — Mais le spectateur de cinéma est seul ! Pour moi, c'est une conviction absolue. Et c'est toute la différence avec le théâtre, qui est un rite social, quelque chose qui se fait en commun, une cérémonie. Au cinéma, on est un « voyeur » de toute façon.

H.-G. Clouzot. — Voyez un film, seul, dans une salle de projection. Revoyez le même film au Gaumont-Palace, parmi 5.000 spectateurs, croyez-vous que vous subirez la même émotion ?

L. Malle. — Lorsque vous lisez « La Chartreuse », deux fois, vous la lisez une première fois dans un certain état mental, si vous la lisez une autre fois...

C. Chabrol. — Je suis mal votre raisonnement. Pour ma part, j'estime que ce qui se rapproche le plus d'un film, ce n'est pas la littérature, c'est la musique à programme, soit un poème symphonique...

H.-G. Clouzot. — « Schéhérazade » ?

C. Chabrol. — Oui.

L. Malle. — Qui est très dramatique, du reste.

H.-G. Clouzot. — Bien d'accord. C'est la théorie de Jacques : le cinéma est un art dramatique.

C. Chabrol. — C'est pourquoi, quand vous dites que le cinéma est inférieur à la littérature...

L'Express. — Nullement inférieur !

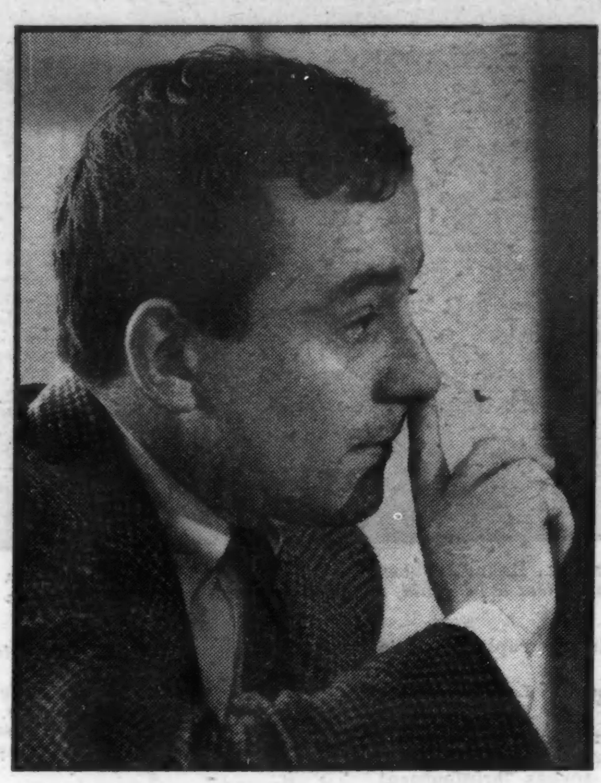
C. Chabrol. — ...je vous dis qu'il est supérieur. Il exprime des choses que la littérature n'exprime pas.

L. Malle. — ...Et je ne vois rien que n'exprime la littérature et que ne puisse exprimer le cinéma.

H.-G. Clouzot. — Il ne l'exprime pas encore.

L'Express. — L'expérience que vous avez tentée avec Sartre me semble caractéristique. Voulez-vous la raconter ?

H.-G. Clouzot. — Nous avons eu une idée : faire un film sur ce qui, en deux heures de temps, pouvait se passer à l'intérieur d'une conscience. C'était l'histoire d'un petit professeur placé en face d'une responsabilité



Louis Malle
« Le public, il ne faut pas y penser. »

(Charpentier.)

Henri-Georges Clouzot
« Je n'ai pas encore trouvé le truc. »

et d'une décision à prendre. Prétexte pour montrer ce qui, pendant ces deux heures, se déroulait dans sa tête et aussi dans son subconscient face à l'ambiance contemporaine. Il y avait là un mélange effarant : tantôt, l'esprit du professeur s'absentait, il ne faisait plus que voir comme nous voyons en pensant à autre chose (il n'y a plus alors que des réflexes en face du spectacle). Et dans sa tête surgissaient aussi des souvenirs. Aussi, dans une même tête, se déroulait un monologue intérieur à plusieurs voix. Des sensations se mêlaient à un raisonnement. Des souvenirs auditifs se mêlaient aux images présentes. De temps en temps, la voix de l'interlocuteur était plus forte que ce qu'il pensait ; alors, la voix de l'auditeur s'imposait : il ne lui restait plus, pour exprimer son moi, que des images visuelles.

Sartre et moi avons travaillé trois mois là-dessus. Nous étions très contents de ce que nous avions fait. Pour ne pas avoir de complexes, nous ne relisions rien. Puis, au bout de deux mois et demi ou trois mois, nous avons tout relu : et nous avons été obligés de reconnaître que c'était très gentil, mais que personne n'y comprendrait rien. C'est pourquoi nous avons renoncé à tourner.

Ce n'est pas une histoire très drôle...

L'Express. — ...Mais c'est une expérience que Joyce a réussie, peut-être parce qu'il n'avait pas à se soucier d'être compris.

H.-G. Clouzot. — Attention ! Il a terriblement simplifié les choses. La deuxième partie d'« Ulysse » est un chef-d'œuvre, mais c'est quand même quelque chose de très artificiel. Personne ne pense comme le monologue intérieur de Joyce.

C. Chabrol. — Il essayait de trouver ses images, puisqu'il tentait de composer la musique aussi...

J. Becker. — Ce n'était pas une histoire qui faisait partie de celles que tu aimes, Georges ; c'est pourquoi tu as quitté ton sujet.

Tu n'as jamais tourné d'histoires de ce genre.

H.-G. Clouzot. — Parce que je n'ai pas encore trouvé le « truc », mais j'y arriverai !

... Le cinéma à la première personne, on y arrivera, mais pour le moment, personne n'y est arrivé, c'est vrai.

L'Express. — Voilà !...

H.-G. Clouzot. — Le problème m'intéresse terriblement... Jacques, tu te trompes...

J. Becker. — Il t'intéresse certainement, mais tu ne l'as jamais traité, tu n'as jamais flanqué des commentaires dans tes films par exemple.

H.-G. Clouzot. — Si, dans « Les Inconnus dans la maison ».

Des problèmes de romancier

L'Express. — Ça a même été, sauf erreur, la première tentative de cinéma à la première personne par le commentaire, à part « Le Roman d'un Tricheur ».

H.-G. Clouzot. — Dans le film que je prépare, je m'en sers aussi.

L'Express. — Louis Malle ne semble pas du tout d'accord.

L. Malle. — Ce qui m'intéresse actuellement, ce sont plutôt des problèmes de romancier que de dramaturge.

H.-G. Clouzot. — Le cinéma s'est toujours situé entre les deux. Il y a, en particulier, le problème du traitement du temps.

L. Malle. — Et celui du récit.

H.-G. Clouzot. — Je n'ai jamais séparé, de ma vie, le récit de la construction dramatique.

J. Becker. — Ils sont synonymes.

H.-G. Clouzot. — Pas tout à fait, mais très voisins.

L. Malle. — Ils ne sont pas exactement synonymes.

J. Becker. — Un film bien raconté est un récit bien construit. Quand on n'arrive pas à raconter un film correctement, c'est qu'il n'est pas réussi. C'est tout.

L. Malle. — On choisit l'anecdote et on détermine une ligne ; ensuite, il y a beaucoup de choses à faire.

H.-G. Clouzot. — Je ne crois pas qu'on puisse les faire ensuite. Croyez-vous vraiment que vous établissiez d'abord une ligne et que des apports s'y ajoutent ensuite ? Je ne le crois pas. En tout cas, cela m'ennuierait à mourir, un tel scénario !

Moi ? Je roupille !

L'Express. — Vous, Chabrol, comment travaillez-vous ?

C. Chabrol. — Moi ? Je roupille !

J. Becker. — Vous n'allez pas me faire croire que vous ne travaillez pas vos scénarios ?

C. Chabrol. — Pas de très près.

J. Becker. — Vous vous f... de nous.

L. Malle. — Absolument !

C. Chabrol. — Mais non. Avec Paul Gegauff, c'est merveilleux. Avant de commencer à écrire, nous allons jouer avec des appareils à sous pendant quinze jours ou trois semaines et nous parlons. Ensuite, nous écrivons une quarantaine de pages, tous les deux ensemble, ligne par ligne. Puis je m'endors, et quand je me réveille, le scénario est fait.

L. Malle. — L'apport de Gegauff, dans « Le Beau Serge », est équivalent à celui des « Cousins » ?

C. Chabrol. — Non, « Le Beau Serge », je l'ai fait tout seul. Je me suis fait bien suer, alors ! Comment l'ai-je fait ? Trente pages... puis quatre cents pages... puis trois cents... puis deux cents.

L. Malle. — Tu t'es arrêté là, tu as eu peur ?

C. Chabrol. — J'ai récrit sans arrêt, pour raccourcir.

L'Express. — Aujourd'hui, quand vous pensez à l'avenir, vous sentez-vous entravés par la nécessité où se trouve un film de rapporter de l'argent ?

H.-G. Clouzot. — Ce n'est pas qu'il

PORTO
BARROS
OPORTO

Restaurants
CALAVADOS 40 Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT.
LIDO ELY. 11-61 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRAMAY LES BERNARDS
Shocking CABARET MUSIC-HALL DES CHAMPS-ELYSEES 12, rue de Marignan • ELY. 58-64
MARIA LERMA

faut seulement qu'il rapporte de l'argent, mais qu'il ait un auditoire.

L'Express. — C'est malheureusement la même chose.

L. MALLE. — Croyez-vous qu'on puisse savoir à l'avance si un film rencontrera un auditoire ?

H.-G. CLOUZOT. — Certainement pas.

L. MALLE. — C'est ce qui est merveilleux. Certains films excellents marchent, d'autres ne marchent pas, de mauvais films marchent et ne marchent pas... Alors, autant faire ce qui vous amuse.

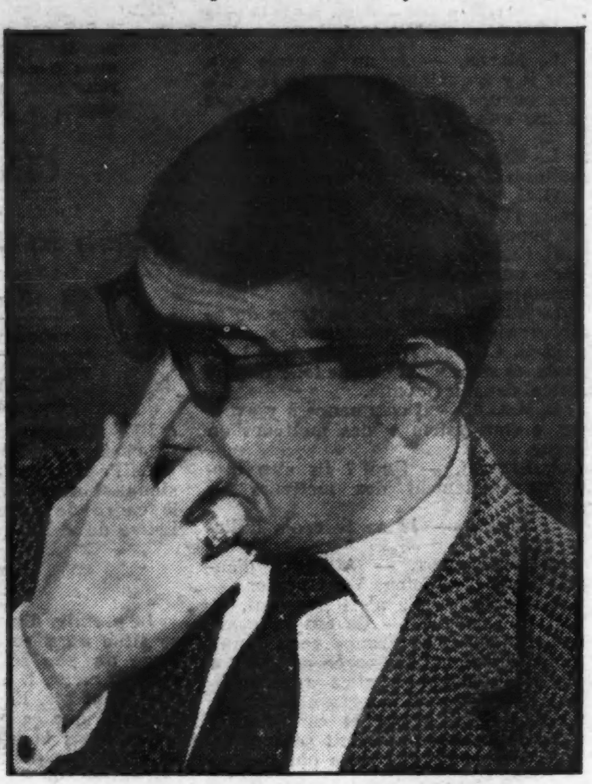
Hitchcock : 20 ans d'avance

L'Express. — Bien sûr... Mais il y a quand même, au départ, un choix délibéré de la difficulté ou de la facilité. Si l'on est porté vers l'hermétisme...

L. MALLE. — Certains, alors, versent dans la tendance assez dangereuse de jouer le double jeu.

H.-G. CLOUZOT. — Tous essaient, plus ou moins, de jouer le double jeu. Pas de question !

JACQUES BECKER
« Le cinéma n'est pas fautif. »



CLAUDE CHABROL
« L'argent, on ne refuse pas. »

L'Express. — Façon Hitchcock?

H.-G. CLOUZOT. — Hitchcock ? C'est le plus malin de tous. Mais il ne joue pas le double jeu. Je vous défie de trouver un film d'Hitchcock — sauf certains passages de « L'Ombre d'un Doute » — où il veuille dire quelque chose.

C. CHABROL. — On arrive au fond du problème. Hitchcock a une vingtaine d'années d'avance et lui a du public. Il a même deux publics : son public, qui est immense, et l'autre dont parlait Malle.

L. MALLE. — Quand tu dis qu'il a vingt ans d'avance, je suis presque prêt à te suivre, mais quant à dire qu'il a deux publics, je ne le crois pas.

J. BECKER. — Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il a vingt ans d'avance ?

C. CHABROL. — Le fait que Clouzot vienne de dire que, sauf dans « L'Ombre d'un Doute » il n'y a rien à y trouver.

J. BECKER. — Cela prouve simplement que Clouzot n'aime pas les films de Hitchcock.

H.-G. CLOUZOT. — Ce sont les films qui m'amusent le plus !

J. BECKER. — Tu n'aimes pas les films de Hitchcock de la même manière qu'ils les aiment, eux. Vous, Chabrol, et plusieurs garçons de votre génération, vous aimez Hitchcock d'une manière qui nous a toujours paru incompréhensible.

H.-G. CLOUZOT. — J'aimerais bien, puisqu'on en est là, qu'on s'explique un peu.

C. CHABROL. — « L'Inconnu du Nord-Express », par exemple, est construit sur le va-et-vient et sur le disque. Quand on le considère sous cet angle, on voit un tout autre film. Chaque plan du film est construit en fonction de ces deux notions.

L. MALLE. — Personnellement, je ne vis pas dans le culte de Hitchcock. Mais il a fait un film non policier, « Les Amants du Capricorne », qui m'a beaucoup frappé. Ça a été un « flop », d'ailleurs. Et ensuite il n'a tourné que des « suspenses ».

L'Express. — Ne croyez-vous pas qu'il est obligé d'emprunter cette forme pour dire ce qu'il a à dire et qu'il dit ?

C. CHABROL. — J'ai vu trente films de Hitchcock et qui n'étaient pas des policiers.

H.-G. CLOUZOT. — Lesquels ?

C. CHABROL. — Je ne sais pas... Ils sont répartis sur toute sa carrière.

L. MALLE. — Même si tu en trouves trente... sur quatre-vingts !

H.-G. CLOUZOT. — Lui-même raconte à qui veut l'entendre : *« Je ne peux pas tourner « Cendrillon » parce qu'on cherchera le cadavre... »*

C. CHABROL. — Ce n'est pas lui qui le cherche, le cadavre, mais le public. C'est ce que je disais : il a deux genres de clients.

L'Express. — S'il se cantonnait à « Cendrillon » sans le cadavre, il perdrait peut-être ses clients.

C. CHABROL. — Il dit : *« Je ne fais que des concessions ; j'en suis fier, d'ailleurs ; cela me fait de l'argent, ces concessions, les unes derrière les autres. »*

L'épaisseur, c'est lui !

L'Express. — Mais c'est la condamnation du cinéma que vous êtes en train de prononcer.

C. CHABROL. — Attendez, attendez... C'est une question d'éducation du public. Cela va se faire, s'emmancher...

L. MALLE. — C'est un stade du cinéma... Hitchcock nous a fait beaucoup avancer.

J. BECKER. — Il a fait une trouvaille qu'il a définie lui-même de façon intéressante : *« Je fais des films policiers,* a-t-il pu dire, *parce que le genre policier me permet de m'évader de la logique. »*

C'est très important, à mon sens. Car on ne peut priver de logique un film qui n'appartient pas au genre policier. Le genre policier peut se passer de logique parce que les spectateurs se disent, voyant le film policier : *« On me racontera à la fin le « pourquoi » de tout ce que je viens de voir. Alors, ne nous creusons pas la tête. »*

H.-G. CLOUZOT. — Ce en quoi ils se trompent !

J. BECKER. — Ce qui permet à Hitchcock de truffer ses films d'un tas d'invraisemblances qui lui plaisent, de trouvailles dramatiques ou autres et de créer des situations qui amusent tout le temps. Parce que c'est un humoriste merveilleux.

H.-G. CLOUZOT. — Il est surtout cela, mais aussi un homme de cinéma, sans aucun doute.

L. MALLE. — Ce n'est pas par ses trouvailles qu'il nous séduit, mais parce que derrière l'anecdote, on sent vraiment toute une épaisseur.

J. BECKER. — L'épaisseur, c'est lui!

C. CHABROL. — Cinq ou six films de lui m'ont extrêmement frappé, peut-être plus encore qu'ils n'ont frappé l'équipe des « Cahiers du Cinéma ». Au départ, le Hitchcock des « Cahiers du Cinéma » a été monté de toutes pièces et les gens y ont cru.

L. MALLE. — Pas moi. Je me suis désabonné !

C. CHABROL. — Et puis on a étudié les films dans cet optique. Et, au fur et à mesure, on s'est aperçu que ce qu'on avait dit était d'une logique, d'une justesse !

H.-G. CLOUZOT. — Logique ? Non. C'est la seule chose qu'on ne peut pas dire.

C. CHABROL. — De notre point de vue, c'est logique.

J. BECKER. — A partir du moment où on l'établit, rien de plus facile que de servir un culte.

H.-G. CLOUZOT. — Avez-vous jamais lu les fiches et les analyses que les élèves de l'I.D.H.E.C. font de vos propres films ? Vous y trouvez tout ce que vous n'y avez pas mis et rien de ce que vous y avez mis ou cru mettre.

C. CHABROL. — C'est le principe de l'analyse. Le metteur en scène fait un métier de synthèse, les autres font de l'analyse.

J. BECKER. — Une chose passionnante aussi, en ce qui concerne Hitchcock, c'est qu'il a fait beaucoup de films, et il « existe » bien plus que beaucoup de gens, à cause de cela. Autrement dit, il apporte son témoignage en permanence. On peut dire qu'il y a un phénomène Hitchcock permanent. Il est normal que vous ayez été frappés par l'existence de ce phénomène, que vous en ayez été très impressionnés.

L'Express. — C'est un point important. Considérez-vous qu'un vrai metteur en scène peut faire plus d'un film par an ?

C. CHABROL. — Il peut en faire deux, trois, autant qu'il veut.

Un bon tuyau

L'Express. — Vous vous sentez prêt, Chabrol, à faire deux ou trois films par an et à mettre quelque chose dedans ?

C. CHABROL. — Oui. Si on en loupe un, cela ne tire pas à conséquence. Si quelqu'un médite pendant deux ans, fait un film et essuie un échec, pendant quatre ans il n'osera plus s'engager...

J. BECKER. — John Ford a fait au cours de la même année trois de ses films les plus importants... En particulier « La Chevauchée fantastique »...

H.-G. CLOUZOT. — Il n'y a aucune règle.

L. MALLE. — Absolument aucune règle. Au stade où nous sommes, Claude et moi, nous désirons faire beaucoup de films.

C. CHABROL. — Et au stade de René Clair, quand j'aurai son bagage, j'en profiterai pour tourner un film tous les cinq ans. Mais, maintenant, j'en ferai autant que je pourrai.

L. MALLE. — Il faut faire beaucoup de films pour arriver. Ce qui est très gênant pour nous, c'est qu'au fond on nous a classés, installés, hiérarchisés. Sur quoi ? Sur un film, sur deux films.

H.-G. CLOUZOT. — On vous hiérarchise, pour le moment. C'est assez drôle, d'ailleurs : c'est toujours le dernier qui a raison dans leur génération ! Il y a eu Vadim... quand Malle a fait son film, on a dit : « Vadim ? C'est un vieux machin » ; quand Chabrol a fait le sien, on a déclaré : « Malle baisse beaucoup » (*rires*). Et maintenant que personne n'a vu le film de Truffaut, on dit : « Chabrol peut aller se rhabiller. »

J. BECKER. — C'est vrai, mais qui le dit, sinon les c... ?

H.-G. CLOUZOT (*riant*). — C'est-à-dire tous nos amis.

C. CHABROL. — Et après Truffaut, il va y avoir Resnais...

L. MALLE. — J'aurais envie de m'arrêter pendant trois ans et de mettre sur le marché cinq films d'un seul coup.

C. CHABROL. — C'est un bon tuyau que tu me donnes !

J. BECKER. — Il voudrait faire du « dumping ». Cinq films de Malle et tout le monde s'écroule.

L. MALLE. — Un film que je fais va sortir à Noël. Les gens vont spéculer à l'infini par rapport aux « Amants ». Je travaille sur deux films en même temps actuellement et je préférerais les voir sortir simultanément.

J. BECKER. — Vous auriez tort de vous gêner. Il faut en faire trois en même temps (*rires*).

Un gigantesque accordéon

L'Express. — Vous, Jacques, avez-vous le sentiment qu'il vous reste des choses à exprimer, que vous n'avez pu encore dire par le truchement du cinéma ?

J. BECKER. — Cela m'arrive du matin au soir, et chaque fois que je fais un film. Mais, si vous voulez, ce sont mes propres lacunes qui m'épouvantent, beaucoup plus que les lacunes du cinéma.

H.-G. CLOUZOT. — Moi aussi. Je suis persuadé que cela ne tient aucunement au moyen d'expression.

J. BECKER. — Le cinéma n'est pas fautif.

L. MALLE. — C'est vraiment un moyen d'expression qui rend très modeste. Entre ce que vous imaginez dans votre petite tête et ce que vous finissez par voir quand vous projetez les « rushes » il y a un gigantesque accordéon. Il se passe tellement de choses qu'on finit par se faire des surprises. Parfois, c'est beaucoup mieux ; généralement, c'est beaucoup moins bien.

H.-G. CLOUZOT. — Avant même la projection, quand vous avez fini de tourner, vous savez déjà ; vous n'avez pas beaucoup de surprises en voyant ce que vous avez fait.

C. CHABROL. — Pas beaucoup de surprises par rapport à ce que l'on craignait.

L. MALLE. — C'est là que l'expérience joue, à mon avis (moi qui n'en ai aucune) et qu'elle est importante, et qu'il est important d'en acquérir.

H.-G. CLOUZOT. — Croyez-vous que l'on apprenne quelque chose ? Je ne le crois pas.

J. BECKER. — La seule chose qu'on apprenne au cinéma, c'est à trier, je veux dire se débarrasser de certains préjugés inutiles.

L'Express. — C'est tout ce que l'on a acquis qui passe dans un film et qui en fait la valeur, tout ce que l'on est et non l'expérience du métier. Regardez « L'Espoir », le film de Malraux... C'est le type du premier film, à la fois constamment improvisé et abouti. Malraux aurait pu faire ensuite autre chose. Pas mieux.

L. MALLE. — Je me trompe peut-être... Je suis persuadé que mon prochain film sera meilleur que « Les Amants » et que le film qui suivra dépassera mon prochain film. Si je suis le seul de cet avis, je ne l'en maintiendrai pas moins. A moins d'une catastrophe, de quelque chose d'accidentel.

H.-G. CLOUZOT. — Vous croyez à la progression continue ?

L. MALLE. — Au stade où j'en suis, oui.

J. BECKER. — Il faut qu'il y croie ! (*A Louis Malle*) Ce n'est pas une allu-

→

VENDOME - Studio PUBLICIS
LES FRAISES SAUVAGES
d'Ingmar Bergman
"son chef-d'œuvre"

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
IVAN LE TERRIBLE
VERSION INTÉGRALE
7, 8, 9, 10 MAI : 14 h. 15, 17 h. 40, 21 heures
TOUS LES LUNDIS, MATINEE à 15 h. 15

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 44-44
CETTE SACRÉE VÉRITÉ
Irenne DUNNE et Cary GRANT
Un film de Léo Mac Cary 1937
en v. o.

3e MOIS
DRÔLE DE DRAME
AGRICULTEURS
8, rue d'Athènes 9e
de Marcel CARNÉ

URSULINES - ODE. 39-19
3e MOIS
LA PRISON
d'INGMAR BERGMAN

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion
DIES IRÆ (v. o.)
de CARL TH. DREYER

BROADWAY
CINEMA D'ESSAI
CAUMARTIN
GOHA le simple...
ORIGINALITÉ POÉTIQUE
QUALITÉ EXCEPTIONNELLE
DES DIALOGUES
GOHA le simple...
un film qui ne ressemble à aucun autre !

STUDIO 43 FAUB. MONTMARTRE PROVENCE 63-40
LES 4 de STALINGRAD
La vérité sur la bataille de STALINGRAD (V.O.)

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
Remettez vos rendez-vous...
Marcel Aymé (« L'Express »).
100e
TCHIN-TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

sion à votre jeune âge. Mais si vous ne pensiez pas que vous allez faire des films chaque fois meilleurs, ce serait fort ennuyeux.

L'Express. — D'autant plus que le cinéma use vite... comme la mode...

H.-G. CLOUZOT. — La mode au cinéma, maintenant, ce sont les films à petit devis. Il y a trois ans c'étaient les films de 500 millions.

C. CHABROL. — Oui, mais il ne faut surtout pas se vanter d'être un type qui fait des films pas chers! Parce que dès lors, on ne vous confiera pas un film à deux personnages qui se passe dans les bois. On vous dira : vous qui êtes le spécialiste du film pas cher, vous allez me faire un grand truc en costumes pour 60 millions.

J. BECKER. — C'est que vous êtes arrivés, avec vos films de 40, de 50 millions, et tout à coup on s'est aperçu qu'ils avaient un côté « fait main » très intéressant...

Le « star-system »

L'Express. — Cette mode-là peut passer en 24 heures.

L. MALLE. — Je ne le crois pas. Car il y a quelque chose que l'on n'a pas encore dit : le cinéma a cessé d'être une industrie.

L'Express. — Pourquoi ?

L. MALLE. — Parce que c'est souhaitable et nécessaire.

H.-G. CLOUZOT. — Que le cinéma cesse d'être une industrie importante ? Je pense justement le contraire.

C. CHABROL. — Je souhaiterais qu'il reste une industrie le plus longtemps possible.

L. MALLE. — On est en train de se débarrasser du « star-system ».

H.-G. CLOUZOT. — Allons donc ! Jamais les stars n'ont eu une telle importance dans le monde.

L. MALLE. — Il commence à y avoir un « star-system » des metteurs en scène.

J. BECKER. — Quoi ? Ils s'en moquent totalement des metteurs en scène.

L. MALLE. — Je ne le crois nullement.

H.-G. CLOUZOT. — Attendez d'entrer dans le peloton. Vous verrez...

L. MALLE. — Ce n'est pas vrai.

H.-G. CLOUZOT. — Ce qui se passe en ce moment en France vous donne relativement raison, parce qu'il n'y a pas de stars. Mais allez aux Etats-Unis où les stars représentent vraiment quelque chose et essayez d'y monter un film important sans stars. Vous verrez ce que vous obtiendrez.

L'Express. — En France, il y a Bardot, c'est tout.

L. MALLE. — Et c'est excellent.

H.-G. CLOUZOT. — Voyons ! Vous croyez que le cinéma peut survivre aujourd'hui sans être présent sur le marché mondial ?

L. MALLE. — Non, mais s'il n'y a pas de stars en France, c'est parce que le cinéma avance, je vous assure!

C. CHABROL. — Ce n'est pas ça du tout. Il faut voir que l'ambition du producteur, ce n'est pas du tout de faire un bon film, mais d'annoncer, sur une double page du « Film français », quelque chose qui frappe les copains...

J. BECKER. — Et comme, en ce moment, il est de mauvais goût d'annoncer des films avec des vedettes parce qu'il y a eu une série d'échecs effroyables...

C. CHABROL. — Maintenant, le plaisir c'est d'annoncer :

« Un film d'Untel, 22 ans. »

« U-ni-que-ment interprété par des inconnus. »

Là, on est ravi. (*Rires.*)

L. MALLE. — Ils sont malins.

C. CHABROL. — Ne dis pas qu'ils sont malins.

L. MALLE. — La preuve, Claude, c'est que ça marche.

C. CHABROL. — Oui et non. Ça ne marche pas complètement.

L. MALLE (*riant*). — Alors, je crois que nous allons avoir des moments difficiles.

C. CHABROL. — Et vous dites qu'il ne faut pas faire deux films par an ! Mais il faut en signer deux, trois, quatre, autant que possible.

J. BECKER. — En tout cas, je veux profiter de cet entretien pour vous dire qu'il est providentiel pour le cinéma que des gens de votre âge aient pu faire des films et qu'ils continuent...

H.-G. CLOUZOT. — C'est vrai.

C. CHABROL. — Ça, d'accord... Mais ne vous faites pas d'illusions... Il y a le revers de la médaille... Le fait que certains gars, qui sont d'extraordinaires fumistes, vont réussir à tourner.

H.-G. CLOUZOT. — Chabrol a raison.

L. MALLE. — Je ne suis pas du tout de ton avis. Je vous jure qu'actuellement, quinze garçons à Paris — des garçons que je connais — vont peut-être faire leur premier film. Et c'est important pour le cinéma qu'ils le fassent.

C. CHABROL. — J'en connais six ou huit qui n'ont aucune raison d'en faire, ce sont au départ des fumistes. Cela se voit. Et ce sont peut-être justement ceux-là qui vont les faire parce qu'ils ne sont pas des créateurs. Ce ne sont pas des créateurs, mais de petits requins, et ça va être terrible ! Et c'est le cinéma qui va trinquer !

J. BECKER. — Que diriez-vous s'ils ne faisaient que des chefs-d'œuvre, tous ?

L'Express. — Je crois que les uns et les autres, nous saluerions... avec joie. En attendant cet heureux jour, merci de vous être dérangés et réunis pour nous.

CINÉMA

A Paris un film par jour

● *Bande dessinée, Grand Guignol et Série noire.*

SEPT films sont sortis ou sortent à Paris cette semaine. L'un d'eux, « Le Procès de Nuremberg » (1), passionnant document, n'entre pas dans le cadre de cette rubrique (voir la Lettre de « L'Express »).

● Les Dragueurs

Le premier film (2) de M. J.-P. Mocky se situe au niveau d'une bande dessinée un peu scabreuse pour magazine du cœur. Il « marchera » ? Peut-être. Tant pis. En fait, il ne manquerait plus que ça qu'il ne marche pas. N'est-ce pas la justification même de ce genre d'exploit ?

L'entrée de la salle est interdite aux moins de 16 ans. On n'imagine pas sans malaise ce qu'un garçon ou une fille de 16 ans et demi peuvent retirer de ce poisseux spectacle. Poisseux et innocent, malgré ses airs. Rien de plus éloigné de l'érotisme et de l'enfer que ces jeunes gens, les dragueurs, en quête de l'âme sœur, et qui la cherchent entre 9 heures et minuit sur les trottoirs. Rien de plus lugubre que ces jeunes filles qui rêvent d'un bon petit mari fidèle et qui le cherchent dans les bars et les surboums.

Le sexe de ces messieurs et dames fait ici office de moyen de communication. Quelque chose comme le téléphone ou les petites annonces. « Cœur d'artichaut voudrait correspondre vue grand amour avec petite esseulée. » Le petit cochon sommeille avec une fleur bleue entre les dents.

Tout au long de cette quête d'un soir, menée entre Montmartre et le Lido par Jacques Charrier, mal maquillé, et Charles Aznavour, délicieux, les deux complices « dragueront » un certain nombre de filles, dont certaines sont belles, et qui se montrent, pour la plupart, adroites comédiennes, dans les sketches successifs où elles apparaissent. Le pire est peut-être que l'on rit parfois et qu'il y a dans tout cela une sorte d'habileté vulgaire dont on rougit, en sortant, d'avoir pu par éclairs être amusé.

D. V.

● Je veux vivre

Le film de Robert Wise (3) sort en France avec l'imprimatur d'Albert Camus (Prix Nobel) qui a déclaré : « *Il fallait que cette histoire soit racontée au monde.* » C'est l'aventure, authentique, d'une prostituée accusée du meurtre d'une vieille veuve.

Innocente de ce crime, mais incapable d'en faire la preuve, elle fut condamnée à mort et exécutée deux ans après son arrestation, malgré la campagne de presse menée par un reporter du « San Francisco Examiner », Edward S. Montgomery (Prix Pullitzer), dont les articles ont inspiré le scénario.

A l'actif du film, la peinture du mécanisme incohérent de la justice : versatilité des avocats, manœuvres des policiers, partialité des témoins — et surtout le rituel guilleret qui précède aux Etats-Unis l'entrée dans la chambre à gaz : gardiennes avenantes, ice-cream and soda, pick-up et disques à la mode, etc.

L'exécution elle-même est atroce. On est presque soulagé d'entendre — enfin — le « glouglou » des boules de cyanure qui tombent dans l'acide sulfurique, libérant les gaz mortels...

Hélas ! Suzan Hayward qui interprète le rôle de la dame « qui veut vivre » (elle reçut pour cette « performance » l'Oscar 1959) ne nous épargne rien : roulements d'yeux, torsions de mains, soubresauts, hurlements, tout y est. Il est logique que devant un arrêt de mort, elle perde son sang-froid... Mais de la tragédie au Grand Guignol, il y a un pas que Suzan Hayward n'a pas hésité à franchir.

Il était bon, en effet, que « cette histoire soit racontée au monde », mais si Edward S. Montgomery méritait bien son Prix Pullitzer, il paraît moins sûr que Suzan Hayward ait bien gagné son « Oscar ».

● Des femmes disparaissent

On attendait non sans intérêt le second film (4) d'Edouard Molinaro qui avait montré, dans « Le Dos au mur », de la vigueur.

Est-il moins ambitieux que ses jeunes confrères ? Ou connaît-il ses propres limites ? Il se situe, avec « Des femmes disparaissent », dans la tradition des bons artisans façon Duvivier, avec lesquels le « spectateur du samedi soir » n'est jamais entièrement volé. Traite des blanches... Efforts d'un bon jeune homme (Robert Hossein) pour arracher aux mains d'un gang sa chaste fiancée.

Flagellation, drogue, bagarres, poursuites, fusillades, le tout se déroulant en une nuit ; comédiens adroits et bien choisis. Une bonne « série B... ».

● Le Darry Cowl (« L'Increvable » (5), réalisé par Jean Boyer) n'est ni pire ni meilleur que les précédents. Line Renaud y gazouille... S'il y a des amateurs...

● D'un charmant roman 1900 d'Abel Hermant, « Les Noces vénitiennes », des scénaristes inconnus

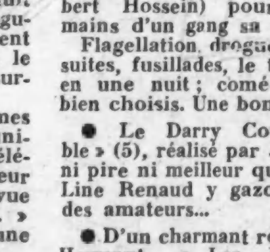
(1) Georges-V.
(2) Mercury.

(3) Ermitage, Max-Linder, Images.
(4) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.
(5) Triomphe, Aubert-Palace, Folies, Gaumont-Théâtre.

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA		
Lundi 11	20 h.	LE BAL MASQUE
Mercr. 13	21 h.	COPPELIA - DIVERTISSEMENT
Vendr. 15	20 h. 45	JEANNE AU BUCHER L'HEURE ESPAGNOLE
Samedi 16	20 h. 15	DON JUAN
Dim. 17	20 h. 45	LA TRAVIATA

OPERA-COMIQUE		
Mercr. 13		RELACHE
Jeudi 14	20 h. 15	PELLEAS ET MELISANDE (Nouvelle présentation)
Vendr. 15	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Samedi 16	20 h. 30	LA TOSCA
Dim. 17	14 h. 30	LE BARBIER DE SEVILLE
Dim. 17	20 h. 30	LES CONTES D'HOFFMANN

GAUMONT PALACE
MADELEINE
RICHELIEU
BIARRITZ
violent comme un défi

les tripes au soleil
un film de Claude-Bernard Aubert
VISA DE CENSURE 21.163
INTERDIT AUX MOINS DE SEIZE ANS

(se sentent-ils si coupables qu'ils aient tenu à conserver l'anonymat ?) ont écrit un film qui se passe à Venise de nos jours.

En mémoire de Cavalcanti, le réalisateur, qui fut un vrai metteur en scène, passons...

● Signalons enfin que le film de Jacques Baratier, « Goha », sort en exclusivité à Paris cette semaine et qu'il mérite indiscutablement d'être vu et apprécié. Nous en parlerons plus longuement la semaine prochaine.

D. H.

FESTIVAL

De Cannes, Michèle Manceaux vous raconte :

● *La première semaine du Festival s'achève par le triomphe d'un bébé metteur en scène.*

CANNES, JEUDI.

LE grand jour de Cannes est arrivé. Les étendards sont levés sur le Palais du Festival qui, avec ses stands bien poncés (un stand par pays), ses hôtels débordés au va-et-vient débordant, ressemble aux Galeries Lafayette.

Sur la Croisette, le ciel est bas, le vent très froid. Les enfants sont vêtus d'anoraks, de capuchons, et les jeunes filles qui ont de l'ambition se déshabillent courageusement au gré des photographes.

Le XII[e] Festival commence. C'est M. Frey, nouveau ministre de l'Information, qui l'annonce. Aucun changement, sauf trois fontaines lumineuses semées de parterres, au milieu des hortensias. Mi-Châtelet, mi-nécropole.

« Whirligig », court métrage américain, ouvre le feu. Un opérateur a filmé un manège de chevaux de bois en train de tourner. Quelques jolies photos qui pourraient être tchèques ou anglaises, et ce petit carrousel de bois colorié disparaît pour laisser la place à l'autre carrousel, celui des vedettes. Défilent alors sur la scène Jacqueline Pierreux, Claude Farrel, Michèle Mercier, Suzy Carrier, Mlles Sabbah et Abachize, Danielle Gaubert, etc. Toutes ces dames sont habillées avec une touchante simplicité. Simone Signoret, Gréco, Mylène Demongeot et Zsa Zsa Gabor ferment la marche. Cette dernière a fait un effort. Toute en chinchilla et en émeraudes, sans cesse elle envoie des baisers comme une vraie poupée, sans le faire exprès.

Le film italien « Polycarpe, maître calligraphe », signé par Mario Soldati, a beaucoup de gentillesse. Il y a du raffinement dans le tableau de ce rond-de-cuir 1900, si fier de sa belle écriture, et qui refuse l'ère des Remington (ou plutôt des Olivetti, nous sommes en Italie). Les décors sont jolis, les scènes parfois charmantes, mais le prétexte est mince pour ce film de deux heures. Le tout petit Renato Rascel, l'auteur heureux de « Arrivederci Roma », le très bon interprète du « Manteau » de Lattuada, joue Polycarpe. Il a la taille de Charlot. La taille, c'est tout. On applaudit avec un cœur neuf et naïf ce programme pour enfants, et d'un seul bond on fonce au dîner de gala. C'est le rite. Et jamais on n'aura vu une République plus gaie. M. Frey, que tout le monde s'accorde à trouver aimable et disert, est arrivé en fin d'après-midi par avion spécial, entraînant avec lui un joyeux bataillon. Voici Mme Pompidou qui danse avec Félix Marten, M. Bokanowski avec Zsa Zsa, M. Chalandon avec Rhonda Fleming, rousse anglaise, M. Olivier Guichard très distingué qui sourit aux anges dorés du plafond.

Le cousin de Jean Gabin

En intermède, Yves Montand chante gratis. Il craignait de ne pas être bon :

« *Sans cachet, je ne suis pas en forme* ». Il a été très bon quand même. « *Quel gentil public vous avez !* » a-t-il dit à M. Cornut-Gentille, après son tour de chant.

Il est vrai que M. Serge Bondartchouk, déjà surnommé « l'Orson Welles soviétique » (la formule qui frappe) est là aussi.

Quatre heures du matin. Luxe, opulence, flashes, feu d'artifice, les invités se regardent avec satisfaction dans les glaces en allant se coucher. A la porte du Casino, un mendiant tend la main en plaisantant :

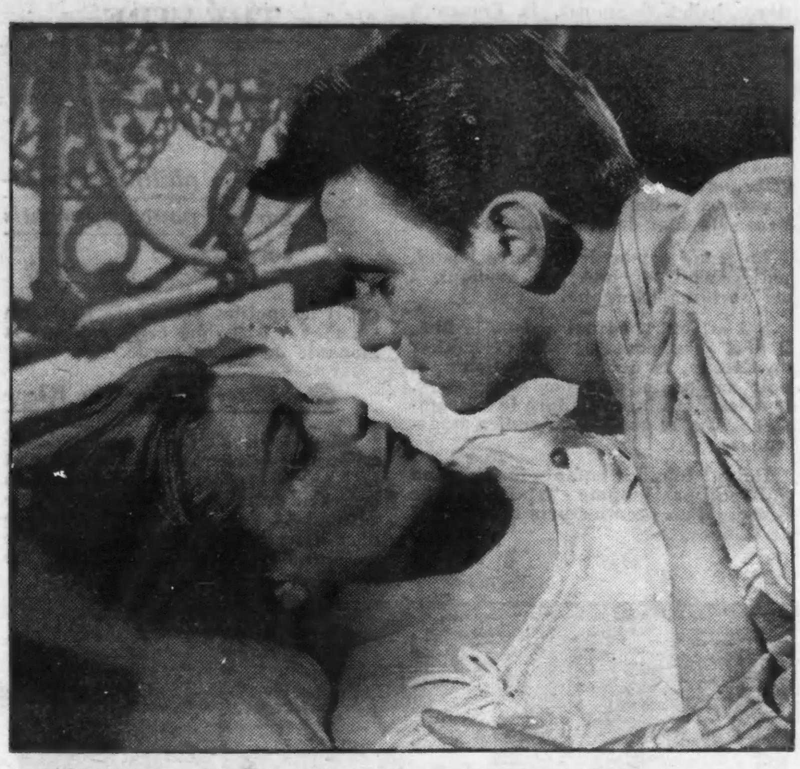
« *Je suis le cousin de Jean Gabin.* »

VENDREDI.

Il y a encore dans l'air une atmosphère de gala. Avant même que le film anglais ne soit présenté, on sait que Simone Signoret devrait remporter le Prix d'Interprétation féminine et comme Simone Signoret est là, il ne faut pas rater la soirée, l'ovation, les photographes.

La journée cinématographique commence cependant sérieusement avec un court métrage, « Les papillons ne vivent pas ici », qui serre la gorge. Uniquement composé par les dessins des enfants morts dans les camps. Ils les laissèrent sur les murs ou sur des feuilles par hasard retrouvées dans les lieux où ils vécurent parqués avant de mourir. La caméra se promène à travers ces lieux, mélange de vie et de mort dans le style « Nuit et Brouillard ». Quinze mille enfants sont passés par là. Cent sont revenus. Un bon point pour avoir montré ce court métrage sans craindre d'offenser personne.

Un mauvais point, en revanche, pour « Rhapsodie portugaise », film quasi publicitaire, accompagné de danses folkloriques, qui relève plus de la chromographie que du cinéma : « Visitez le Portugal, c'est un beau pays où l'on fait le porto ».



SIMONE SIGNORET ET LAURENCE HARVEY DANS « LES CHEMINS DE LA HAUTE VILLE »
Le cinéma...

MARTINE CAROL ET JACQUES SERNAS DANS « NOCES VÉNITIENNES »
... peut-il parler...

BÉLINDA LEE ET JACQUES CHARRIER DANS « LES DRAGUEURS »
... d'autre chose ?

Abandonnant toute pudeur

Le soir donc, « Les Chemins de la Haute Ville » attire le public décolleté, et Simone Signoret est en effet très émouvante. Maîtresse vieillissante et amoureuse d'un jeune arriviste, elle sera meurtrie jusqu'à la mort. Le film de Jack Clayton est plein de réminiscences, et n'échappe pas, surtout vers la fin, au mélo. Mais c'est un film audacieux comme l'on n'en a jamais vu dans le cinéma anglais, où les personnages vont jusqu'au bout des situations, abandonnant toute pudeur.

Le souci de vérité, la justesse des personnages, le dialogue extrêmement soigné, tout cela est à l'actif de Jack Clayton. Ce metteur en scène de trente-huit ans, un peu chauve, avec des lunettes d'entomologiste distingué et l'air d'un collectionneur de timbres-poste, dit d'un ton très scientifique qu'il a choisi Simone Signoret parce qu'il ne voit pas de cas d'actrice anglo-saxonne sensuelle. Il a appliqué ce principe dans sa vie privée. Sa femme est Française. C'est son premier film. Quand on lui demande si les Anglais ont été choqués, il répond:

« *Non, seulement légèrement surpris.* »

SAMEDI.

Aujourd'hui, à part les vingt minutes françaises de « L'Histoire du poisson rouge », c'est la désolation.

« La Pécheresse », présenté par la Chine de Formose, a dû être tourné en huit jours dans les studios de Hong-Kong, comme les 200 films de dixième ordre produits cette année. C'est une sombre histoire de famille avec intervention de guerriers japonais, sous-titrée en chinois. Ce qui n'arrange rien pour la compréhension.

Le film tchèque projeté le soir « Le Désir » est aussi bien difficile à comprendre. Les jurés s'interrogeaient en vain. Après lecture du synopsis, il ressort que ces quatre nouvelles veulent être une ode lyrique, un poème épique de la vie. Quatre nouvelles correspondant aux quatre saisons, avec des rêves, des symboles, et évidemment des paysages pleins d'humus. A la fin, la vieille maman meurt, mais un bébé naît et la vie recommence. Tout est à la mesure de cette pensée. La conception du monde de M. Vojtech Jasny est pour le moins sommaire. Fausse poésie et vrai pathos.

Comme un pêcheur à la ligne

« L'Histoire d'un poisson rouge », tourné avec une patience infinie par Edmond Séchan, l'opérateur de « Crin Blanc », et l'auteur de « Niok le petit éléphant », est d'une poésie assez facile. Avec des animaux et des enfants, il est rare de ne pas faire vibrer la corde sensible, mais l'histoire est jolie et les animaux guettés sur le vif, plus intelligents que nature.

Séchan sait communiquer sa tendresse. Il a dû tourner comme un pêcheur à la ligne attendant des heures avec une certaine béatitude que le chat veuille bien caresser le poisson, que le poisson veuille bien sortir du

→

trou. Vingt minutes de cinéma dans une journée, c'est peu pour l'art !

Heureusement, il y a, à côté du Festival, les rencontres saugrenues au bord de la mer. Aujourd'hui, A.-M. Julien a proposé à Gene Kelly de monter un ballet à l'Opéra. Gene Kelly, qui refuse de danser au « Whisky à Gogo » avec toutes les dames qui l'en supplient, a accepté avec beaucoup d'enthousiasme ce projet.

DIMANCHE.

Les Cannois sont en congé. La chasse à l'autographe bat son plein. Le Carlton entouré d'assiégeants pointant des crayons vengeurs est devenu un bastion, une citadelle. Orson Welles, cigare et panama, déchaîne une émeute. Son apparition sur l'écran dans la production de Zanuck Jr (« Le Génie du mal ») suscite moins d'émoi.

Remake de « La Fureur de vivre », l'histoire de ces deux jeunes gens gidonietzschéens qui veulent éprouver leur « sur-intelligence » en faisant un crime parfait et gratuit, débute avec fougue, mais très vite surgissent tous les poncifs, parents responsables, etc. Richard Fleisher a tout prévu sauf l'imprévu. On a l'impression d'avoir déjà vu ce film une bonne dizaine de fois. Orson Welles, qui était déjà monté en chaire dans « Moby Dick », est l'avocat célèbre qui fait le procès de la peine de mort et prêche l'amour entre les hommes. Ce numéro de Bon Samaritain donnerait volontiers « le génie du mal ». En guise de remerciements, un des garçons, dont il a sauvé la tête, lui dit d'ailleurs à peu près les cinq lettres. Pas assez carrément toutefois pour que le film ait une quelconque originalité.

L'heure de vérité

En soirée, « Eva », film autrichien avec Romy Schneider. Film bluette indigne d'un festival. Romy dit que c'est son rôle préféré (elle se déshabille pour la première fois) et M. Favre-Lebret dit que le Festival de Cannes est une occasion d'échanges culturels entre les nations, plus qu'une compétition de films. Voici sans doute l'explication de ces pécheresses et de ces rhapsodies, de ces navets...

LUNDI.

Passons vite sur le film grec : « Crépuscule sanglant » qui a coûté 15 millions. C'est 15 de trop pour cet opéra-bouffe, qui se voudrait tragédie de l'amour entre un pâtre grec et une Suédoise naturiste.

Passons vite pour célébrer la qualité de la sélection française, grande gagnante en cette première semaine.

Après avoir présenté un deuxième court métrage original et intéressant « Corrida interdite » de Colomb de Daunant (montage de scènes de corrida au ralenti, qui forment un grandiose ballet de mort), la France a exhibé son dernier bébé metteur en scène, François Truffaut. Attraction de choix. Plus un strapontin disponible. Disséminés à la corbeille, les anciens attentifs : Duvivier, Marc Allégret, H.-G. Clouzot, René Clair, Autant-Lara. C'est l'heure de vérité. Elle se manifeste quand le mot « fin » s'inscrit sur l'écran. L'enthousiasme est unanime. Vadim dit ci-dessous ce qu'il pense du film de son confrère.

Le jeune acteur Jean-Pierre Léaud, entièrement façonné par Truffaut, a été porté en triomphe.

S'il est extraordinaire dans le film, il l'est aussi dans la vie : l'élocution de Carette, la démarche de Gabin, il boit des pastis et fume des cigares. Il déteste la plage et adore le « Brummel ». Il a 14 ans et une malice monstrueuse.

Hélas ! tous les enfants terribles ne finissent pas comme Truffaut, avec l'espoir d'un premier prix au Festival de Cannes.

M. M.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● ***Des philtres d'avant-garde pour apprentis sorciers.***

SUR les petites scènes de Paris, on nous a distribué cette semaine la monnaie de l'avant-garde.

● L'Exception et la Règle

Même de Brecht on ne nous a donné qu'une pièce courte, « L'Exception et la Règle » (1), écrite en 1930 et déjà créée en français en 1949. C'est une parabole : au cours de la traversée d'un désert, un coolie a un geste de fraternité (« donne-lui tout de même à boire ») pour le marchand avide et brutal qui l'exploite. Celui-ci s'y trompe, croit à une menace et le tue. Il sera acquitté par un tribunal de classe parce que la règle de l'égoïsme humain l'emporte sur la bonté, cette exception. L'histoire est imagée en une série de courtes scènes d'une ironie souveraine et amère, fort bien gravées par le metteur en scène M. Jean-Marie Serreau et deux excellents comédiens, MM. Albert Medina et Jean Negroni.

Le spectacle est complété par une pochade, « Pique-nique en campagne » de M. Arrabal. Par la publication d'un roman et d'un volume de théâtre, M. Arrabal fait un peu figure de « coming-man » de l'avant-garde. Il y a dans ce qu'on a lu de ce jeune Espagnol qui écrit en français un humour absurde un peu macabre, de la famille d'Ionesco ou des dessins de Chase Addams.

Ici, papa et maman décident d'aller pique-niquer avec le fiston qui est en première ligne pendant la guerre de 1914, on fait un prisonnier, on fraternise, on boit, on mange, on papote et un avion passe qui tue tout le monde pour le grand bonheur de deux brancardiers qui n'avaient rien à faire. Il y a une idée, mais elle est pauvrement exploitée au lieu d'être développée. Disons, pour rester dans le même ton macabre, que de la viande froide, c'est peu, même pour un pique-nique. Et comme satire de la guerre, c'est moins virulent et moins drôle que les scènes d'Alain que nous avions vues sur la même scène.

● L'Hôtel de la nuit qui tombe

Pour jouer « L'Hôtel de la nuit qui tombe » de M. Nanos Valaoritis (2) on a fait appel à une bonne actrice noire qui s'appelle Aurore : Mlle Marpessa Dawn, jeune vedette d'un « Orphée noir » que l'on doit voir à Cannes. Au sommet d'un hôtel lépreux que l'on va abattre dans une ville qui tombe en ruine, un jeune couple s'explique, joue, évoque des souvenirs peut-être faux, invente le passé et le présent, se querelle, se réconcilie. C'est la chambre des enfants terribles de Cocteau pendant la nuit de l'apocalypse, mais l'auteur a invité trop de complices invisibles parce qu'il a trop lu, de Kafka à Sartre et à Beckett. Et son érotisme semble trop intentionnel.

Cependant ce n'est pas indifférent et la voix qui se cherche ici a peut-être quelque chose à dire. Mlle Mar-

(1) Théâtre de Lutèce.

(2) American artist's and student's Center. 261, bd Raspail.

JEAN-PIERRE LÉAUD (A DROITE) DANS « LES 400 COUPS »
Le cœur, cette exception.

LES 400 COUPS

par ROGER VADIM

ROGER VADIM.

J'AI vu François Truffaut pour la première fois il y a deux ans, à Venise, l'hiver. Il parlait peu, bougeait peu, observait beaucoup sans en avoir l'air. Ses yeux noirs, son visage noir rendaient méfiant au premier abord. Pour certains, il apparaît sournois: je le trouvais, moi, aigu. Et puis, il a souri. Ce sourire cachait un trésor. Il vient d'en faire cadeau. Avec « Les 400 coups », Truffaut apporte au cinéma ce qui est le plus rare : le cœur.

Le jeune cinéma est à l'ordre du jour. Il parle, on en parle, il est là. Il lui manquait pourtant encore une certaine tendresse. Non l'amour de la caméra, l'amour d'une technique ou d'une psychologie nouvelle, mais l'amour des êtres et des objets qui nous entourent, qui sont la vie. Il lui manquait un peu de génie, Truffaut le lui a donné.

« Les 400 coups » nous entraînent dans l'univers dangereusement subtil, situé entre l'enfance et l'adolescence. Le héros n'est plus tout à fait un gosse, pas encore un adolescent : c'est pourtant déjà un homme dans le monde des hommes. Sa mère ne l'a pas voulu : il est né. Vivant, il est supporté par ses parents; à peine aimé, jamais compris. La société n'est pas une institution philanthropique : elle ne l'acceptera pas tel qu'il est. C'est à lui de se plier aux règles communes. Son caractère et sa sensibilité s'y refusent. On le brisera par la contrainte. Pour une machine à écrire qu'il a prise dans le bureau de son beau-père et qu'il a ramenée deux heures plus tard après avoir essayé en vain de l'engager au mont-de-piété, il sera renié par ses parents et envoyé dans un centre de rééducation. Il arrive à fuir et réalise un de ses rêves : voir l'océan. Ebloui, il avance, chaussé, jusqu'aux vagues de la marée montante. C'est tout. C'est bouleversant. De ce film, on pourrait faire un très beau roman.

Stupéfiant de justesse

C'est un film sans trucs, sans effets, sans compromission. On est touché, ému par ce gosse, mais il a aussi ses défauts. Il est rendu responsable, pour une part, de ce qui lui arrive. Les autres ne sont pas noircis inutilement : c'est la bêtise, la vulgarité de sentiment, le manque d'imagination qui créent le drame. Les autres, ce sont des gens qu'on peut rencontrer à chaque coin de rue : à qui reprocher ce qui leur manque ?

Les dialogues sont ce qu'ils devraient toujours être au cinéma, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'auteur, mais des gens qui parlent, comme ces gens-là parleraient dans la vie.

Les acteurs sont ce qu'ils devraient toujours être au cinéma, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'acteurs, mais des gens qui bougent, qui parlent et qui regardent exactement comme ils le feraient dans la vie. Une grande part du film repose sur les épaules de Jean-Pierre Léaud. Il est stupéfiant de justesse, de présence, de précision. Il y a une scène au centre de rééducation qui me semble un chef-d'œuvre du genre. Un psychiatre interroge le jeune garçon sur sa vie. Il est cadré en plan moyen, assis devant un grand bureau. Derrière lui, un mur; pas d'accessoire, pas de meuble. L'image est plate, le cadrage neutre. Le garçon répond aux questions du psychiatre (dont on n'entend que la voix, c'est une femme). Et, peu à peu, une sorte de miracle s'accomplit. Par la justesse du jeu, le choix des phrases, les silences, on est emporté aussi loin qu'on peut l'être au cinéma.

Que Truffaut ait réussi cette scène avec cette sobriété volontaire de moyens le classe pour moi comme un grand metteur en scène. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'utilise pas les effets photographiques lorsqu'il le faut : les dernières images du film (la course du gosse vers l'océan) sont admirables.

Que ce film ait été sélectionné pour Cannes, que M. André Malraux ait appuyé, lui-même, ce choix est de bon augure pour le cinéma en France.

pessa Dawn et M. Georges Vander, mis en scène par M. Marc, ont beaucoup de mérite à faire passer cette pièce difficile.

● Le Tandem

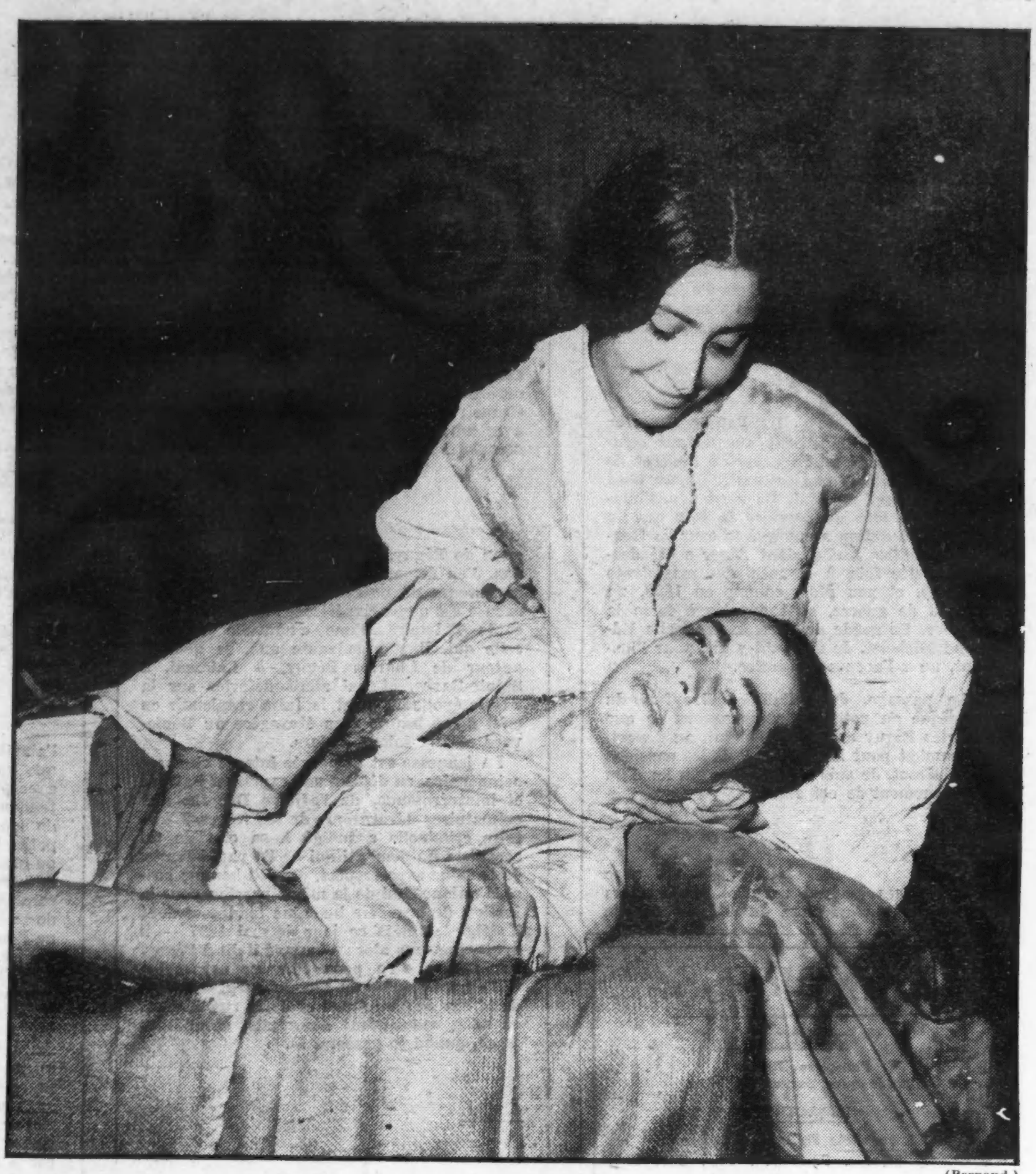
Au théâtre de la Huchette, « Le Tandem » de M. Christian Mottier (3) est une tragi-farce ou un « acte en situation passée, présente et à venir ». Sur le thème du couple et de son engagement, c'est l'œuvre d'un jeune auteur qui a des idées comme d'autres ont des timbres ou des couvercles de camembert, il les collectionne, mais il est incapable de les penser.

Mme Denise Bailly et M. Roger Montsoret se débattent comme ils peuvent avec ce tandem 1900 dont la peinture existentialiste s'écaille de partout. Le petit acte de M. Boucharlat, « Les Joueurs », qui complète le programme est plus intéressant, mais ce n'est guère qu'une ébauche, un poème dialogué où l'on voit l'homme dans l'antichambre du purgatoire, obligé de jouer sa partie ou de faire son pari.

● Noces en Espagne

Et tandis que dans les laboratoires de la rive gauche, les philtres de Sartre, de Beckett, d'Ionesco fermentent ainsi entre les mains d'apprentis sorciers, on peut déguster rue Blanche la tisane du vieil Odéon. Grand sujet certes, dans des « Noces en Espagne » de M. René Dez, international et théologique : un jeune Suisse ramène dans sa famille protestante la catholique espagnole qu'il a épousée. Accueil froid, mais dans le vieux secrétaire, la jeune femme trouve une lettre... Pas de doute : son mari est le fils du péché et du pasteur local. Cela est sot, et l'auteur a ce don terrible des écrivains médiocres pour rendre faux tout ce qu'il touche...

R. K.



(Bernand.)

EDWINE MOATTI ET JEAN NEGRONI DANS « L'EXCEPTION ET LA RÈGLE »
L'égoïsme, cette règle.

MUSIQUE

J. M. F.

● *190 villes de France ont découvert la musique grâce à un jeune militaire.*

« LES Jeunesses musicales en péril ? » Cette interrogation lancée au lendemain du congrès parisien de la Fédération internationale des Jeunesses musicales a fortement ému les milieux musicaux. Si trente millions de déficit obligeaient les J.M.F. à suspendre ou à ralentir leur action, un coup très dur serait porté à la vie musicale française. En effet, ce mouvement né il y a près de vingt ans, simultanément en France et en Belgique, compte aujourd'hui, en France et en Afrique du Nord, environ 250.000 membres.

En 1940, un jeune militaire affecté au 21e dépôt de cavalerie décidait d'initier ses camarades aux mystères de la musique. Avec... la musique ? c'était une idée, certes inattendue, mais qui fit son chemin : l'année suivante, le jeune dragon, chef de service aux Editions Durand, lançait la première ébauche des Jeunesses Musicales : René Nicoly devenait le président-fondateur des J.M.F. Il est, en outre, aujourd'hui, président de la Fédération Internationale des Jeunesses Musicales.

Le miracle des Jeunesses Musicales tient en cette constatation : chaque soir, d'octobre à avril, *dix* concerts sont donnés en France devant un public de jeunes. Un nouveau public existe maintenant, qui remplit infailliblement théâtres et salles des fêtes pour écouter des artistes de classe internationale envoyés par Paris, où se trouve le *brain-trust* de l'organisation.

Chacun sait que les Français boudent les concerts ; le Quatuor Hongrois ne remplit pas la salle Gaveau. On répète couramment que la situation en province est encore plus désolante, mais, proportionnellement au nombre d'habitants, elle est à peu près équivalente ; ainsi, à Chartres, un très célèbre pianiste français n'a pu récemment réunir que quatre-vingts auditeurs. Enfin, aucun impresario ne serait assez fou pour organiser de longues tournées de concerts en France, c'est-à-dire une série de vingt concerts, qui passeraient par Douarnenez, Saint-Girons ou Salon-de-Provence ; et pourtant, si : cet impresario s'appelle les Jeunesses Musicales, mais il est unique et, sur ce terrain, il ne craint aucune concurrence. La prospection provinciale a débuté en 1944 ; l'année suivante, dix-huit villes avaient constitué leur délégation J.M.F. ; aujourd'hui, cent quatre vingt dix villes en France et en Afrique du Nord représentent l'action « Jeunesses Musicales ».

Carence de l'Etat

Faut-il en conclure qu'en près de vingt ans les Jeunesses Musicales ont révolutionné la mentalité musicale de la jeunesse ? Ce serait faire preuve d'un optimisme excessif. René Nicoly n'ignore point que de nombreux jeunes n'assistent aux concerts que parce qu'ils trouvent ainsi une « occasion de sortie » permise par leurs parents et restent souvent plus sensibles à un concert de jazz qu'au récital d'un quatuor. D'ailleurs les dirigeants de ce mouvement ont parfaitement compris les exigences de cette situation et ils ont laissé à contrecœur une large place à des manifestations extra-musicales — ballets, théâtre, jazz — qui ont pour but essentiel d'attirer et de retenir un grand nombre d'adhérents.

Cependant, 200.000 garçons et filles, membres de l'association, de Boulogne-sur-Mer à Agadir, « entendent », souvent pour la première fois, de la véritable musique, et, quel que soit le résultat immédiat, le fait est capital, riche de promesses.

Le point noir est aussi bien entendu, d'ordre financier. Les cotisations et les prix des places de concerts (entre 150 et 200 francs) demandées aux jeunes sont minimes. La subvention gouvernementale ne l'est pas moins ; les 12.000.000 de francs accordés annuellement par l'Etat restent peu de choses en regard des 50.000.000 de francs de cachets reçus par les artistes et des 350.000 kilomètres parcourus annuellement par l'ensemble de ces mêmes artistes. Il faut donc souligner la carence de l'Etat envers une organisation représentant *la première tentative rationnelle* d'éveil de la sensibilité musicale chez les jeunes. Les J.M.F. effectuent, avec les moyens réduits dont ils disposent, le travail qu'ignorent systématiquement les responsables de l'Education nationale ; dans la « grande remise en ordre » des questions artistiques entreprise par M. André Malraux, le problème de l'éducation musicale des jeunes est-il enfin inscrit à l'ordre du jour ?

CLAUDE SAMUEL.

(3) Théâtre de la Huchette (le mardi).
(4) Nouveau Théâtre de Paris (le jeudi).

VU, LU, SU

● Le Père Bruckberger, 56 ans, vient de passer par Paris après un exil de huit ans aux Etats-Unis et avant son départ pour l'île de Rhodes où il doit achever une « Vie de Jésus ». Celui qui fut le « conseiller technique » de Robert Bresson pour « Les Anges du Péché », réalisera prochainement avec Philippe Agostini « Dialogues des Carmélites », d'après l'œuvre de Bernanos. A la question : « Mon Père, pouvez-vous nous dire quelle est, à présent, votre situation chez les Dominicains ? », il a répondu : « *J'ai déjeuné la semaine dernière avec un général en retraite ; on l'appelle toujours: « Mon général... »*

● On ne tourne en ce moment que deux films à Hollywood. Cela ne veut pas dire que les studios soient fermés. Ils fonctionnent pour la T.V. Pour les 13 chaînes en service maintenant, on programme environ 20 heures de cinéma par jour. Etant donné qu'il faut à peu près cinq jours pour tourner une demi-heure de programme, cela fait 200 jours, soit presque quatre mois de travail, pour chaque journée d'émission. Cette consommation effrayante d'hommes et d'idées inquiète d'ailleurs les états-majors. Ils ont calculé : « *Dans trois ans, tout le monde sera vidé et tous les vieux films auront déjà passé au moins cinq fois.* »

L'émission la plus extraordinaire : elle commence à 11 heures du soir, heure où la censure s'arrête. Elle groupe quelques spécialistes du sujet choisi, qui, ornés d'un micro situé sous leur cravate, discutent en marchant de long en large, jusqu'à épuisement du sujet. Il n'y a aucune servitude d'horaire. L'émission dure parfois jusqu'à 3 ou 4 heures du matin.

3 BAUDETS LE PETIT THÉÂTRE DE JACQUES CANETTI
LES NOUVELLES CHANSONS DE MOULOUDJI et LA RENTRÉE EXCLUSIVE DE RAYMOND DEVOS
DANS "OPUS 109bis" AVEC LES 4 DU TRÈFLE A 4 FEUILLES

SALVAT
rassemble à la Galerie Vendôme depuis le 28 avril une cinquantaine d'aquarelles, surtout des notes de voyage d'Italie. J. L. Vaudoyer présente au public ce peintre au talent bien connu.
Communiqué.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

3 MAI.

« LE Point » a suscité des mouvements divers. Pour moi, je me sens bien soulagé et suis résolu à interrompre de nouveau le « Bloc-Notes » par un article, comme je l'ai déjà fait souvent, chaque fois que le cœur m'en dira. Ne rien garder sur le cœur, mais en demeurant sur le plan de l'amitié : c'est la règle d'or. Et tout sera pour le mieux, si chacun y met du sien, dans le meilleur des « Express » possibles.

QUE l'affaire Dreyfus et l'affaire Audin n'aient aucun trait commun, il faudrait tout ignorer de l'une et de l'autre pour n'en pas convenir. Aucun trait commun, sauf un seul. Ce n'est pas, j'imagine, sans idée de derrière la tête que la Cour de cassation a confié à la cour de Rennes le dossier Audin, dont Alger a été dessaisi. Cette fois, à Rennes, des magistrats français, et non plus, comme en 1899, un Conseil de guerre, sont appelés à faire la lumière. Le garde des Sceaux s'appelle Edmond Michelet. Je nie qu'il y ait, pour l'instant, un « J'accuse » à écrire.

Le passage, dans l'affaire Dreyfus, du mystique au politique, nous savons ce que Charles Péguy en a dit. Elle fut, au départ, un combat pour la justice. Puis les passions l'utilisèrent. Je suis résolu à me garder d'un détournement de cet ordre.

PEGUY, je vis avec lui, tous ces jours-ci : un de ses derniers compagnons survivants, Jules Isaac, publie chez Calmann-Lévy le premier volume de ses souvenirs : « Expériences de ma vie ». Jules Isaac... Peut-être ne croyez-vous pas le connaître, et pourtant vous le connaissez bien, vous qui avez appris l'histoire de France dans les sept volumes de Mallet-Isaac.

Pour moi, ce philosophe, cet historien, ce Français d'Alsace, est avant tout l'auteur d'un grand livre, « Jésus et Israël », qui m'a obligé à remonter le courant de haine raciale, à travers l'histoire de la chrétienté, jusqu'à cette source où il nous montre le peuple juif, déjà dispersé à travers l'Empire bien avant la Passion du Seigneur, et donc innocent du sang de ce Juste. Jules Isaac m'a aidé à prendre cette vue du peuple juif considéré dans son âme au cours de l'ère chrétienne ; crucifié avec le Christ, en agonie avec lui. Le « consummatum est » lui a été arraché à Ravensbrück, à Auschwitz.

JULES ISAAC, compagnon de Péguy, a aujourd'hui quatre-vingts ans. J'en demande mille pardons à tous les encenseurs de notre sainte jeunesse ! Mon excuse est que « Expériences de ma vie » raconte l'histoire d'une « nouvelle vague », celle qui, il y a soixante ans, se gonflait autour de Charles Péguy, à Lakanal, à Sainte-Barbe, et qui allait déferler sur la « belle époque » — et la faire resplendir en effet d'une beauté bien étrangère au Boulevard et aux salons d'alors.

La jeunesse est demeurée intacte chez cet octogénaire, en dépit d'une expérience atroce et ininterrompue, de l'affaire Dreyfus aux crématoires dévorateurs de ses frères. L'histoire criminelle a infligé à sa candide foi socialiste un démenti qui ne l'a pas détruite. Je le salue avec respect, ce vieil homme possédé aujourd'hui de la même passion pour la justice, de la même humaine tendresse dont il débordait déjà ce jour de mai 1897 — il avait vingt ans alors — quand il dit à Péguy, son aîné : « Tu peux compter sur moi ». C'était à la sortie du Luxembourg, à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue Rotrou. Je m'en souviendrai désormais, cher Jules Isaac, quand je passerai là.

4 MAI.

LE président de la République parle librement avec un député qui lui demande audience. Le lendemain, un journal d'Oran publie cette interview que le général était certes en droit de démentir ; car les propos d'une conversation privée peuvent n'avoir été ni suffisamment pesés ni mis au point. Il a préféré les prendre à son compte. Quel qu'eût été son choix, il comportait des inconvénients peut-être graves, des avantages peut-être illusoires. Un président du Conseil de naguère aurait été perdant, quoi qu'il eût décidé. De Gaulle, lui, sur l'un ou l'autre tableau, joue et ne risque guère de perdre ; il demeure le plus fort.

Je devine qu'on va triompher et me crier : « Qu'est-ce que nous vous disions ! Vous voyez bien ! », mais je lis la conférence de presse de Ferhat Abbas (réponse indirecte au général), il ne semble pas irrité, il ne rompt pas les ponts. Cette interview aura un peu apaisé les uns. Sans trop fâcher les autres. Le vrai travail se poursuit...

5 MAI.

D'ABORD, être intelligent. Oui, bien sûr. Et qui est plus intelligent que M. Roland Barthes ? S'il éreinte « Le Soulier de satin » dans la revue « Théâtre populaire », c'est qu'il a ses raisons. « Le Soulier de satin » décide-t-il, est une immense machine castillane gonflée à partir d'un tout petit sujet français : l'adultère ». Vraiment ? Il faut, pour en convenir, dégager le drame du royaume invisible où il est immergé, et dont, dès le premier tableau, le jésuite attaché à une épave, au moment d'être englouti, nous livre la clef : c'est l'univers de l'intercession, de la réversibilité — parce que c'est l'univers de la chute et de la grâce, et que l'amour humain y demeure étroitement dépendant d'un autre amour, dont l'exigence est infinie.

La flore merveilleuse des profondeurs dans le filet qui l'en a arrachée, n'est plus qu'une poignée de varech : ainsi les personnages du « Soulier de satin » jetés en vrac sur le bureau de M. Roland Barthes, et dont il ne reste rien que ce qu'il nous en montre et que ce qu'il en voit. Mais enfin, cela pose un problème : dans quelle mesure, pour un agnostique, la « grille » chrétienne appliquée au réel est-elle falsificatrice ?

APRES la mort de l'aimable et disert cardinal Grente, je crains que nous ne nous retrouvions à l'Académie avec plus de fauteuils que de candidats. Entendons-nous : si l'illustre Dame, du perron de son château, appelait : « Petits ! petits ! petits ! », elle n'aurait pas besoin de secouer du grain dans son tablier pour voir beaucoup de becs tendus. Mais, chose incroyable, nous commençons à avoir, quai Conti, la nostalgie de la littérature ; même ceux des nôtres qui ne l'ont jamais pratiquée, ou que de loin, et qui se sont illustrés ailleurs, estiment aujourd'hui qu'ils sont trop.

L'Académie n'est pas accoutumée à appâter le gibier qui, depuis qu'il existe, est toujours venu de lui-même lui manger dans la main. Que les temps sont changés ! En vain alignons-nous des noms, pour en revenir toujours à Malraux qui est ministre, et qui l'est sous un Prince ennemi des crises ministérielles ! donc, irrécupérable. Quant au superbe Montherlant, dispensé de visites, il en est à refuser d'écrire sa lettre de candidature ! Faudra-t-il aller le chercher en carrosse, monter son escalier à genoux ? Reste Camus. Du haut de son prix Nobel, que la Coupole doit lui paraître petite ! L'escabeau de ses pieds. On assure que Jean Anouilh veut bien nous donner la comédie, mais pas celle de sa candidature et de sa réception en costume, sous la Coupole.

Que faire ? Que faire ? Eh bien ! se résigner et convenir qu'il n'est personne dont on se passe mieux dans une Académie que d'écrivains (Qui le saurait mieux que nous ?). Ils nous boudent ? Prenons donc les valeurs où elles se trouvent. Ne nous inquiétons plus de Vadius, ne chassons plus le Trissotin. Le mérite est partout. Devenons très officiellement l'illustre retraite des personnages qui ont bien servi l'Etat et qui souhaitent, quand ils dînent en ville, d'être jusqu'à la mort, assis à droite de la maîtresse de maison.

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Press.)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68 (angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

reflets de paris
TISSUS
J. L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !
avec une auto louée, sans chauffeur, à la
S.A.L.A.M
Les frais ne courent que lorsque l'on roule
PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL
toujours le modèle que vous voulez
et SEULEMENT quand vous le voulez
LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

A l'occasion du 70e anniversaire de la Tour Eiffel, André Pignarre rappelle aux lecteurs de *L'Express* que ses restaurants « En plein ciel » sont ouverts au premier et au second étage de la Tour ainsi que les dîners en musique avec l'orchestre Jan Dranow.

« Monsieur Tour Eiffel » comme certains s'amusent à l'appeler vous invite d'autre part à visiter ses étonnantes caves du XIVe siècle où les plus vénérables bouteilles voisinent avec les chefs d'œuvre des grands peintres contemporains.

Enfin André Pignarre vous informe que ses magnifiques « Vedettes-Paris-Tour-Eiffel » sillonnent la Seine, partant toutes les 30 minutes du Pont d'Iéna, quai La Bourdonnais (face à la Tour Eiffel) et permettant de faire une promenade d'une heure agréable et commentée par de charmantes hôtesses.

Communiqué.